CHOIX
D'ANECDOTES
ANCIENNES ET MODERNES.

CINQUIÈME ÉDITION.



Tome premier, page 57.

PARIS,
RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

CHOIX D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES.

TOME I.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Agenda perpétuel, historique et militaire, ou Éphémérides de poche, contenant l'indication, jour par jour et à leurs anniversaires, des Événemens les plus mémorables de l'Histoire universelle, et particulièrement de l'Histoire de France, tels que batailles et siéges, inventions et découvertes, institutions politiques, traités de paix, naissances et décès des personnages célèbres, etc., etc., *avec une place pour marquer chaque jour ses affaires.* 1 vol. br. 2 fr.
— Cartonné et mis en forme de portefeuille. 2 fr. 50 c.
— Cartonné en maroquin. 3 fr. 75 c.

Annuaire du Jardinier et de l'Agronome, pour 1827, renfermant la description et la culture de toutes les plantes utiles ou d'agrément, qui ont paru pour la première fois en 1826; contenant en outre, mois par mois, l'Art de conduire les Serres, le moment et la manière de semer ou planter tous les végétaux, de diriger les couches, d'obtenir des primeurs, de tailler, ébourgeonner, etc.; par un *Jardinier-agronome.* 1 vol. 1 fr. 50 c.
— *La première année, pour* 1826, même prix.

L'Art de choisir une femme et d'être heureux avec elle, ou Conseils aux hommes à marier; par M. *Lami.* Un vol. in-18, orné de figures. 3 fr.

L'Art de conserver et d'augmenter la Beauté, de corriger et déguiser les imperfections de la nature; par *Lami*. Deux jolis vol. in-18, ornés de gravures. 6 fr.

Choix (nouveau) d'Anecdotes anciennes et modernes, tirées des meilleurs auteurs, contenant les traits les plus intéressans de l'histoire en général, les exploits des héros, traits d'esprit, saillies ingénieuses, bons mots, etc.; suivi d'un Précis sur la révolution française, par M. *Bailly*. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée, par madame *Celnart*. Quatre vol. in-18, ornés de jolies vignettes; 1827. 7 fr.

Code des Maîtres de Poste, des Entrepreneurs de Diligences et de Roulage, et des Voituriers en général, par terre et par eau, ou Recueil général des Arrêts du Conseil, Arrêts de réglement, Lois, Décrets, Arrêtés, Ordonnances du Roi, Avis du Conseil d'État, Réglemens, Instructions, Ordonnances de police, et autres Actes de l'autorité publique, concernant les Maîtres de Poste, les Entrepreneurs de Diligences et de Voitures publiques en général, les Entrepreneurs et Commissionnaires de Roulage, les Maîtres de Coches et de Bateaux, etc., avec des Commentaires et un Résumé des décisions de la Jurisprudence sous chaque article; suivi d'un Traité de la Responsabilité des Voituriers en général; par M. *Lanoe*, avocat à la Cour Royale. Paris, 2 vol. in-8. 1827. 12 fr.

CHOIX
D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES,

RECUEILLIES

DES MEILLEURS AUTEURS,

CONTENANT LES FAITS LES PLUS INTÉRESSANS DE L'HISTOIRE EN GÉNÉRAL, LES EXPLOITS DES HÉROS, TRAITS D'ESPRIT, SAILLIES INGÉNIEUSES, BONS MOTS, ETC., ETC.;

SUIVI

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

PAR M. BAILLY.

CINQUIÈME ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE, ET MISE EN ORDRE

PAR Mme CELNART.

TOME PREMIER.



PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,

AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1828.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Malgré la répugnance que j'ai toujours éprouvée à critiquer le travail d'autrui, et à préconiser le mien, je ne puis m'empêcher de dire, en présentant au public cette nouvelle édition, que j'ai eu considérablement à y retoucher. Des anecdotes inexactes, rebattues, triviales, licencieuses, déparaient le *Choix d'Anecdotes anciennes et modernes* : je me suis attachée à les faire toutes disparaître, à les remplacer par des narrations qui, sous tous les rapports, puissent convenir à un érudit de bonne société : par conséquent j'ai tâché d'éviter ces anecdotes banales qui courent les rues et les *ana*, ainsi que ces équivoques, ces plaisanteries grossières qui salissent l'imagination.

C'est dire assez que je me suis abstenue de puiser dans ces recueils anecdotiques, copiés pour l'ordinaire servilement les uns sur les autres. Grâce à une ancienne et très bonne habitude, j'avais de meilleurs matériaux. Depuis au moins huit ans, je mets en note tout ce qui me semble intéressant dans mes lectures ; de plus j'ai consulté les nombreux *Mémoires*

relatifs à la révolution (notamment ceux de mesdames Campan et Roland); ceux du chevalier *de Grammont*, de *Ninon de Lenclos*, de *Besenval*, de *Marmontel*, *Cazanova*, du comte de *Ségur*; ceux de *Duclos*, mine épuisable de mots ou piquans ou profonds; les notices placées en tête des ouvrages de nos meilleurs auteurs, tous les *Hermites* de M. de Jouy (1), un grand nombre des meilleures productions légères de Voltaire; la plupart des articles de la *Bibliographie des contemporains*; *Paris, Versailles, et les provinces du dix-huitième siècle*; les *Anecdotes du dix-neuvième siècle, par Collin de Plancy*. Viennent ensuite une grande quantité de journaux anecdotiques, tels que la *Gazette* et le *Courrier des Tribunaux*, les *Tablettes universelles*, les *Lunes* et le *Panorama*, publiés il y a peu d'années par M. Gourdet. En outre j'ai puisé dans beaucoup d'histoires estimées, comme l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, l'*Histoire de Louis XV de Duclos, celle de la Grande-Armée en* 1812 *et* 1813, *par M. de Ségur*, etc. De plus, j'ai eu recours à ma mémoire, à mes observations, à celle de mes amis pour composer une partie d'anecdotes inédites, qui bien certainement ne sont pas les moins piquantes du recueil.

(1) *L'Hermite de la Chaussée d'Antin, l'Hermite de la Guiane, l'Hermite en Province, les Hermites en Prison, les Hermites en liberté.*

Quant aux poésies fugitives qui se trouvent dans cet ouvrage, les noms de Voltaire, Gresset, Arnauld, Désaugiers, etc.; un choix sévère dans l'Almanach des Muses, et autres publications périodiques, promettent au lecteur les plaisirs les plus délicats du goût : si j'ai réuni quelques uns de mes essais à cette collection d'élite, ce n'est point, certes, pour en accroître l'agrément, mais seulement pour y joindre l'intérêt de la nouveauté.

Un tel recueil devant être une source d'heureuses citations, j'ai pensé qu'il serait bon de mettre à la suite tous les *vers-maximes* que nos meilleurs poètes ont semés dans leurs ouvrages dramatiques, ou dans leurs poëmes les plus estimés. Les *maximes* et *pensées en prose* que j'ai multipliées, peuvent aussi, non seulement embellir la conversation de l'homme du monde, mais fournir des réflexions au moraliste, et des inspirations aux littérateurs.

Après avoir ainsi rendu compte des suppressions et augmentations que j'ai jugé à propos de faire à cette cinquième édition, je dois rappeler que les éditeurs de la quatrième avaient pris différens soins pour la rendre supérieure aux réimpressions précédentes : 1°. En adoptant l'ordre alphabétique que j'ai cru devoir conserver, pour faciliter à la fois les classifications et les recherches. 2°. En supprimant plusieurs passages, et les remplaçant par un grand nombre de particularités peu connues sur le dix-huitième et dix-neuvième

siècles. Si cet ouvrage, tout imparfait qu'il était, est pourtant parvenu en très peu de temps à sa quatrième édition, n'est-ce pas une preuve non suspecte de son utilité, de la bonté du plan, et ne m'est-il pas permis d'espérer qu'ayant reçu d'importantes améliorations, il ne sera pas reçu avec moins de faveur.

CHOIX D'ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

ABBÉ.

Sous le règne de Louis xv un jeune abbé de qualité avait loué une loge à l'Opéra ; un maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'abbé refusa. Le maréchal insista et s'y prit si bien, que l'abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raison de cette insulte, il attaqua le maréchal au tribunal de la connétablie et demanda la permission de plaider lui-même sa cause, ce qu'il obtint. Il commença son discours par se féciliter de l'honneur qu'il avait de paraître devant une assemblée aussi illustre ; ensuite il exprima combien il était affligé d'avoir à se plaindre d'un des membres qui la composaient : mais il ajouta qu'il les croyait trop équitables pour ne pas lui faire raison de la violence qu'il avait éprouvée. Et désignant alors chaque maréchal de France par les actions mémorables qui les caractérisaient : « Ce n'est point, dit-il, M. le « maréchal un tel dont j'ai à me plaindre ; ce n'est « point M. le maréchal de Broglie, qui s'est si bien « distingué dans les dernières guerres ; ce n'est « pas M. le maréchal de Clermont-Tonnerre, qui « a fait de si belles retraites ; ce n'est point M. le

« maréchal de Contades, qui a fait de si belles ac-
« tions; ce n'est point M. le maréchal de Richelieu,
« qui a pris le Port-Mahon; celui dont j'ai à me
« plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à
« l'Opéra. »

Le tribunal, qui ne s'attendait point à une pareille chute, décida que l'abbé avait raison de se plaindre, et qu'il était vengé par la tournure de son plaidoyer.

A la représentation d'*Abdilly*, tragédie, un instant avant qu'elle commençât, le parterre, voyant un abbé au théâtre, dans les premiers rangs, se mit à crier : *à bas, monsieur l'abbé, à bas!* L'abbé resta tranquillement, comme s'il n'eût eu aucun intérêt dans cette affaire; mais, comme l'on continuait à le huer, il se leva et s'adressant au parterre : « Mes-
« sieurs, dit-il, depuis qu'on m'a volé ma montre
« d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en
« coûte une place aux loges que de risquer encore
« ma tabatière. » Les huées se changèrent en applaudissemens, et l'abbé reprit sa place.

L'abbé de *** était allé se promener au bois de Boulogne avec deux femmes de qualité, ses parentes. Après en avoir parcouru quelques allées, la lassitude les obligea de s'asseoir; et comme c'était dans un endroit écarté, l'abbé, qui avait une fort belle voix, se mit à chanter une ariette. A quelques pas de là passaient trois jeunes gens, qui, l'ayant entendu, s'approchèrent doucement et environnèrent le chanteur, avant qu'il eût pu les apercevoir. L'abbé de *** ne crut pas devoir continuer son ariette devant ses nouveaux auditeurs. « Quoi,
« monsieur, s'écrièrent-ils d'un ton persiffleur,
« notre présence vous fait taire? Continuez, de
« grâce; vous poussez trop loin la modestie. » Leurs instances ne purent rien gagner sur lui. Piqués de son obstination, ils se mirent dans la tête de le

faire chanter par force ; et, sans égard pour les dames, ils assaillirent M. l'abbé de mauvaises plaisanteries auxquelles il opposait un silence invincible. Enfin le plus imprudent des trois osa tirer son épée, et, la tournant contre la poitrine de l'abbé de ***, il le menaça de le percer, s'il ne chantait à l'instant. Forcé de céder, il chanta d'assez mauvaise grâce ; et ses auditeurs témoignèrent leur satisfaction par des applaudissemens ironiques. Outré d'un pareil procédé, l'abbé se sépara pour quelques instans de ses parentes et suivit de loin les trois inconnus, qui étaient allés joindre leur voiture, et demanda à un de leurs gens le nom, la qualité et la demeure de celui dont il avait à se plaindre. Il apprit que c'était le baron de ***, et qu'il logeait dans la rue ***. M. l'abbé rejoignit les dames, en se promettant de tirer une forte vengeance de l'affront qu'il venait de recevoir. En effet, il se leva le lendemain de très bonne heure et se rendit à l'hôtel du baron, qui n'était point encore levé. Il se fit introduire dans son appartement et s'annonçant au valet-de-chambre comme ayant une affaire secrète et de la plus grande importance à communiquer à son maître. Ce domestique s'étant éloigné par discrétion, l'abbé se fit connaître au baron, encore à moitié endormi, et, lui présentant un pistolet, il le menace de lui brûler la cervelle, s'il fait le moindre bruit et s'il n'exécute de point en point ce qu'il va lui ordonner. « Vous « m'avez contraint de chanter, lui dit-il, et moi je « prétends que vous dansiez tout-à-l'heure : allons, « dépêchez-vous ; si vous aimez la musique, j'aime « encore plus la danse. » Le baron eut beau protester qu'il ne s'était jamais piqué d'être danseur, il fallut obéir. Il exécuta seul, en chemise et tout d'une haleine, plusieurs pas de rigodon, un menuet et même une allemande. M. l'abbé permit enfin au baron de se remettre au lit ; et, après lui

avoir promis d'instruire le public des progrès qu'une seule leçon lui avait fait faire dans l'art de la danse, il se retira paisiblement, sans que personne se doutât de l'aventure; mais elle fit du bruit le lendemain, et tout Paris s'en amusa quelques jours, aux dépens du baron de ***, qui, véritablement, ne devait pas avoir les rieurs de son côté.

ACTEURS. — ACTRICES. — COMÉDIES. — TRAGÉDIES, etc.

Le célèbre Garrick, surnommé le *Roscius* de l'Angleterre, était conformé pour être pantomime, car il montait et démontait sa physionomie à volonté pour lui donner tel caractère convenu : l'art et l'étude avaient tellement perfectionné cette disposition naturelle, qu'une jeune dame de Londres, qui ne pouvait décider un de ses amis à se faire peindre, vint prier Garrick de lui procurer le portrait désiré, en voulant bien servir de modèle. Cette demande aurait paru ridicule à tout autre; Garrick la trouva toute simple et se hâta d'y obtempérer. Il étudie la figure du lord, observe son regard, son sourire, le jeu de sa physionomie, examine bien l'expression qui le caractérise et le copie si fidèlement que la dame enchantée croit revoir son ami. Un peintre habile tire le portrait de Garrick ainsi transformé : tout le monde y reconnaît le lord, qui, trompé comme tout le monde, s'inquiéta des moyens employés pour le peindre si ressemblant à son insu.

On lit dans les mémoires du P. Lebrun, oratorien, que les acteurs de Paris ayant soutenu un démêlé assez vif, en 1542, avec maître René Benoît, curé de Saint-Eustache, en sortirent victorieux. Ce curé prétendait qu'ils ne commençassent point leur représentation avant la fin des vêpres, attendu que quelques fidèles abandonnaient l'office. Les

comédiens, qui faisaient déjà beaucoup de sacrifices pour les religieux et les pauvres, prétendirent qu'on les ruinerait en hiver, s'ils étaient obligés de donner leur spectacle aux lumières ; et le parlement intervint auprès du curé de Saint-Eustache pour le prier de dire ses vêpres un peu plus tôt.

Un jeune homme au parterre de l'Opéra se trouvait derrière un homme qui avait une énorme perruque : il s'adressa à lui et lui dit d'un grand sang froid : « Monsieur compte-t-il garder sa perruque « pendant l'opéra ? — Eh ! parbleu, sans doute, ré« pondit l'autre, fort surpris ! » Le jeune homme lui dit, avec le même sang froid : « En ce cas, je vais « me mettre un peu plus loin. »

Un homme très avare et très intéressé, qui n'avait jamais été au spectacle, alla voir pour la première fois la tragédie d'*Hypermnestre :* il écouta avec beaucoup d'attention. On lui demanda à la fin comment il trouvait cette pièce ? « Il résulte de tout cela, dit-il, qu'Hypermnestre et Lyncée font un fort bon mariage. »

A la première représentation de *Panurge* dans l'île des Lanternes, au commencement les deux amantes avec leurs amoureux et la suivante paraissent sur la scène : les trois rôles de femmes étaient remplis par trois actrices très grasses ; elles étaient habillées à la chinoise et la gorge entièrement découverte. Quelqu'un s'écria du milieu du parterre : « Est-ce qu'on nous donne ici des vessies pour des lanternes ? »

Dans une des pièces de l'ancien théâtre italien, qui n'étaient que des canevas que les acteurs remplissaient sur-le-champ, Arlequin (l'inimitable Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes. « Et les femmes, monsieur,

qu'en dites-vous ? — Les femmes ! Ah ! c'est encore pis. — Si bien, dit plaisamment Carlin, que si nous n'étions ni hommes ni femmes, nous serions parfaits. »

Dans le temps de la querelle des acteurs des Français, qui ne voulaient point jouer avec Dubois (on donnait alors *le Siége de Calais*), il y eut des ordres de jouer : ils refusèrent et furent mis en prison. Un jour qu'ils dînaient ensemble dans la prison, mademoiselle Clairon dit avec dignité : « Le roi peut bien me faire arrêter, me faire emprisonner, mais il ne peut rien sur mon honneur. » Mademoiselle Arnould, qui était du dîner, dit plaisamment : « Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. »

A la vente de mademoiselle Laguerre, actrice de l'Opéra, des femmes de condition se plaignaient beaucoup de ce qu'on ne pouvait rien avoir; que tout se vendait à des prix exorbitans. Mademoiselle Arnould dit : « Ces dames voudraient peut-être les choses au prix coûtant. »

Mademoiselle Laguerre se livrait volontiers aux plaisirs de la table. Un jour qu'elle jouait le rôle d'Iphigénie en Tauride, un plaisant du parterre dit : « Ce n'est point là Iphigénie en Tauride, c'est Iphigénie en Champagne. »
Elle disait à ce sujet qu'il fallait qu'on lui eût mis quelque chose dans son vin, car elle n'avait bu que ses trois bouteilles.

Dans une discussion musicale, une dame dit : « votre Piccini est plus petit que son nom. »

Un amateur de musique, grand enthousiaste, fut surpris aux Champs-Elisées par un violent orage. Au lieu de chercher à se mettre à l'abri, il s'arrêta pour contempler le ciel tout en feu, sans s'aperce-

voir qu'il était mouillé jusqu'aux os. Après quelques minutes de contemplation, il s'écria au plus fort de l'orage : « Cela ne vaut pas Gluck ! » et poursuivit son chemin.

Un homme fort gros, étant au parterre à l'Opéra, quelqu'un incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout haut : « Quand on est fait d'une certaine manière, on devrait bien rester chez soi ! — Monsieur, répondit l'autre, il n'est pas donné à tout le monde d'être plat. »

Un jeune auteur, dont l'haleine se sentait de loin, demanda à Crébillon, qu'il rencontra par hasard : « Monsieur, comment m'y prendrai-je pour tuer le héros de ma tragédie, sans le secours du poignard ? cela est si usé. » Le tragique infecté de l'haleine du candidat, lui dit fort doucement : « Eh ! Monsieur, qui peut l'empoisonner mieux que vous ? »

Un bel esprit avait envoyé à Voltaire une tragédie pour la soumettre à son jugement ; il la lut, et la posant ensuite sur la table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de faire une tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite. »

Le Kain, célèbre acteur des Français, fut un jour surpris à la chasse par un garde qui lui demanda de quel droit il venait chasser en ce lieu. L'autre lui répondit avec fierté : « De quel droit, dites-vous ?

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains. »

Ce qui en imposa tellement au garde, que tout étourdi du ton et de la réponse, il se retira en disant : « Excusez, monsieur, je ne savais pas cela. »

Lorsque M. Le Mierre vint à l'assemblée des comédiens pour demander la remise de *la Veuve du*

Malabar, il leur dit : « Messieurs, comme il n'y a pas de veuve qui n'ait ses reprises, je viens vous demander celles de *la Veuve du Malabar.* »

Vous savez bien, disait M. Le Mierre à quelqu'un, ce que d'Alembert a prononcé sur mon compte : « Que j'ai fait faire un pas à la tragédie. » L'autre lui répondit en plaisantant : « Est-ce en avant ou en arrière ? »

Lorsque Voltaire dit en plaisantant à madame Vestris qu'il avait travaillé pour elle toute la nuit (lorsqu'il retoucha son rôle dans *Irène*) : « Au moins, s'écria mademoiselle Arnould, ce n'a pas été sans rature. »

On sait qu'à quatre-vingt-quatre ans Voltaire passait des nuits à corriger cette tragédie d'*Irène;* lorsque l'enthousiasme était passé, il dit à ses amis : « Ne me trouvez-vous pas bien enfant ? »

L'abbé Pellegrin avait fait un opéra intitulé *Loth*, dont voici le premier vers :

L'amour a vaincu Loth, etc.

Comme ce poète, fort pauvre, avait de mauvaises culottes, quelqu'un lui dit, vous devriez bien en emprunter une à l'amour.

Lorsque l'incomparable actrice (Clairon) fut à Ferney pour voir Voltaire, elle se jeta à ses genoux en arrivant; le grand poète se jeta aussi aux siens; alors Voltaire lui dit : « Mademoiselle, à présent que nous sommes tous deux à terre, que ferons-nous ? »

Un jour que l'Opéra donnait gratis, un charbonnier y arriva dans une charrette à charbon; avant d'en descendre il voulut singer quelques uns de nos petits seigneurs : il tira sa montre et dit au savoyard crasseux qui lui servait de cocher : « Re-

« venez à huit heures et vous me ramenerez chez « ma petite ravaudeuse. »

On a remarqué que les actrices chantantes de l'Opéra font rarement une brillante fortune, tandis qu'il n'est aucune des premières danseuses qui n'arrivent au spectacle dans un char superbe. Un étranger proposa ce problème à résoudre à M. d'Alembert : « C'est, répondit cet homme célèbre, « une suite nécessaire des lois du mouvement. »

Un acteur chantant, d'une voix mal assurée, un monologue qui commençait par *Je viens*, un plai« sant ajouta : « Du cabaret. — Ma foi, oui, dit « l'autre. »

Fontenelle avait fait, dans un opéra, un cœur de prêtres qui scandalisait les dévôts : l'archevêque voulut le faire supprimer. « Je ne me mêle pas de « son clergé, dit Fontenelle, qu'il ne se mêle pas « du mien. »

M. de ** disait plaisamment : « Il est fort imper« tinent que mademoiselle Quinault, qui est à peine « au monde, cherche à s'emparer des rôles d'a« moureuse, dont mademoiselle *** est en pos« session depuis plus de 40 ans. »

Une dame de qualité assistant à une représentation du *Roi Léar*, après avoir entendu cet hémistiche : *J'ai besoin d'être père*, s'écria : « Fi, que c'est indécent. »

Un fiacre passait sur le boulevard vis-à-vis l'Opéra, au moment où Legros, qui faisait le rôle de Castor dans *Castor et Pollux*, chantait : *arrête, dieu vengeur, arrête!* le cocher arrêta sur-le-champ.

On avait chargé un garçon de dire un seul mot dans une tragédie ; en arrivant sur la scène, au lieu de dire ce qu'il devait, il s'écria : « Ah! mon « dieu, que de chandelles! »

Un autre qui n'avait que deux mots à dire : *arrête, lâche, arrête;* dit : arrête la charrette.

Un acteur que l'on sifflait toutes les fois qu'il paraissait sur le théâtre, à cause de son extrême laideur, s'avança un jour sur le bord des rampes, et dit : « Messieurs, il vous est plus aisé de vous « accoutumer à ma figure qu'à moi d'en changer. »

Un acteur fort laid jouait le rôle de *Mithridate;* dans le moment où Monime lui dit : *Seigneur, vous changez de visage;* un plaisant du parterre cria : *Laissez-le faire.*

Dans la belle scène entre Néron et Agrippine, de *Britannicus*, l'actrice, qui faisait le rôle d'Agrippine, au lieu de dire :

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.

dit :

Mit Claude à mes genoux et Rome dans mon lit.

Un jour mademoiselle Clairon oublia son rôle au moment où elle disait : *j'étais dans Rome alors.* Comme le souffleur ne fut pas assez prompt pour lui dire la suite, elle, sans se déconcerter, lui dit : *Eh bien, maraud, que faisais-je dans Rome?*

Un acteur de l'Opéra, qui n'avait pas une belle voix, était sifflé toutes les fois qu'il paraissait; impatienté un jour, il s'avance vers le bord du théâtre et dit : « Messieurs, je ne vous conçois pas : « croyez-vous que pour six cents francs que je re- « çois par an, j'irai vous donner une voix de mille « écus? »

Dans le fort de l'hiver mademoiselle **, actrice de l'Opéra, avait une robe garnie en fleurs naturelles. Mademoiselle Arnould lui dit : « Ah, mon « dieu! vous avez l'air d'une serre chaude. »

Le parterre de Marseille avait adopté l'usage de jeter des sous sur le théâtre, lorsqu'un débutant lui déplaisait : c'était une manière humiliante de le congédier. Un acteur, traité avec cette rigueur, ramassait chaque sou qui tombait, saluait le parterre en disant : Dieu vous le rende! et reprenait son rôle. Le parterre finit par être touché, par applaudir le débutant et par le redemander pour un autre jour. Bientôt il devint un des meilleurs sujets de la troupe, et un de ceux que le public voyait avec le plus de plaisir.

Quand mademoiselle Raucourt eut rempli le rôle de la statue, dans Pygmalion, elle reçut ce compliment épigrammatique :

> Au comble de ton art te voici parvenue,
> Raucourt; à Pygmalion fais-en remercîment;
> Car ton triomphe, assurément,
> Est le rôle de la statue.

Lorsque Voltaire donna au théâtre son *Mahomet*, le comédien Le Grand fut chargé du rôle d'Omar. Cet acteur était doué de la plus belle voix du monde, avait le don des larmes, mais manquait d'esprit et d'intelligence. A la répétition générale de cette tragédie, le ton plat et pusillanime avec lequel l'acteur proféra ces deux vers :

> Mahomet marche en maître et l'olive à la main.
> Sa trève est publiée, et le voici lui-même.

lui valut cette apostrophe de l'auteur : « Oui, Mahomet arrive, dites-vous ; c'est comme si vous disiez : Rangez-vous, voilà la vache. »

Un paysan s'arrêta devant la salle de spectacle de Rochefort; il s'adressa au donneur de billets. « Je n'ai jamais vu la comédie, dit-il, j'ai envie de « savoir ce que c'est. Je veux bien payer, mais je « veux être à la première place. » Un des acteurs était alors dans le bureau, il lui promit de le sa-

tisfaire, le conduisit sur le théâtre, où il l'installa dans un fauteuil. On jouait ce jour-là *Gaston et Bayard*. La vue de cet homme, son costume égayèrent les spectateurs. Le paysan ouvrait de grands yeux pour voir les mouvemens des acteurs. Lorsque l'on fut parvenu à la sixième scène du cinquième acte, où *Altamore* veut massacrer *Bayard*, le paysan, qui vit l'acteur s'avancer la lance à la main, se jette sur lui, le désarme, le prend à la gorge, le terrasse en lui disant : « Il y a assez long- « temps que tu fais souffrir ce brave homme par « tes trahisons, mais tu ne lui en feras pas davan- « tage. » On eut toutes les peines du monde à arracher le comédien de ses mains.

Lorsque mademoiselle Arnould, célèbre actrice de l'Opéra, fut rendre visite à Voltaire, il lui dit, par suite de conversation : « Ah! mademoiselle, « j'ai 84 ans et j'ai fait 84 sottises. — Belle baga- « telle! répondit l'actrice ; et moi, qui n'en ai que « 40, j'en ai fait plus de mille. »

Voltaire faisait jouer aux Délices, près de Genève, sa *Rome sauvée*; le président de Montesquieu, qui était spectateur, s'endormit profondément. Voltaire lui jeta son chapeau à la tête, en disant : « Il croit être à l'audience. »

Au sortir d'une autre représentation, un homme de la cour, qui donnait la main à une femme tout attendrie, dit à l'auteur : « Voici deux beaux yeux « auxquels vous avez fait répandre bien des lar- « mes. — Ils s'en vengeront sur bien d'autres, ré- « pliqua Voltaire. »

M. Palissot n'avait pas vingt ans quand il composa sa tragédie de *Sardanapale*; c'est ce qui fit dire à Voltaire : « A cet âge il fallait faire le Sardana- « pale, et non pas *Sardanapale*. »

En Suède, sous le roi Jean II, en 1503, la première pièce de théâtre qu'on représenta à Stockholm, fut *le Mystère de la Passion.* L'acteur qui faisait le rôle de Longis, se laissant emporter par la chaleur de l'action, et voulant feindre de percer, de sa lance, le côté du crucifix, le perça en effet, au point qu'il tomba mort du coup, et écrasa, par son poids, l'actrice qui jouait le rôle de Marie. Le roi, indigné de la brutalité de Longis, s'élance sur lui et lui abat la tête d'un coup de cimeterre. Le reste des acteurs, irrités de la sévérité du roi, se jetèrent sur lui, et, sans sortir de la salle, lui tranchèrent la tête.

Une actrice, qui n'était pas sans talent et qui avait eu quelques enfans d'un seigneur allemand, s'écriait, dans un moment de détresse : « Si les « princes mes fils n'étaient pas morts, je ne me ver« rais pas aux gages d'un chien de directeur. »

Garrick et Préville étaient liés par l'estime et par l'amitié. On connaît assez imparfaitement ce qui se passa entre ces deux acteurs, dans une partie de campagne qu'ils firent à cheval. En voici le récit fidèle. Cheminant gaîment, l'esprit et l'enjouement voyageaient en croupe avec eux. Préville eut la fantaisie de contrefaire l'homme ivre. Garrick, en applaudissant à l'imitation de Préville, lui dit : « Mon cher ami, vous avez oublié une « chose bien essentielle à la vérité et à la ressem« blance de l'homme ivre que vous voulez imiter. « — Quoi donc? lui dit Préville. — C'est que vous « avez oublié de faire boire vos jambes. Tenez, mon « ami, je vais vous montrer un bon Anglais, qui, « après avoir dîné à la taverne et avoir avalé, sans « tricher, cinquante rasades, monte à cheval pour « regagner sa maison de campagne, voisine de « Londres, accompagné seulement d'un jockey, « presque aussi bien conditionné que le maître.

« Voyez-le dans toutes les gradations de l'ivresse. « Il n'est pas plus tôt sorti des portes de Londres, « que l'univers tourne autour de lui. Il crie à son « jockey : William ! je suis le soleil, la terre tourne « autour de moi. Un instant après il devient plus « ivre; il perd son chapeau et abandonne les étriers. « Il galope, frappe son cheval, le pique de ses « éperons, casse son fouet, perd ses gants, et, ar- « rivé aux murs de son parc, il n'en trouve plus la « porte; il veut absolument que son coursier, « dont il déchire la bouche, y entre par la mu- « raille. L'animal se débat, se cabre et jette mon « vilain à terre. » Après cet exposé Garrick commença ; il mit successivement dans cette scène toutes les gradations dont elle était susceptible, et la rendit avec tant de vérité que, lorsqu'il tomba de cheval, Préville poussa un cri d'effroi. Sa crainte augmenta encore, lorsqu'il vit que son ami ne répondait à aucune de ses questions. Après avoir fait des efforts inouis pour détacher son visage de la poussière, il lui demanda, avec l'émotion de l'amitié et de l'inquiétude, s'il était blessé. Garrick, qui avait les yeux fermés, en ouvre un à demi, pousse un hoquet et lui demande avec le ton de l'ivresse : Est-ce un verre de rum que tu m'apportes? Il se relève, se met à rire et serre Préville dans ses bras. Celui-ci dit alors avec transport : « Permettez, mon ami, que l'écolier embrasse son « maître, et le remercie de la leçon qu'il vient de « lui donner. »

Une nouvelle basse-taille ayant débuté à l'Opéra, Rebel lui déclara qu'il n'aurait que de médiocres appointemens d'abord, mais qu'à mesure que le public serait content de lui il serait augmenté. « Cadédis, a-t-il dit, cela étant, monsieur, vous « m'augmenterez donc tous les jours. »

Wilkinson, célèbre comédien anglais, débuta

par les rôles bouffons, et eut le plus grand succès. Il s'appliqua tellement au genre imitatif, que, lorsqu'il jouait un personnage ridicule, il prenait la figure et les manières de quelqu'un de marque. M. Luke s'imagina que Wilkinson l'avait en vue toutes les fois qu'il jouait les petits-maîtres, et il s'en plaignit à Garrick. Celui-ci rit de sa simplicité, et lui dit de considérer que si on le jouait, au moins c'était en bonne compagnie. « Je le sais morbleu « bien, répondit M. Luke; mais je ne serai pas le « premier homme que la bonne compagnie aurait « perdu. »

L'actrice Maupin, élevée dans les exercices d'une académie, avait un goût décidé pour les armes. Elle s'habillait souvent en homme pour se divertir ou pour se venger. Un acteur de l'Opéra, nommé Dumesnil, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en cavalier, et voulut lui faire mettre l'épée à la main. Sur son refus elle lui donna un coup de canne, et lui prit sa montre et sa tabatière. Dumesnil s'avisa, le lendemain, de conter son aventure à l'Opéra; mais il la déguisa entièrement. Il dit que trois voleurs étaient tombés sur lui, qu'il s'était défendu contre eux pendant quelque temps, mais que, malgré sa résistance, ils lui avaient emporté sa montre et sa tabatière. « Tu mens impu« nément, lui dit la Maupin qui l'écoutait, tu n'as « été attaqué que par une seule personne; et cette « personne, c'est moi : en voici la preuve. » Elle tira en même temps la montre et la tabatière qu'elle lui rendit, en le traitant de lâche et de poltron. Dumesnil ne s'arrêta pas à contester et se retira prudemment.

Voltaire dit que dans les comédies de Congrève, Anglais, on voit partout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon; ce qui prouve, ajoute-t-il, qu'il connaissait bien son monde, et

qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

A la première représentation de *Sémiramis*, le théâtre était tellement obstrué par les spectateurs, que les acteurs n'avaient à peine qu'une fort petite place sur l'avant-scène. A l'instant où le tombeau de Ninus s'ouvre, la sentinelle cria très haut : « Place à l'ombre, messieurs, place à l'ombre, s'il « vous plaît. » Cette naïveté pensa faire tomber la pièce.

M. de T. étant un jour à la comédie française, sur le théâtre, se faisait remarquer en avant de tout le monde. Le parterre, à qui cela déplut, lui cria, dans un entr'acte : « Annoncez, l'homme à l'habit gris de fer. » M. de T.., ne pouvant douter qu'il ne fût l'objet du tumulte, s'avance d'un pas grave sur le bord de la scène, fait une profonde révérence, et dit d'un ton élevé : « Messieurs, j'aurai l'honneur de vous donner demain l'*Insolence du parterre corrigée*, pièce en autant d'actes qu'il vous plaira. L'auteur demeure rue, etc., » et il se retira respectueusement à sa place, accompagné d'applaudissemens unanimes.

AGE.

Savez-vous, disait Louis XIV à Montcrif, que l'on vous donne 80 ans ? — Oui, sire, mais je ne les prends pas, répondit l'aimable poète.

Louis XIV demanda un jour à M. de Landsmath, commandant de la Venerie, quel âge il avait : celui-ci était vieux et n'aimait pas à s'occuper du nombre de ses années : il éluda la réponse. Quinze jours après le roi sortit de sa poche un papier et lut à haute voix : Ce tel jour du mois de, en 1680 et tant, etc. — Qu'est-ce, dit Landsmath avec humeur, serait-ce mon extrait de bap-

tème que Votre Majesté a fait demander? — Vous le voyez, dit le prince. — Eh bien, sire, cachez vite cela; un roi chargé du bonheur de ving-cinq millions d'hommes ne doit pas en affliger un seul à plaisir.

La vieillesse est l'enfer des femmes, disait ordinairement le duc de La Rochefoucauld.

Un très jeune homme, peu fortuné, se présentait chez un négociant pour obtenir un emploi de commis : la personne qui l'avait recommandé à ce dernier avait souvent manifesté à son protégé la crainte qu'il ne fût trop jeune. Monsieur, lui dit le négociant, quel âge avez-vous? — Monsieur, permettez....., j'ai l'âge qu'il faut pour la place.

AMBASSADEURS.

Lorsque les îles Canaries, connues par les anciens sous le nom d'îles fortunées, furent découvertes, le pape Clément VI les donna, suivant l'usage de ce temps, à Louis, comte de Clermont. L'ambassadeur d'Angleterre à Rome, s'imaginant qu'il n'y avait que les îles britanniques qui pussent être les îles fortunées, quitta brusquement l'Italie pour avertir le roi, son maître, que le pape venait de disposer de son royaume en faveur d'un prince étranger.

AMBITION.

Catherine II, n'étant encore que grande-duchesse de Russie, ne pouvait avoir d'enfant de son mari, petit-fils de Pierre-le-Grand. Les circonstances rendaient dangereux le manque d'héritier de l'empire. Le chancelier Bestuchef vint un jour trouver Catherine et lui dit : Madame, il faut à l'empire un héritier de façon ou d'autre; la princesse fut révoltée d'un discours semblable, qui

lui semblait menacer son autorité; mais le chancelier ajouta que c'était l'unique moyen de consolider sa puissance, qu'il s'agissait seulement d'avoir un fils. La grande-duchesse, se calmant alors, répondit avec dignité : « Puisqu'il faut absolument un successeur à l'empire, envoyez-moi ce soir Solticof (un officier de ses gardes). Cet adultère, ainsi calculé par l'ambition, *donna le jour* à un grand-duc.

Qui peut contempler la gloire qui brille au-dessus des précipices de l'ambition et ne pas désirer de les franchir ? (*Lord* BYRON.)

Un membre de la chambre des communes, père de sept enfans, allait monter à la tribune pour parler en faveur du ministère. Un de ses amis, d'opinion différente, le tire par l'habit et cherche à l'arrêter par ces mots : Eh! mon cher, vos sept enfans sont placés. — C'est vrai, mais ma femme est enceinte.

AME.

En vain des directeurs sages voulurent ramener Ninon de Lenclos à la religion : elle n'en fit que rire. Voici ce qu'elle disait un jour à Fontenelle : « Vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps, je pourrais encore mieux vendre mon âme; les jansénistes et les molinistes se la disputent. »

AMITIÉ.

Étant allé un jour, dit Jean-Jacques dans ses *Confessions*, avec madame d'Epinay, voir les ouvrages de son château, nous poussions notre promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchait la forêt de Montmorenci, et où était un joli potager avec une très petite loge fort délabrée, qu'on appelait l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très agréable m'avait frappé, et je m'écriai dans mon transport : Eh! madame, quelle habitation délicieuse! voilà un

site tout fait pour moi. Madame d'Epinay ne releva pas beaucoup mon discours; mais à un second voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille mâsure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée et très logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Epinay avait fait faire cet ouvrage en silence et à peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers du château : *Mon ours*, me dit-elle, *voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre.*

La Fontaine ayant perdu madame de La Sablière, un de ses amis, le rencontrant dans la rue, lui offrit de venir s'établir chez lui : Mon ami, répondit le fabuliste, j'y allais.

Encore un trait de cette aimable et naïve confiance qui caractérise l'amitié. Voiture ayant perdu tout son argent au jeu, écrivit ce qui suit à l'abbé Costar, son ami : « J'ai perdu hier deux cents pistoles sur parole, et je dois les rendre aujourd'hui; si vous les avez, envoyez-les moi; dans le cas contraire, empruntez-les : gardez-vous bien qu'un autre vous enlève cette occasion de m'obliger; j'en serais fâché pour l'amour de vous. » Costar s'empressa d'envoyer l'argent à Voiture, en disant qu'il était si heureux de pouvoir lui rendre service, qu'il allait se mettre en mesure d'avoir toujours un petit fonds pour les occasions où son ami pourrait avoir recours à lui.

Le trait suivant ressemble assez à un conte; mais il est rapporté par Pline le jeune, auteur très grave, comme un événement réel. D'ailleurs il ne serait pas impossible qu'un concours extraordinaire de circonstances eût causé le rapport qui se trouva, dit-on, entre un songe et un fait réel.

Deux Arcadiens, amis intimes et voyageant en-

semble, arrivèrent à Mejare; ils allèrent loger, l'un chez son hôte, l'autre dans une auberge. Le premier vit en songe son ami qui le conjurait de le venir sauver des mains de son aubergiste, qui en voulait à ses jours. Il ajoutait que, s'il faisait diligence, il pourrait encore le tirer du péril. L'ami, éveillé par cette vision, saute du lit et prend le chemin de l'auberge; mais par une malheureuse fatalité, il condamne bientôt lui-même cette résolution si généreuse, comme étant inutile, et comptant pour rien ce qu'il avait vu, il regagne son lit et se rendort. Bientôt il revit son ami couvert de blessures, lui demander en grâce que, puisqu'il avait négligé de lui sauver la vie, il ne refusât point de venger sa mort, ajoutant qu'au moment même où il parlait, l'aubergiste qui l'avait massacré faisait emporter son cadavre hors de la ville, dans un tombereau couvert de fumier. Pressé par son ami, d'une manière si précise, il court vers la porte de la ville, arrête le tombereau qui lui était désigné par le songe, et fit punir le meurtrier du dernier supplice.

En 1784, un incendie affreux réduisit en cendres une grande partie des bâtimens du Port-au-Prince, île Saint-Domingue. M. Roberjos de Lastigues, trésorier, avait, peu de temps avant ce jour funeste, vendu un magasin à M. Giraud, son ami, pour la somme de 180 mille livres, dont le tiers avait été payé comptant. Le vendeur et l'acquéreur étaient l'un et l'autre spectateurs de l'incendie. Celui-ci voyant combien les progrès en étaient rapides, se plaignit amèrement en disant qu'il était ruiné. « Consolez-vous, lui dit M. de Lastigues; vous êtes père de famille, et je suis votre ami : en vous vendant mon magasin, je vous ai laissé le maître des conditions, et avec raison vous avez cru faire une bonne affaire. Voici un événement

auquel nous ne nous attendions ni l'un ni l'autre. Si le magasin est préservé, notre marché tiendra, et il en sera d'autant meilleur pour vous; s'il est incendié, la vente sera nulle. » Un moment après le feu s'y porta et le détruisit entièrement. Le lendemain matin M. de Lastigues envoya à son ami les 60,000 livres qu'il avait reçues à compte, et le contrat de vente fut mis en pièces.

Deux matelots, l'un espagnol, l'autre français, étaient dans les fers à Alger. L'un s'appelait Antonio, le second Roger. Employés, par hasard, aux mêmes travaux, ils se communiquaient leurs peines et leurs regrets : ils parlaient ensemble de leur famille, de leur patrie, de la joie qu'ils ressentiraient s'ils étaient jamais libres, et portaient ainsi leurs chaînes avec plus de courage.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne.

L'espagnol, un jour, s'arrête, laisse tomber languissamment les bras, et jette un long regard sur la mer : « Mon ami, dit-il à Roger avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau : que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme et mes enfans qui me tendent les bras du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort. » Antonio était absorbé dans cette image accablante; chaque fois qu'il revenait à la montagne, sa vue mélancolique s'attachait sur cet espace immense qui le séparait de son pays; il formait les mêmes regrets.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade : « J'aperçois un vaisseau, mon ami, tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi? Il n'abordera pas ici, parce qu'on évite les parages barbaresques; mais demain, si tu veux, Roger, nos maux finiront, nous serons libres. — Nous serons

libres? — Oui, demain ce navire passera à environ deux lieues du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau ou nous périrons; la mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude? — Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort : tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher. Cette amitié qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie; je ne te demande qu'une seule grâce : mon ami, vas trouver mon père. Si le chagrin de ma perte et la vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui.... — Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger? Eh! que prétends-tu faire? me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissais dans les fers? — Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. — Je sais t'aimer, repartit l'Espagnol en fondant en larmes, serrant avec chaleur Roger contre sa poitrine; mes jours sont les tiens; nous nous sauverons tous deux : va, l'amitié me prêtera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser; je ne saurais m'exposer à faire périr mon ami; l'idée seule m'inspire de l'horreur; cette ceinture m'échapperait ou je t'entraînerais avec moi; je serais la cause de ta perte. — Pourquoi former ces craintes? je te l'ai dit, l'amitié soutiendra mon courage; je t'aime trop pour qu'elle ne produise pas des miracles : cesse de combattre mon dessein, je l'ai résolu. Je m'aperçois que les monstres qui nous gardent nous épient; il y a de nos compagnons qui seraient assez lâches pour nous trahir. Adieu, j'entends la cloche qui nous rappelle, il faut nous séparer; adieu, mon cher Roger, à demain. »

Ils sont renfermés dans leur bagne. On ne vint point le lendemain à l'heure ordinaire tirer les esclaves de prison; l'Espagnol était dévoré d'impa-

tience, et Roger ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de ce contre-temps. Enfin on les rend à leurs travaux; ils ne pouvaient se parler; leur maître, ce jour-là, les avait accompagnés. Antonio se contentait de regarder Roger et de soupirer; quelquefois il lui montrait des yeux la mer, et ne pouvait, à cet aspect, contenir des mouvemens qui étaient prêts à lui échapper. Le soir arrive; ils se trouvent seuls: « Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol en s'adressant à son compagnon, viens. — Non, mon ami, jamais je ne pourrais me résoudre à exposer ta vie; adieu, adieu.... Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois; sauve-toi, je t'en conjure, ne perds pas de temps, et souviens-toi toujours de notre tendre amitié; je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis à l'égard de mon père; il doit être bien vieux, bien à plaindre, va le consoler; s'il avait besoin de quelques secours.... mon ami. »

A ces mots Roger tomba dans les bras d'Antonio, en versant un torrent de pleurs, son âme était déchirée. « Tu pleures, Roger, ce n'est pas des pleurs qu'il faut, c'est du courage; ne résiste plus. Si tu diffères encore une minute, nous sommes perdus; peut-être ne retrouverons-nous jamais l'occasion: choisis, ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête contre ces rochers. »

Le Français se jette aux genoux de l'Espagnol, veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court, s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher; il s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger, qui semble se refuser aux efforts de son ami, et craint de l'entraîner dans sa chute.

Les personnes qui étaient dans le vaisseau restaient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvaient distinguer; elles croyaient qu'un monstre marin s'approchait du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité; on aperçoit une chaloupe s'empresser de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avait pris pour quelque poisson monstrueux. C'était les soldats préposés à la garde des esclaves, qui brûlaient de reprendre Antonio et Roger. Celui-ci les voit venir, et en même temps il jette les yeux sur son ami, qui commençait à s'affaiblir; il fait un effort et se détache d'Antonio, en lui disant: On nous poursuit, sauve-toi et laisse-moi périr, je retarde ta course. A peine a-t-il dit ces mots qu'il tombait déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol; il s'élance vers le Français, le reprend au moment qu'il périssait, et tous deux disparaissent.

La chaloupe, incertaine de quel côté poursuivre sa route, s'était arrêtée, tandis qu'une barque, détachée du navire, allait reconnaître ce qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir; les flots recommencent à s'agiter; on distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenait l'autre embrassé, s'efforçait de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger; il entend qu'on lui crie de cette barque; il serre son ami, fait de nouveaux efforts et saisit d'une main défaillante un des bords de la barque. Il est prêt à retomber, on les retient tous deux; les forces d'Antonio étaient épuisées, il n'a que le temps de s'écrier : « Qu'on porte du secours à mon ami, je me meurs; » et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui était évanoui, ouvre les yeux, lève la tête et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus aucun signe de vie; il s'élance sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris:

« Mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui suis ton assassin ! Mon cher Antonio, tu ne m'entends plus, c'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la vie ? Ah ! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheureuse, je ne puis plus la supporter, j'ai perdu mon ami. »

Roger veut se poignarder; on lui arrache une épée dont il s'était saisi ; il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure aux gens de la barque; il retombait toujours sur le corps d'Antonio. Qu'on ne m'empêche point de mourir : oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutait-il en couvrant le corps pâle de ses baisers et de ses larmes.... ayez pitié.... au nom de Dieu, laissez-moi mourir....

Le ciel, qui sans doute est touché des larmes des hommes, lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie ; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux espagnol; enfin il lève un œil mourant; ses premiers regards cherchent à se fixer sur le Français; à peine l'a-t-il aperçu, qu'il s'écrie : J'ai pu sauver mon cher Roger !

La barque arrive au vaisseau; ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur les cœurs; ils excitent un intérêt puissant; tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger, arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa mourir d'un excès de joie, et il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol, à qui on avait offert un poste très avantageux pour un homme de son état, aima mieux aller rejoindre sa femme et ses enfans; mais l'absence ne diminua rien de son amitié; il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de naïveté et de sentiment; on pourra les rendre un jour publiques, pour

l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

L'amitié, ainsi que l'amour, a eu ses victimes. Au siége de la Capelle, en 1650, par les Français, un Espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée. Il vole aussitôt à son secours; il le trouve mort, étendu sur la poussière : son premier mouvement est de se jeter sur son ami; il l'embrasse, le tient quelque temps pressé contre son sein palpitant; et, accablé de douleur, il expire un moment après. L'archiduc, instruit de cet événement, en fut attendri; il voulut qu'on renfermât dans le même tombeau deux amis que la mort n'avait pu séparer, et après les avoir fait transporter en grande pompe à Avesnes, il leur fit élever un mausolée en marbre.

AMOUR.

Le dévoûment est naturel, est nécessaire à l'amour, comme la respiration l'est à la vie. Heureux, mille fois heureux celui qui peut tout sacrifier à l'objet qu'il aime : ce n'est point de la résignation qu'il éprouve dans le malheur qu'il adoucit, qu'il partage, c'est une exaltation religieuse et tendre qui réunit tout ce qu'ont de plus céleste le sentiment et la vertu.

Le fait qui me rappelle cette vérité familière à tous les cœurs aimans, a eu lieu à Paris en 1826. M. Dermenon, négociant, a été une des premières victimes des secousses violentes que le commerce a éprouvées depuis plusieurs années. C'est au moment où la fortune semblait le plus lui sourire qu'il a été accablé des plus cruels revers. Il avait obtenu la main de mademoiselle Projean : déjà les conventions civiles étaient signées, et le jour de la célébration était fixé, lorsqu'il fut enlevé de son domicile et jeté dans une prison. Quatorze mois

s'écoulèrent ainsi ; et ce ne fut qu'après cette longue captivité qu'il apprit le sort affreux qui lui était réservé. Accusé de banqueroute frauduleuse, il fut traîné devant la cour d'assises, et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ce terrible événement, loin d'éloigner mademoiselle Projean, la rendit plus tendre. Convaincue de l'innocence de son ami ; elle lui consacra sa vie entière ; sa tendresse et ses soins consolèrent M. Dermenon ; elle lui inspira du courage. Il était possible encore de repousser une destinée que la cour d'assises semblait avoir fixée pour jamais. Mademoiselle Projean, douée d'une âme ardente, sollicite avec ardeur, sans être arrêtée par la calomnie qui s'attache à ses démarches, qui ose remarquer que la vertueuse fille agit pour un homme qui n'est point encore son époux. Un premier triomphe obtenu à la cour de cassation, vint récompenser ses efforts, et bientôt un second, plus important encore, attesta cette vérité, que l'homme ne doit jamais fléchir devant le malheur, ni douter de la providence.

Dermenon, traduit devant la cour d'assises de Versailles, fut acquitté. Sa banqueroute, considérée comme frauduleuse par le premier arrêt, fut dépouillée de ce terrible caractère. Il fut condamné comme banqueroutier simple, condamnation qui n'appelle point l'infamie sur la tête du coupable, puisqu'il n'y a point de sa part intention criminelle.

Dermenon avait constamment refusé, pendant ses longues épreuves, de renouveler ses sermens, et d'accepter la main de sa vertueuse amante ; mais aussitôt que son sort a été fixé, il a sollicité la permission de se présenter devant l'officier civil. Maintenant c'est au pied des autels, dans sa prison même, qu'il va prendre pour compagne une femme que n'a pu faire reculer ni la perte de la fortune, ni la captivité, ni l'infamie. Leur union

a eu lieu à Sainte-Pélagie, le lundi 16 octobre 1826. (*Spectateur des tribunaux.*)

.... *Aimer est quelque chose, tout le reste n'est rien.* La vieillesse n'est pas plus étrangère à cette loi (l'amour), que le jeune âge; l'amour prend sans doute alors une autre teinte. Au milieu d'un monde avec lequel il n'a plus d'affinité, le vieillard repoussé de toutes parts, se réfugie vers Dieu et vers ses enfans. La maladie n'a pas à cet égard plus d'effet que la vieillesse. Au dernier moment où il n'y a plus de pensée, le cœur a des affections; l'esprit est éteint, le cœur bat toujours; on est mort pour toutes choses; la vue d'un objet chéri vous ranime, et le prêtre qui approche d'une bouche mourante le signe de notre rédemption, trouve encore de l'amour sur des lèvres inanimées. (*M. de Montlosier.*)

Un jeune ecclésiastique, privé d'un petit bénéfice qui le faisait vivre, et tombé dans l'indigence, fut recueilli dans le château d'un vieux gentilhomme, qui le chargea de l'éducation de sa fille unique. Il eut le malheur d'inspirer à son élève la passion la plus funeste, et ne tarda pas à la partager. La raison, la probité luttèrent quelque temps avec succès contre le penchant de son cœur; mais il employa ses forces à combattre l'amour, lorsqu'il fallait le fuir, et bientôt il n'en eut plus la volonté ni le courage : ce qu'il devait à son bienfaiteur, à son caractère, aux droits les plus sacrés, tout fut mis en oubli. Le malheureux jeune homme sortait de sa chambre vers le milieu de la nuit, pour s'introduire dans celle de son écolière, qu'il avait fait consentir à ce premier rendez-vous : sur l'escalier il rencontre le père de son élève, qu'il croyait endormi; le vieillard l'embrasse, lui remet une lettre et va se coucher. Impatient de savoir ce que ce papier contient, il s'approche d'une lampe qui

brûlait encore dans le corridor, et trouve le brevet d'une place de sous-précepteur des pages du comte d'Artois, qui venait de lui être accordée à la sollicitation de l'homme dont il allait déshonorer la fille. La lecture de cet écrit réveille pour un moment dans son cœur le sentiment du devoir et de l'honneur, et lui découvre toute l'étendue de son crime; mais, enivré d'amour, il hésite, et le peu de raison qu'il conserve l'avertit que dans un moment il n'hésitera plus. Egalement incapable de supporter l'idée de la honte éternelle dont il va se couvrir, et de renoncer au bonheur qui l'attend, l'infortuné prend conseil d'un noble désespoir, rentre dans sa chambre, et se fait sauter la cervelle. (*M.* DE JOUY.)

Les remèdes de l'amour, selon Cratès, sont *jeûner*, *attendre* ou *se pendre*. *La faim*, *le temps* ou *la corde*.

Il y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment amour un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût; on donne ce nom à mille chimères.

Voici comment l'histoire touchante d'une victime de l'amour est racontée par un témoin oculaire.

Il était deux heures du matin, le réverbère suspendu au milieu de la cour commençait à s'éteindre, je me retirais du côté de mon appartement, lorsque je crus entendre quelque bruit au bas du grand escalier; je crie deux fois : « Qui « êtes-vous?.... que faites-vous là? » Une voix douce et touchante me répond : « C'est moi! vous « voyez bien que je l'attends. » Comme je n'étais pas celui qu'on attendait, j'allais continuer mon chemin, quand la même voix me dit : « Ne faites pas

« de bruit, il va descendre, il ne faut pas l'empêcher « de passer. » Ces mots éveillèrent ma curiosité; je descendis précipitamment, je m'approchai, et près de la dernière marche, derrière le pilier, j'aperçus une jeune femme vêtue de blanc, une ceinture noire et les cheveux épars. « Écoutez, me dit-elle, « en prenant ma main, je ne vous ai pas fait de « mal, eh bien! ne m'en faites pas.... ne dérangez « rien.... je viens là tous les jours.... je l'attends.... « je le vois.... et c'est tout pour moi. Ne le dites « pas.... qu'il ne le sache jamais.... il va des- « cendre.... paix ! » Et elle semblait écouter. A chaque mot, ma surprise augmentait; je distinguais à peine dans l'obscurité les traits de cette infortunée, et ils n'en paraissaient que plus touchans et plus d'accord avec la sensibilité de sa voix. Je voulus essayer de lui arracher quelques mots plus clairs. « Si quelqu'un vous avait vue « avant moi sous cet escalier? — Ah! me dit-elle, « je vois bien que vous n'êtes pas au fait.... il n'y « a que lui qui soit quelqu'un....; et ce n'est pas « là qu'il est.... quand il s'en va, il ne fait pas « comme vous.... il n'écoute pas.... il passe.... il « n'a d'oreille que pour celle qui est là-haut.... « autrefois, c'était moi.... mais cela ne durera « pas.... Ah! non cela ne durera pas. »

En prononçant ces mots, elle tira de son sein un médaillon qu'elle baisa avec transport. Dans ce moment nous entendîmes une porte s'ouvrir, et un domestique, tenant une lumière au haut de la rampe, me permit de distinguer un jeune homme qui descendait légèrement et comme quelqu'un qui craint d'être rencontré. La malheureuse victime s'en aperçut, et un tremblement affreux la saisit; elle se cacha derrière le pilier, et je sentis qu'elle s'appuyait douloureusement sur moi. Dès qu'il eut disparu, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans connaissance sur la dernière

marche. Je voulus appeler au secours; mais la crainte de la compromettre me retint. J'entendis en haut la même porte se refermer, et ce bruit la ranima. Je crus entendre qu'elle prononçait ces mots.... « Il n'y est plus. » Je tenais ses deux mains dans la mienne, de l'autre je soutenais sa tête; sa poitrine était oppressée, et tous ses nerfs avaient des tressaillemens convulsifs; elle voulait parler, et les mots à demi formés expiraient sur ses lèvres.

Enfin, après beaucoup d'efforts: « Écoutez, me dit-elle, j'aurais dû vous prévenir.... L'accident qui vient de m'arriver vous aura inquiété.... je suis bien.... je suis bien à présent.... le mal est passé;.... mais demain sera encore aujourd'hui.... les premiers jours j'étais comme vous.... j'avais peur aussi.... je croyais que j'allais mourir et je le craignais.... cela m'aurait ôté le seul moyen de le voir.... mais j'ai découvert que je ne peux pas mourir par moi.... je ne peux mourir que par lui.... c'est-à dire qu'il faudrait qu'il mourût pour que je ne pusse pas vivre.... Il y a quelque temps que j'étais folle.... oh! oui, bien folle!.... et cela ne vous étonnera pas.... c'était dans les commencemens qu'il montait cet escalier.... mais maintenant ma raison est revenue.... ce médaillon me l'a rendue.... je le lui ai volé, et depuis je suis plus tranquille. — Ce n'est pas son portrait.... — Oh! lui, il n'a pas besoin de devenir mieux.... il faut bien se garder d'y rien changer: c'est le portrait de celle qui est là-haut.... que de mal elle m'a fait!.... car ce n'est pas lui au moins! — Mais, lui dis-je alors, si ce portrait est de celle qui vous fait du mal, pourquoi le gardez-vous avec tant de soin? — Oh! c'est qu'il m'est utile.... c'est ma seule espérance.... Tous les jours je le mets à côté de mon miroir, et j'arrange mes traits comme les siens.... Déjà je commence à lui ressembler un peu, et bientôt, avec du travail, je lui ressemblerai

tout-à-fait.... alors j'irai voir mon ami.... il sera content de moi.... il n'aura plus besoin d'aller chez celle qui est là-haut ; car, excepté cela, je suis sûre que je lui plais davantage. Voyez à quoi tient le bonheur !.... à quelques traits qui ont cessé d'être arrangés à sa fantaisie. Que ne le disait-il ? j'aurais fait ce que je fais à présent.... c'était bien aisé, et il m'aurait évité bien des peines.... mais cela s'est fait malgré lui. Mais quelle heure est-il ?.... je ne sais plus les heures.... je ne compte plus le temps que comme cela, et elle me fit sentir les battemens de son cœur. Oh ! comme il battra de joie au jour que je ressemblerai tout-à-fait à ce portrait !.... Mon ami passera, et je ne me cacherai plus.... Je l'arrêterai, et il sera bien heureux de me retrouver.... et cette porte là-haut ne s'ouvrira plus pour lui. »

En disant cela, elle prit le chemin de la rue, et nous sortimes. Ses yeux se fixèrent tout à coup sur la ligne des lumières que les réverbères formaient devant nous. « Vous voyez toutes ces lampes, me dit-elle ?.... Comme elles brillent !.... Comme elles sont agitées çà et là par les vents !.... Comme elles n'existent qu'en se consumant !.... Je suis comme elles.... Mais elles s'éteignent.... et moi toujours brûler !.... Mais adieu.... adieu.... allez dormir.... si vous êtes heureux, le sommeil est si doux.... Il est aussi bon pour moi.... Je vois le passé. » Je craignais de l'affliger, en insistant davantage, et je la quittai. Cependant, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, je la suivis des yeux, en marchant un peu plus lentement : bientôt elle s'arrêta près d'une petite porte, elle l'ouvrit et la referma sur elle. Intéressante créature ! puisse un sommeil paisible calmer ton sang et rafraîchir ton cerveau ! Pour moi, je suis bien sûr de te revoir dans le mien ; je suis bien sûr que le sentiment de ton malheur m'agitera encore à mon réveil.

AMOUR CONJUGAL.

On demandait à une jeune veuve romaine pourquoi elle ne se remariait point. Parce que mon mari, dit-elle, existe toujours pour moi.

Marguerite de Provence, femme de Saint-Louis, craignant d'être outragée par les Turcs, et de manquer ainsi involontairement à la foi conjugale, pria Joinville de lui trancher la tête, s'ils se rendaient maîtres de sa personne. — *Madame, j'y songeais*, répondit le guerrier. Il n'y a pas dans toute l'antiquité un si bel exemple de vertu. Cette prévoyance, cette simplicité sublime est bien au-dessus du sacrifice de Lucrèce.

Des fureurs de Tarquin malheureuse victime,
Lucrèce vante moins ton généreux effort:
Le crime a prévenu ta mort;
Ta mort eût prévenu le crime.

Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, une femme sauva de la potence son mari, convaincu d'avoir diverti des sommes considérables du trésor royal; elle alla se jeter aux pieds du roi, lui dit qu'elle était grosse, qu'elle avait une envie extrême de voir son mari hors de prison, et qu'elle ferait infailliblement une fausse couche, si S. M. n'avait la bonté de l'en faire sortir. Le roi assembla son conseil, et toutes les voix se réunirent pour conclure qu'il était plus glorieux à un grand roi de donner la vie à un coupable qui aurait mérité la mort, que de s'exposer à donner la mort à un innocent qui n'avait pas encore joui des avantages de la vie: de sorte que le prisonnier fut élargi et renvoyé absous.

Grotius, illustre par ses talens, et surtout par son amitié pour le grand pensionnaire Barneveldt, fut condamné, par cette seule raison, à une prison

perpétuelle, et enfermé dans le château de Louvenstein; mais il eut le bonheur, au bout de quelque temps, de se sauver par le conseil et l'industrie de son épouse. Cette femme avait remarqué que les gardes de la forteresse, lassés de visiter et de fouiller un grand coffre rempli de linge qu'on envoyait blanchir à Gorcum, ville voisine, commençaient à le laisser passer sans l'ouvrir. Elle crut qu'on pourrait tirer parti de cette négligence, et conseilla à son mari de se mettre dans le coffre à la place du linge. Mais pour ne rien hasarder elle fit des trous au coffre, à la place où Grotius devait tourner le visage, et s'enferma autant de temps qu'il en fallait pour aller de Louvenstein à Gorcum. Cet essai ayant parfaitement réussi, elle choisit un jour que le commandant était obligé de s'absenter, alla rendre visite à la commandante, et lui parla, dans la conversation, de la santé de son mari, si faible, disait-elle, qu'elle voulait renvoyer tous ses livres dans un coffre, afin de l'empêcher de travailler. Le lendemain elle arrange son mari à la place des livres. Deux soldats viennent prendre le coffre et l'emportent. L'un d'eux trouvant le coffre plus lourd qu'à l'ordinaire : « Il faut, s'écria-t-il, qu'il y ait quelque arménien là-dedans, » façon de parler alors en usage. « Effectivement, répondit madame Grotius, il y a des livres arméniens. » On descendit le fardeau avec beaucoup de peine. Aux soins, aux agitations de la tendre épouse, un des soldats eut encore quelques soupçons. Il demanda la clef, elle ne se trouva pas; il alla prendre les ordres de la commandante, qui, instruite dès la veille, répondit qu'on laissât passer le coffre, et qu'elle savait que c'étaient des livres qui étaient dedans. Grotius fut ainsi transporté, non sans beaucoup d'inquiétudes, jusqu'à Gorcum, d'où il passa à Anvers. Le commandant, irrité de voir son prisonnier échappé, fit

resserrer plus étroitement la femme, et lui intenta un procès criminel; il y eut des juges qui opinèrent à la retenir prisonnière à la place de son mari; mais les états-généraux, auxquels elle présenta sa requête, lui accordèrent son élargissement. « Une telle femme, dit Bayle, mériterait, dans la république des lettres, non seulement une statue, mais encore les honneurs de la canonisation. » C'est à elle que nous devons les excellens ouvrages que son mari a mis au jour, et qui ne seraient jamais sortis des ténèbres de Louvenstein, s'il y eût passé toute sa vie, comme les juges choisis parmi ses ennemis l'avaient résolu.

Un officier résidant à Ajaccio, en Corse, marié depuis peu de temps à une femme aussi aimable que vertueuse, prit dispute avec un jeune espagnol, auparavant son ami. Cette querelle eut des suites : l'espagnol lui envoya un cartel, dans lequel il lui donnait rendez-vous pour le soir même. Il était absent quand le porteur arriva chez sa femme, dont il excita l'inquiétude en refusant de lui remettre le billet; cependant elle l'obtint, en lui faisant une gratification. La lecture qu'elle en fit alarma sa tendresse; mais connaissant les lois de ce qu'on appelle le point d'honneur, répugnant à l'idée d'empêcher son mari de s'y soumettre, et voulant le garantir des suites qu'elle avait à craindre, elle prend un habit de son mari, une épée, et vole au rendez-vous. Il était nuit, sa taille et son uniforme aidaient à l'illusion. Le combat s'engagea; la dame peu exercée à manier une épée, fut blessée au sein; l'espagnol satisfait de ce triomphe, cesse le combat, et s'avance pour donner du secours à son ennemi; il en reconnaît la femme, s'empresse d'arrêter le sang qui coule, et l'emporte chez elle, où les chirurgiens appelés trouvèrent la blessure légère. L'officier, à son arri-

vée, fut instruit de tout par l'espagnol, qui se précipita dans ses bras, en lui demandant pardon, et en le priant de renouer leur ancienne amitié.

Conrad III, empereur d'Allemagne, assiégea Weinsberg, petite ville de l'Etat du duc de Wittemberg. Ce duc, qui avait été un des opposans à l'élection de Conrad, se tint avec son épouse renfermé dans la ville. Il en soutint le siége avec une bravoure héroïque, et ne céda qu'à la force. L'Empereur irrité voulait mettre tout à feu et à sang; cependant, lorsqu'il eut pris la place, il permit aux femmes de sortir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. L'épouse du duc prit son mari sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant, et l'empereur les vit sortir ainsi chargées, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si intéressant, et cédant à l'admiration qu'il lui causait, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes.

AMOUR FRATERNEL.

Le fils d'un riche négociant de Paris s'était livré dans sa jeunesse à tous les excès capables d'irriter un père dont il prenait à tâche de mépriser même les avis. Aussi le vieillard, en mourant, avait cru devoir le déshériter en faveur d'un autre fils, qui, par sa conduite et les sentimens dont la nature l'avait doué, avait mérité l'estime de son père.

Dorval, au retour d'un voyage d'où il revenait ruiné, apprenant la mort de son père, et se reprochant d'y avoir contribué par ses égaremens, rentra en lui-même et les déplora avec la douleur la plus vraie. Instruit bientôt après de son exhérédation, il ne laissa échapper aucun murmure injurieux à la mémoire de son père, et il ne pro-

féra, en soupirant, que ces mots : « Je l'ai bien mérité ! »

Cet acte de modération étant parvenu à la connaissance de son frère, ce dernier, touché jusqu'aux larmes, part, va trouver Dorval, le serre dans ses bras, et lui adresse ces paroles : « Mon frère, notre père commun m'a institué son légataire universel : mais il n'a probablement voulu priver de sa succession que l'homme que vous étiez alors, et non celui que vous êtes aujourd'hui. C'est donc avec le plus grand plaisir que je vous rends la part qui vous est due. »

AMOUR PATERNEL.

Zaleucus avait donné aux Locriens les lois les plus sages et les plus salutaires. Son propre fils ayant été convaincu d'adultère, devait, en vertu des lois, être privé des deux yeux ; mais toute la cité, en considération du père, voulut faire grâce au fils de la punition. Zaleucus y résista quelque temps. A la fin, cédant aux prières de tout le peuple, il commença par se crever un œil, puis en creva un à son fils. De cette manière, tous deux conservèrent l'usage de la vue. En partageant ainsi le châtiment, il remplit le vœu de la loi, et sut se montrer à la fois père tendre et législateur inflexible.

Un homme ayant appris que son fils conspirait sa mort, commença par demander à sa femme si elle ne l'avait point trompé, la conjurant de lui dire si ce fils était véritablement le sien : la femme l'en assura par les plus grands sermens : s'étant ainsi éclairci, il mène avec lui ce fils dans un lieu désert, et tirant de dessous sa robe un poignard : « Tiens, lui dit-il, contente ta fureur ; ôte la vie à celui qui te l'a donnée. » Le fils, frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, tombe aussi-

tôt aux genoux de son père, et le conjure de se servir de ce poignard contre un fils coupable; le père le relève, le console, l'embrasse et ils prennent ensemble le chemin de la ville.

AMOUR DE LA PATRIE.

Le spartiate Pedarete se présente pour être admis au conseil des trois cents : il est rejeté, et s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

Parmi les états qui partageaient la Grèce, Sicyone formait un royaume assez étendu. Clinias, père d'Aratus, appelé au gouvernement par une autorité légitime, celle du peuple, est assassiné par Abentidas, ambitieux et riche. Celui-ci s'empare aussitôt de la tyrannie, et Sicyone tombe dans l'esclavage. Aratus, très jeune encore, lors de l'assassinat de son père, n'échappa qu'avec peine aux inquiétudes du tyran. Retiré à Argos, il nourrit dans son cœur l'amour de sa patrie, le désir de se venger, et l'espoir de tirer ses concitoyens de leur asservissement.

Dans le peu de temps qui s'écoula pendant son séjour à Argos, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, on vit à Sicyone tuer Abentidas; Paséas, père du tyran, lui succéder, et celui-ci périr aussi, s'étant laissé surprendre par Nicoclès, qui usurpa toute l'autorité.

Aratus crut qu'il était temps de rendre la liberté à sa patrie. Il n'avait que vingt ans alors; seul, sans armée, il avait à combattre un tyran environné de nombreux satellites dévoués à leur maître; rien ne l'effraie. L'amour de la patrie fit toute sa force, et il exécuta son grand projet.

Il s'approche en silence de Sicyone; il s'y introduit par escalade; bientôt il pénètre jusqu'au palais du tyran, avec quarante hommes seulement qui

l'avaient suivi. Il fait crier par toute la ville que c'est Aratus qui vient délivrer sa patrie. Tous les partisans de la liberté accourent se ranger sous ses ordres : aussitôt ils mettent le feu au palais de Niclès, qui a le bonheur de se soustraire à leur vengeance, et Sicyone est libre. Les Sicyoniens, reconnaissans, défèrent à Aratus le pouvoir suprême ; mais celui-ci leur déclare que, satisfait du titre de leur libérateur, il veut qu'il n'y ait plus d'autres rois que les lois.

Son premier ouvrage fut la réunion des cœurs jusqu'alors divisés par la haine des factions. Il ne voulut plus qu'une faction dans l'état, celle de la liberté. Ce fut pour l'entretenir qu'il proposa à ses concitoyens d'entrer dans la confédération des Achéens ; ce qu'ils acceptèrent.

Bientôt Aratus fut nommé chef de la confédération. La première tyrannie qu'il attaqua fut celle de la Macédoine. Les rois des Macédoniens s'érigeaient alors en arbitres de la Grèce, et tout présageait qu'ils voulaient en être les tyrans. Aratus dirigea, avec une étonnante dextérité, tous les mouvemens utiles pour le but de la ligue redoutable aux tyrans. Corinthe, ville située dans l'isthme qui joint le Péloponèse au reste de la Grèce, passait alors pour la plus importante place de tout le pays. Il résolut de s'en emparer : accompagné de cent hommes seulement, il force la citadelle. Bientôt Corinthe fut libre, et entra dans la confédération. Après cette éclatante conquête, Trézène et Mégare abandonnèrent les Macédoniens pour entrer dans l'alliance des Achéens.

Quoique Aratus eût autant de courage que de prudence, il était plus propre à gouverner qu'à combattre : à force de tout prévoir, il était d'une circonspection timide ; c'est pourquoi, peut-être, il ne réussit pas toujours à écraser les tyrans qu'il attaqua. Aristomaque, tyran d'Argos, échappa à

ses coups. Il est vrai qu'Aristippe et Antigonus, ennemis de ce fier républicain, s'armèrent en vain contre lui; mais aussi Aratus fit de vains efforts pour les abattre. Les Argiens, d'un autre côté, aimaient les fers de leurs oppresseurs, et ils semblaient accoutumés à l'esclavage. On remarque qu'Aratus, un jour, ayant escaladé leurs murailles, ils furent spectateurs tranquilles du combat qui se donna dans leur ville, entre le tyran et le libérateur, et qui, cependant, dura une journée entière.

Nommé pour la seconde fois chef de la ligue des Achéens, Aratus signala son commandement par l'extinction de la tyrannie dans plusieurs villes du Péloponèse et de l'Illyrie. Aristippe fut tué dans Cléones, qu'il croyait surprendre. Lysiade, tyran de Mégalopolis, fut forcé d'abdiquer, et Mégalopolis se joignit aux Achéens. Les Etoliens, devenus libres, formèrent avec eux une ligue offensive et défensive : les Athéniens en firent autant. Enfin Argos devint libre et fut unie à la république des Achéens, qui s'accrut encore par la jonction de l'île d'Egine, de la ville d'Hermione et de presque toute l'Arcadie. Aratus fut proclamé le libérateur des peuples; mais toujours modeste et vertueux, il ne voulut d'autre récompense que celle que lui donnait sa conscience. Il préféra toujours les intérêts publics aux siens. Personne ne haït plus que lui la tyrannie; le bien de l'État réglait ses affections et ses inimitiés; les applaudissemens et les acclamations du peuple ne le charmaient pas, il n'aimait que la vertu.

Cependant cet engouement ordinaire du peuple, qui le rend quelquefois aveugle dans sa reconnaissance, ayant porté les Achéens à confier le gouvernement que refusait Aratus à différens citoyens ambitieux, et plus zélés pour leurs intérêts que pour la chose publique, l'on vit la république près de sa perte. Aratus gémit de l'imprudence de ses

concitoyens; mais son cœur fut déchiré lorsqu'il vit que pour la soutenir il était obligé de s'allier avec plusieurs rois, et surtout avec Philippe, roi de Macédoine. L'Achaïe fut délivrée, il est vrai, de la tyrannie intestine; mais Philippe se servit si avantageusement de la fédération des Achéens, et surtout d'Aratus, que, par ce moyen, il devint le plus puissant roi de son temps. Il fut bientôt même assez fort pour ne plus redouter la ligue républicaine; mais craignant toujours le courage, l'expérience et la vertu d'Aratus, il résolut d'ôter à l'Achaïe son soutien. On dit que, n'osant attenter ouvertement à la vie de ce grand homme, il engagea un de ses officiers à se lier avec lui, pour avoir occasion de lui donner un poison lent.

Aratus s'étant aperçû de la trahison, voulut la cacher; mais un jour étant seul avec un de ses amis, il lui montra des marques de poison sur son corps, en lui disant : Voilà les fruits de l'amitié des rois!

Ainsi périt le plus vertueux citoyen de la Grèce. Il emporta, en mourant, la liberté de sa patrie. La ligue Achéenne resta sans vigueur; les tyrans l'employèrent utilement à leur grandeur, jusqu'à ce qu'enfin les Romains, tyrans des peuples qui les invoquaient, dissipèrent l'ombre de liberté qui lui restait encore.

Toutes les villes de l'Achaïe se disputèrent l'honneur d'être les dépositaires des cendres d'Aratus. Sicyone, où il avait pris naissance, eut le privilége d'obtenir ses dépouilles. On lui fit de magnifiques funérailles; on offrit des sacrifices sur son tombeau. Toutes ces villes lui érigèrent des autels, et lui décernèrent les honneurs divins.

Grisler gouvernait la Suisse pour l'empereur Albert. Cette brave nation se souvenait en frémissant qu'elle avait été libre. La nature lui avait re-

fusé ces riches coteaux, ces champs fertiles, ces vastes plaines dont l'Europe se glorifie; mais elle l'avait défendue contre le reste du monde, par des torrens et des précipices; l'énergie du sol nourrissait celle des âmes.

Grisler, ivre de son pouvoir, inventait chaque jour de nouvelles humiliations pour les Suisses. Il imagina d'élever un chapeau sur une perche, à Altorf, principale ville du canton d'Uri, et d'ordonner à tous les citoyens de le saluer respectueusement, sous peine de mort. Tell refusa et fut condamné au supplice. Mais le tyran, par un raffinement de cruauté, lui accorda sa grâce, à condition que ce malheureux père abattrait à coups de flèches une pomme sur la tête de son fils. Tell prit deux flèches; de l'une abattit la pomme sans blesser son enfant: puis, présentant l'autre à Grisler: Celle-ci était pour toi, dit-il, si j'avais eu le malheur de tuer mon fils.

Ce fut le signal de la liberté de la Suisse. Arnold Melchtal, Werner Stauffacher et Walter Furst, noms rustiques, mais célèbres, se réunirent à Guillaume Tell, et se mirent à la tête de leurs concitoyens. Le premier janvier 1308 s'opéra cette glorieuse révolution, plus glorieuse encore par la générosité dont ce peuple opprimé sut user envers ses ennemis. Au même instant, les trois garnisons des châteaux forts furent arrêtées et chassées sans effusion de sang. Ces boulevards du despotisme furent rasés, et les Suisses poussèrent la clémence jusqu'à renvoyer à Albert, sains et saufs, les ministres de sa tyrannie.

Arnold Melchtal, Werner Stauffacher, Walter Furst, secondés du héros Guillaume Tell, avaient délivré leur patrie de l'esclavage. Trois cantons seulement formaient l'étendue de la république dont leur courage avait jeté les fondemens. Léopold, duc d'Autriche, espéra, avec vingt mille hommes,

écraser quelques soldats qu'il appelait brigands, et réduire en cendres quelques bâtimens qu'il croyait déjà voir en flammes; vingt mille hommes lui paraissaient une force invincible à opposer contre cinq cents soldats qu'il traitait d'indisciplinés et de rebelles. Il oubliait que trois cents Lacédémoniens avaient arrêté trois cent mille Perses; mais l'expérience l'instruisit, et il vit cette armée, qu'il croyait déjà victorieuse, complétement battue. Pendant trois siècles, toute l'Autriche s'arma en vain contre Schwitz, Uri et Underwald. Ces cantons entraînèrent dix autres cantons encore dans leur confédération, et l'Autriche fut obligée de reconnaître, en frémissant, leur indépendance, achetée par soixante combats.

Les treize cantons formaient donc un état fédératif, et la république de Suisse jouissait d'un gouvernement paisible, lorsque, dès son aurore, l'impudente audace de quelques petits tyrans tenta de l'abîmer.

Jacques de Savoie, comte de Romond, viola la propriété d'un citoyen. Un Suisse conduisait à Genève une charretée de peaux de moutons; cette charrette lui fut enlevée dans le pays de Vand, appartenant à Romond. Celui-ci refusa l'indemnité. Toute la Suisse prend les armes; on s'empare de plusieurs terres du comte. Charles, duc de Bourgogne, se déclare en faveur de Romond, et ses troupes sont battues. Indigné qu'une poignée d'hommes ose lui résister, il s'avance à la tête d'une puissante armée; déjà Morat, ville du canton de Fribourg, est réduite à l'extrémité : mais bientôt Charles est attaqué, et obligé de faire retraite, après avoir perdu dix-huit mille hommes.

AMOUR-PROPRE.

Il n'est point rare de voir l'amour-propre aller diamétralement contre son but ordinaire, qui est

de s'attacher à tout ce qui a de l'éclat, à tout ce qui peut exciter l'admiration et l'envie : j'en vais fournir divers exemples, tous pris dans la société ; par expérience ou par tradition je connais les modèles.

Voyons d'abord mademoiselle Jenny : avec une mémoire heureuse, un esprit vif, de l'activité, et les moyens de s'instruire sans peines ni frais, elle végète honteusement dans la plus complète ignorance. Eh pourquoi donc ? parce que l'orgueil lui a persuadé qu'elle aurait à rougir devant ses maîtres, dont les observations lui paraissaient des insolences.

L'amour-propre rend encore mademoiselle Lucile plus insensée, car elle agrée les hommages d'un homme laid, bavard, sot, sans fortune et sans mœurs, et cache soigneusement les défauts de cet aimable personnage à ses parens ; elle les connaît bien tous cependant, et ne se dissimule point quel est l'époux qu'elle souhaite ; mais une jeune personne de sa connaissance, qu'on appelle son amie, pourrait se marier avant elle, et au prix du bonheur de sa vie entière, il faut prévenir cet affront.

Le jeune Adolphe n'est point le parent de mademoiselle Lucile, et certes il mériterait bien de l'être. A peine est-il sorti du collége, où il n'a rien appris, qu'il brûle de paraître un homme. Le meilleur moyen est d'être amoureux. Vite il s'enflamme de la première demoiselle qui veut bien l'écouter. On traite ses amours d'enfantillage, il persiste, le temps s'écoule, la vanité lui tient lieu de constance comme elle lui a tenu lieu d'amour. Il veut se marier, sa famille s'y oppose ; raison de plus pour l'exciter. La demoiselle n'est ni jeune, ni jolie, ni riche, ni gaie même, et M. Adolphe ne peut s'attacher qu'aux agrémens physiques ; son caractère frivole ne sympathise en rien avec celle qu'il a

choisie ; n'importe, il *joue au mariage*, selon la plaisante expression d'une personne de sa connaissance ; le voilà marié, et bientôt tout surpris de l'être. Ainsi, par vanité, Adolphe a renoncé à tout ce qui flatte l'amour-propre.

Bussy raconte que Louis XIV ayant fait à madame de Sévigné l'honneur de danser avec elle, cette dame, en retournant à sa place qui se trouvait auprès de Bussy, lui dit : « Il faut avouer que le roi a de grandes qualités, je crois qu'il obscurcira la gloire de ses prédécesseurs. — Certainement, madame, lui répondit Bussy, en riant de l'à-propos, on n'en peut douter, puisqu'il vient de danser avec vous. » Qui ne tremblera pas des inepties que peut lui faire commettre l'amour propre, puisqu'il rend si sotte madame de Sévigné.

La modestie n'était point la vertu dominante de Gluck. Marie-Antoinette lui demandant un jour s'il était près de terminer son grand opéra d'Armide, et s'il en était satisfait. « Oui madame, répondit-il de l'air le plus froid, et vraiment ce sera *superbe*. » Gluck avait souvent à traiter avec des amours-propres qui valaient bien le sien. Il montra beaucoup de répugnance à placer de longs ballets dans Iphigénie. Vestris regrettait vivement que cet opéra ne fût pas terminé par un morceau qu'on appelait *chaconne*, et dans lequel le dieu de la danse déployait tous ses talens ; il s'en plaignit à Gluck. Celui-ci, qui traitait son art avec toute la dignité qu'il mérite, ne cessait de dire que, dans un sujet aussi sérieux et aussi intéressant, les sauts et les danses étaient déplacés. Sur de nouvelles sollicitations de Vestris : « Une chaconne ! une chaconne ! reprit le musicien courroucé ; est-ce que les Grecs, dont il faut peindre les mœurs, avaient des chaconnes ? — Ils n'en avaient pas, répliqua le danseur étonné ; ma foi, tant pis pour eux ! »

Le cardinal d'Auvergne (dit Duclos, qui parle en témoin oculaire), qui n'avait qu'une vanité d'éducation, car il était au-dessous de l'orgueil, disait un jour naïvement : « Tous mes domestiques, excepté l'évêque de Mécènes, ont été malades cet hiver. »

Mauvais acteur de province, Collot-d'Herbois, conventionnel, et membre des comités du gouvernement, ne poursuivit avec tant d'acharnement les habitans de Lyon, qu'il fit impitoyablement massacrer, que parce que, dans cette malheureuse cité, il avait été sifflé en jouant la comédie, et avait reçu du parterre des oranges sur la figure.

ANATOMIE.

Un philosophe-anatomiste de l'antiquité, réfléchissant continuellement sur la fragilité de la texture du corps humain, n'osait faire un pas dans la crainte de briser quelques vaisseaux ou quelques ligamens de sa frêle machine.

Nature factice, l'habitude cède parfois subitement à la nature véritable.

Un jeune élève en médecine étudiait avec ardeur à l'amphithéâtre de Paris ; le temps de l'examen général approchait, et pour se mettre en mesure de le passer avec succès, le jeune homme s'était établi à demeure dans ce triste lieu pendant les trois dernières semaines qui précédaient le concours. Il y mangeait, il y veillait fort tard avec ses camarades ; enfin, un soir qu'il était près de minuit, ceux-ci se retirent, et l'étudiant plein de zèle reste seul. Cependant, il s'endort son scapel à la main ; il dort d'autant plus profondément qu'il était fatigué de veille et de travail. Il se réveille et se croit dans son lit, il allonge le bras, et sent une tête ; il frissonne et s'achemine vers la porte ; mais dans l'obscurité il heurte le cadavre d'un hydro-

pique, rencontre des bras, des troncs épars..... L'épouvante le saisit, et sans regarder derrière lui, il court à son logis, tremblant, éperdu, tout prêt à perdre connaissance.

ANERIES. — BALOURDISES. — INEPTIES.

On demandait à un abbé de M***, qui vivait au Mans, espèce d'imbécille, *quel âge avait son frère le maréchal dont il était l'aîné ? — Dans deux ans*, dit-il, nous serons du même âge.

On raconte un trait du maire de Coventry, qui ne fait pas l'éloge du génie de ces provinciaux. Georges Ier avait accordé une somme considérable pour rebâtir leur hôtel-de-ville. Lorsque le bâtiment fut achevé, on mit une inscription, dans laquelle on lisait ces mots : *anno domini*, etc. Le corps municipal s'assembla, et conclut qu'au lieu de *anno domini*, il fallait mettre *Georgio domini*, attendu que la reine Anne était morte, et que le don avait été fait par le roi Georges.

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire, posé sur un piédestal dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique, fort embarrassé, apporte officieusement le cadran solaire à son maître, en lui disant : « Tenez, monsieur, cherchez l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas.

Antonio Lusco était un homme à bons contes. Il dit qu'un jour étant allé à Sienne avec un vénitien fort simple, peu accoutumé à monter à cheval, ils couchèrent dans une auberge où il y avait quantité de cavaliers. Quand il fallut partir, chacun prit son cheval, sans que le vénitien bougeât de sa place. Antonio lui ayant demandé à quoi il s'amusait pendant que tous les autres étaient déjà à cheval : « Je suis, dit-il, prêt à partir; mais comme je ne sau-

rais reconnaître mon cheval entre tant d'autres, j'attends que tout le monde soit parti, parce que celui qui restera sera le mien.

Un sot faisait compliment à une demoiselle dont la mère venait de se marier en secondes noces avec un ancien ami de la maison : « *Mademoiselle, je suis ravi de ce que monsieur votre père vient d'épouser madame votre mère.* »

Une municipalité, extrêmement polie, écrivant dernièrement à son sous-préfet, après avoir mis en tête, suivant l'usage : la municipalité de..... à M.... a terminé son épître par cette formule que prescrit la civilité : *votre très humble et obéissante servante.*

Un homme demandait à une dame si elle était grosse : « *Vous n'y pensez pas*, lui dit-elle ; *il y a trois ans que je suis veuve. — Je vous demande pardon, madame, je vous avais toujours cru fille.* »

M. de Baville, intendant de Languedoc, avait un secrétaire fort bête. Il se servait un jour de lui pour écrire au ministre, sur des affaires très importantes, et il dicta ces mots : *Ne soyez point surpris de ce que je me sers d'une main étrangère pour vous écrire sur cet objet ; mon secrétaire est si bête, qu'en ce moment il ne s'aperçoit pas que je vous parle de lui.* »

Dans une société où se trouvait la maréchale de Luxembourg, il fut question que chacun chantât une vieille chanson. M. de V., lorsque son tour vint, assura qu'il en avait une excellente dont tout le monde serait charmé. Il débite alors le couplet suivant sur le maréchal de Villeroy, dont les défaites furent si désastreuses pour la France, sous Louis XIV.

Villeroy, Villeroy,
A fort bien servi le roi
Guillaume, Guillaume !

Madame de Luxembourg se lève, fait au chanteur une profonde révérence, et lui dit : « Monsieur, je vous remercie, c'était mon père. »

Un homme, reçu à Ferney, faisait compliment à madame Denis de la manière dont elle venait de jouer Zaïre. — « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, répond le complimenteur, vous êtes bien la preuve du contraire. »

Un curé se récriait contre la danse. Mais, M. le curé, lui dit quelqu'un qui faisait le bel esprit, David, premier roi de France, n'a-t-il pas dansé devant l'Arche de Noé.

Un bourgeois était d'une coterie où l'on donna un grand repas sans l'inviter; piqué de ce mépris, je m'en vengerai, dit-il, car je veux donner un grand repas où je serai tout seul.

Le comte de ***, fameux par ses réponses plus que naïves, dit un jour à la duchesse de Mazarin qui se plaignait du bruit des cloches : « Madame, que n'obtenez-vous de la police de faire mettre du fumier devant votre porte, cela empêche le bruit? »

Deux paysans furent députés pour aller dans une grande ville choisir un peintre, qui entreprît le tableau du maître-autel de leur église. Le sujet était le martyre de Saint-Sébastien. Le peintre demanda si l'intention des habitans était de le représenter vivant ou mort. Cette question les embarrassa. Ne pouvant la résoudre, ils étaient sur le point de s'en retourner sans rien conclure, lorsque l'un d'eux prenant son parti, dit au peintre : « Le plus sûr est de le représenter en vie ; si on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer. »

On demandait à un paysan si le Fils du Père Eternel était Dieu. Il répondit que non; mais il

ajouta : « Cela ne peut lui manquer, quand M. son Père sera mort. »

A la naissance du Dauphin, on maria cent filles dotées. Une d'entre elles se faisant inscrire, on lui demanda le nom de son futur : « Je croyais, dit-elle, qu'on fournissait tout. »

Un Irlandais, entendant parler d'un homme mort à cent ans, comme d'une chose extraordinaire, dit : « Voilà une belle merveille! si mon père n'était pas mort, il aurait actuellement cent vingt ans. »

Le même disait : « Il n'est pas étonnant que je n'aie pas d'esprit, j'ai été changé en nourrice. »

On parlait de chasse, de meutes; quelqu'un demanda si les chiens du roi allaient à pied.

On citait Cicéron pour l'éloquence; un élégant demanda s'il avait étudié aux jésuites.

Dans un repas on vint à parler d'Aristote. Un des convives dit que dans Aristote on trouvait des choses admirables que l'on ne trouvait point partout ailleurs. Un homme, qui faisait l'important, dit que tel qui se vante d'avoir vu Aristote, n'y a peut-être jamais été.

Un jeune homme lisant dans la gazette que deux vaisseaux étaient arrivés, chargés, *de terre neuve*, demanda si la vieille n'était pas aussi bonne.

Un courtisan regardait au Louvre une statue de Descartes. Il demanda à son voisin : « Mais quel est donc ce Descartes? — C'est un grand philosophe. —Voilà du marbre bien employé, reprit-il, en haussant les épaules. »

Un noble provincial, revenant de la cour de Louis XIV, disait : « Je l'ai vu, ce grand roi, il se promenait lui-même. »

Un jeune poëte, déjà célèbre, faisait la cour à une demoiselle fort jolie, mais d'un esprit très borné. Ayant eu le malheur de lui déplaire, il fut plusieurs jours sans paraître chez elle. Une amie de la jeune personne lui dit qu'elle avait eu tort de se brouiller avec un homme de ce mérite. « Il était capable, ajouta-t-elle, de vous immortaliser. — M'immortaliser, s'écria la demoiselle en colère! Ah! qu'il y vienne, il verra comme il sera reçu. »

Quelqu'un s'était endormi dans une voiture publique; un de ses amis, qui n'était pas des plus spirituels, le réveilla : « Quoi, lui dit-il, vous dormirez donc toujours? — Il est donc bien tard, dit l'autre? — Nous sommes à demain : nous avons fait bien du chemin depuis que vous dormez. — Eh! combien, dit le dormeur? — Nous sommes à quatre grandes lieues d'ici. »

Quelqu'un disait à une femme qui n'avait point eu d'enfans : Votre mère en a-t-elle eu? Ne seriez-vous pas stérile de race?

Au Palais-Royal, à l'entrée d'un endroit que l'on nommait la Grotte chinoise, il y avait un Moïse touchant le rocher de sa baguette. Quelqu'un demandait qu'est-ce que c'est donc que cette figure-là? — On lui répondit, c'est Moïse. — Ha! oui, Moïse et Abailard.

Un jour que mademoiselle Laure dansait à l'Opéra, le même demanda quelle était cette jolie danseuse; on lui dit que c'était Laure. « Je voudrais bien, reprit-il, être son Plutarque. »

Un Parisien, nouvellement sorti de Paris, admirant la largeur de la Loire, dit : « Voilà cependant une belle rivière pour une rivière de province. »

Une femme dit un jour à une dame qui était en

deuil : « Madame vient sans doute d'une cérémonie lubrique ? — Madame veut dire lugubre, lui répondit cette dame. — Ah ! lubrique ou lugubre, c'est anagramme. »

Elle disait qu'elle avait une absurdité dans l'oreille et des instructions au foie.

Deux dames de campagne, conduites par un garde-du-corps de leurs parens, assistaient au couvert de la reine Marie-Antoinette. Leur toilette, ridiculement recherchée, leurs regards ébahis, frappèrent la princesse, qui dit en souriant au garde-du-corps: « Ces dames sont de province? » Ravies d'être remarquées, et se souvenant que dans leur endroit les femmes du président, du receveur, se nomment présidente, receveuse, nos deux dames font une profonde révérence, et d'une voix claire répondent : « *Oui*, *Sirette*. » Le fait est historique.

Un homme regardait, à Besançon, le palais du cardinal de Granville. « Voilà, s'écria-t-il, un beau palais ! a-t-il été fait ici ? — Non, monsieur, répondit quelqu'un qui vit à qui il avait affaire, il a été apporté de Florence dans une hotte. — Ah ! je m'en doutais bien, reprit-il. »

Les habitans d'un village firent construire un pont, et voulurent le décorer d'une inscription. Lorsque tous les beaux esprits de l'endroit eurent bien cherché, ils adoptèrent la suivante :
« Le présent pont a été fait ici. »

Un homme regardait le portail d'un couvent; un religieux l'aborda et lui dit qu'il était d'ordre corinthien. « Vous me surprenez, mon père, répondit l'étranger, je le croyais de l'ordre de saint Bernard. »

Un homme ayant une cruche d'excellent vin,

la cacheta; son valet fit un trou par-dessous, et buvait le liquide. Le maître ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui observa qu'on pouvait l'avoir tiré par-dessous : « Eh! gros sot! reprit le maître, ce n'est pas par-dessous qu'il en manque, c'est par-dessus. »

Un maître à danser, français, demandait à un de ses amis s'il était vrai que Harley eût été fait comte d'Oxford, et grand trésorier d'Angleterre? On lui dit qu'oui. « Cela m'étonne, répondit le maître à danser, quel mérite la reine lui a-t-elle trouvé? Pour moi, je l'ai gardé deux ans entre les mains, et jamais je n'en ai pu rien faire. »

Une femme, dont le mari venait de tomber en apoplexie, courut vite chercher un médecin, et lui dit que son mari était en *sicope*. « Comment, dit-il, en sicope? c'est en *syncope* apparemment que vous voulez dire? — Ah! monsieur, répondit-elle, une cope de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait dans l'état où est mon pauvre mari? »

Un bon homme, fort riche et d'un âge plus que mûr, se trouvait à un grand souper avec sa femme; quelqu'un vint à raconter des histoires de voleurs, dont il était alors beaucoup question. Aussitôt le vieil époux prit la parole, et dit que le penchant au vol était plus commun qu'on ne le croyait, et qu'il avait des exemples que des jeunes gens qui passaient pour honnêtes et bien nés, s'y sont quelquefois laissé entraîner. A ces mots, madame de *** rougit, et voulut faire taire son mari; mais on l'engagea de poursuivre, et, sans se faire beaucoup prier, il continua de la sorte : « Depuis quelques années mon appartement est séparé de celui de ma femme. Un soir qu'elle était au lit, j'allais lui souhaiter une bonne nuit, lorsque j'entendis du

bruit dans sa garde-robe ; je prends un flambeau, j'entre, je vois quelqu'un qui se cache derrière une robe pendue au porte-manteau ; je la lève, et j'aperçois un jeune homme très bien mis et de la plus belle physionomie du monde ; je lui demande ce qu'il fait là ? il me répond d'une voix tremblante : — Monsieur, excusez-moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet était de vous dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. — Comment ! m'écriai-je, n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier ? Vous mériteriez que je vous fisse pendre. Mais sa physionomie m'intéressa, je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme était plus morte que vive de peur. Quelque temps après, me trouvant dans une société de gens honnêtes, je fus extrêmement surpris de voir mon voleur qui parlait familièrement avec un homme d'un rare mérite ; on me dit même son nom, et je me sus bon gré de ne l'avoir pas mis entre les mains de la justice. »

Un prédicateur prêchait dans un bourg, et pour rendre plus sensibles les vérités de la morale, il usait souvent de l'interrogation. « Ma pauvre fille, disait-il, en parlant des jeunes personnes qui prêtent l'oreille aux fleurettes, quel fruit avez-vous retiré des douceurs que ce jeune homme vous a dites, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite ?.... » Une fort jolie paysanne, placée vis-à-vis le prédicateur, et qui se trouvait dans ce cas, crut que c'était elle qu'on interrogeait ; elle se lève, et, après avoir fait la révérence au prédicateur : « Monsieur, lui dit-elle en pleurant, il m'a leurrée de belles promesses, et, après m'avoir trompée, il m'a plantée là. »

Un des favoris de Catherine II, homme fort ignorant, crut qu'il devait avoir une bibliothéque, et fit venir un des principaux libraires de Péters-

bourg. Celui-ci demanda quels livres il désirait : « Cela m'est égal, répondit-il, arrangez seulement les petits en haut et les gros en bas, comme chez l'impératrice. »

Le comte de R. demandait un jour pourquoi l'on dépensait tant d'argent pour faire venir de si loin des antiques, pendant qu'il y avait tant d'habiles gens en France qui lui en feraient s'il voulait.

Une dame de Paris se faisait lire le sujet de Bajazet par quelqu'un de sa connaissance ; dans le moment où celui-ci disait : La scène est à Constantinople. — Ah ! ah ! interrompit-elle, je ne croyais pas que la Seine coulât dans cette ville.

ANA, TRAITS DIVERS RELATIFS A LA RÉVOLUTION.

Sous ce titre on va rapporter quelques uns de ces traits singuliers ou même plaisans qui, dans le temps le plus funeste, formaient le contraste le plus bizarre avec les idées lugubres dont on était sans cesse assailli. Souvent l'excès de l'ineptie, ou de l'impudence des anarchistes, et les ridicules des parvenus ; souvent la facilité de mêler la plaisanterie aux choses les plus affligeantes, facilité qui caractérisa toujours les Français, arrachèrent un sourire involontaire, même aux opprimés. Quelques uns de ces souvenirs pourront encore aujourd'hui produire le même effet.

Un membre de la commune de Paris, soupçonné d'incivisme par ses collègues, s'élança un jour à la tribune, et fit entendre ces paroles, qui donneront la mesure de son éducation et de ses lumières.

« On m'accuse d'incivisme ! moi qui suis le meilleur républicain du royaume ; moi qui ai voté pour la république nulle et invisible ; moi qui ai fait

une motion contre les trente-deux membres de la commission des douze. »

Un fournisseur étant malade, sa femme fut chargée de répondre pour lui à ceux qui venaient traiter d'affaires. Un jour qu'elle était attendue dans l'antichambre par plusieurs personnes, son chef de bureau vint l'en prévenir. — Ah! mon dieu, répondit-elle, que la place d'une femme publique est difficile à remplir!....

Un jeune homme des départemens, arrivant à Paris par la barrière ci-devant du Trône, devait aller loger dans la rue Sainte-Barbe; étant à moitié du faubourg Saint-Antoine, il demanda à une personne la *rue Barbe*. Je vais dans le quartier où elle est, lui répondit-elle, je puis vous y conduire. Nos deux personnages, après avoir suivi les boulevards jusqu'à la Magdeleine du Roule, et l'étranger demandant à tout moment la *rue Barbe*; son compagnon, en le faisant entrer chez un apothicaire, dit à ce dernier : Monsieur, voudriez-vous bien donner la *rhubarbe* au citoyen?

Deux paysans se prirent de dispute en sortant de la messe, tellement que l'un d'eux donna un soufflet à l'autre. Celui-ci, sans perdre de temps, fut chez le juge de paix, qui, sur-le-champ, envoya chercher l'agresseur, lequel, après quelques explications, fut condamné à trois livres d'amende envers son adversaire pour cause de dommages. « Trois livres, dit-il, pour un soufflet?.... — Oui, trois livres, lui répliqua le juge. — Je m'y accorde; et soudain tirant six francs de son gousset, il donna un autre soufflet au fonctionnaire public, en lui disant : Tenez, citoyen, voilà pour deux. »

Un cordonnier vota, dans son district, la con-

servation de la Bastille, à condition qu'il chausserait le gouverneur.

Une jeune fille, qui était avec sa mère dans la tribune de l'assemblée nationale, frappée du mouvement que se donnait le chef de l'assemblée, et de ce qu'il s'adressait toujours au même côté, lui demanda naïvement : « Eh! pourquoi, maman, ce monsieur fait-il toujours guerdin, guerdin, guerdin de ce côté-là? — Ma fille, répondit la mère avec la même naïveté, c'est apparemment qu'il veut faire l'appel nominal.»

Un pauvre rentier s'étant jeté dans la rivière, un passant dit, que c'était un arriéré qui se mettait au courant.

Acte d'arrestation d'un émigré.

C..... nous avons arrêté le nommé *** à Sainte-Menehould, mangeant des pieds à ladite sainte.

Deux savetiers s'entretenaient de matières de religion; l'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte, l'autre, au contraire, qu'on avait eu tort. Je vois bien, dit le premier, que tu n'es pas foncé dans la politiquerie; ce n'est ni pour toi ni pour moi qu'on a recréé Dieu dans ses fonctions, c'est pour le peuple.

Deux nouveaux riches s'entretenaient d'un autre; un des deux dit : J'étais déjà cocher qu'il n'était que laquais.

Avant la révolution, un brasseur avait pour enseigne : *Au dieu Mars;* lorsque l'on changea le nom des mois, il mit : *Au dieu germinal.*

Un homme criait : Voilà le grand décret qui supprime les armes, les armoires, les armoiries.

Un laquais qui était parvenu à monter dans le

carrosse de son maître, donnant un jour la main à des dames qu'il accompagnait, ferma la portière par distraction, et allait reprendre son ancien poste.

Un autre qui avait pris querelle dans sa voiture, obligé de mettre pied à terre, cria : A moi la livrée.

Un évêque s'emporta un jour devant un moine, jusqu'à dire : Il faut absolument réformer toute cette moinaille. — Le moine lui dit : « Ne vous y trompez pas; après la moinaille, on en viendra à la prêtraille, et puis enfin, monseigneur, à la mitraille. »

Une femme de la halle, qui avait été à l'Opéra un jour de fête publique, entendant chanter un chœur, se tourna vers une de ses camarades, et lui dit : « Vois-tu ces coquins-là, parce que c'est aujourd'hui *gratis*, ils chantent tous à la fois pour avoir plus tôt fini. »

Pendant la révolution, mademoiselle Arnould avait acheté un bien de moines. Elle conserva l'église, qu'elle convertit à son usage, et fit mettre pour inscription, sur le fronton : *Ite, missa est.*

Sous la terreur, un propriétaire fit écrire audessus de la loge de son portier, *unité*, etc. Mais, comme le peintre n'avait pas pris assez de place, il fut obligé d'achever à côté de l'indication du portier, de sorte qu'on lisait : Parlez au portier, ou la mort.

On reprochait à un officier d'avoir laissé oublier le mot d'ordre. L'officier répondit que cela n'arriverait plus, parce qu'à compter de ce jour, il le ferait afficher à la porte du corps-de-garde.

Un éloquent orateur d'un comité révolutionnaire, en parlant d'un nègre affranchi, le désignait sous le nom de ci-devant noir.

En 1793, après la fermeture des églises de France, un prêtre inconstitutionnel, voyant que l'eau bénite était fort rare, s'avisa d'en vendre et en faisait même un grand débit; mais des envieux le dénoncèrent à la municipalité, qui, ne voyant dans ce singulier commerce qu'une nouvelle branche d'industrie qui pouvait tourner au profit des contributions, le força à prendre une patente de limonadier.

Dans les temps les plus malheureux, il y a toujours des gens qui trouvent le secret de s'enrichir. Un parvenu, qui n'était jamais monté en voiture que dans la charrette qui l'a amené à Paris, fit une assez grosse fortune dans une affaire de finance. Ses jambes, si robustes jusqu'alors, ne peuvent plus supporter la fatigue des longues courses de la capitale. Il lui faut un carrosse; le plus fameux sellier est appelé. « Monsieur, je veux une voiture dans le plus nouveau goût? — Quelle couleur, monsieur? — La plus nouvelle... : à chaque question du sellier, toujours la même réponse. — Mais, monsieur, quelles armes mettrai-je? — Tout ce qu'il y a de plus nouveau, continue à répondre le parvenu, qu'on n'appela plus que M. *tout-nouveau.* »

Un tapissier, appelé chez une dame du nouveau ton, pour un ameublement complet, lui fit voir les dessins les plus élégans. « Monsieur, lui dit-elle, je veux un ameublement...., tout ce qu'il y a de plus simple; j'aime mieux y mettre mille écus de plus..... »

Une poissarde disait dernièrement : « Ce qui m'en plaît à présent, c'est qu'on ne pourra plus divorcer pour *amabilité d'humeur*, d'après le nouveau *coq civique.* »

Un autre appelait un parvenu, un ci-devant derrière.

Un député disait : « Messieurs, qu'avons-nous besoin de colonies, n'avons-nous pas le sucre d'Orléans ? »

Un particulier demandait un passe-port : « Comment t'appelles-tu ? lui dit un des municipaux à bonnet rouge. — De Saint-Cyr. — Il n'y a plus de *de;* il n'y a plus de *saint;* il n'y a plus de *sire;* comment t'appelles-tu ? — En ce cas, comme vous voudrez. »

Un autre faisait la même demande : « Ton prénom ? — Symphorien. — Il n'y a plus de *saint*, reprend brusquement le savant fonctionnaire, tu t'appelles *Phorien.* — Ah! reprend le pétitionnaire, c'est *gulier* çà ! »

Après le 31 mai, qui assura le triomphe des anarchistes, la Convention reçut plus d'une adresse, où on disait : « Montagne *inébranlable, reste à ton poste.* »

On sait que les juges-bourreaux du tribunal de sang avaient l'infamie d'insulter quelquefois à leurs victimes par des railleries atroces. Un jour qu'un maître d'armes venait d'être condamné, Fouquier-Thinville lui dit : *Pare celle-là.*

Une autre fois, on conduisit au tribunal un accusé absolument sourd. « Citoyens, dit le président Dumas, cet homme a conspiré *sourdement.* » On rit, et on le condamna comme les autres.

Un M. Ferrers, arrêté pendant la terreur, fut jeté la nuit dans un cachot de Tarbes, où se trouvaient une quinzaine d'autres malheureux. Dans l'obscurité profonde qui régnait autour de lui, il entend près de lui un bruit sec, comme d'une boîte qui se ferme et une voix forte qui, avec l'accent italien, dit : « En voilà oun pris : en jougement. Comment t'appelles-tu ? — Le même, faisant la

petite voix, répond : Je m'appelle, souris.—Qu'as-tu fait pour la révolution? Où étais-tou au célèbre dix août? — Dans une église.—Fanatique! fanatique! Et à l'immortel trente-oun mai? — Dans un fromage (les réponses toujours faites avec la petite voix). —Accapareur et fanatique! jougé à mort et exécuté tout de souite. » Un petit bruit et un petit cri se firent entendre, et le silence redevint profond. Dès que le jour parut, M. Ferrers apprit que le cachot était plein de souris, et qu'un italien, prisonnier, qui avait une souricière, jugeait ainsi celles qu'il prenait fréquemment, lorsque ses compagnons et lui-même craignaient à chaque instant pour leur vie.

On arrêta M. de Monchenut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, comme agitateur. « Hélas! dit-il, je ne peux *m'agiter* moi-même; » on daigna le remettre en liberté.

Quelques jours après la prise de la Bastille, Lemierre rencontra un de ses amis, qui lui dit: « Eh bien! quand aurons-nous donc de vous une nouvelle tragédie? — Y pensez-vous bien, répondit le poète; à présent la tragédie court les rues. »

Un fournisseur moderne, examinant sa nouvelle voiture, voulait qu'à défaut d'armoiries on y plaçât quelque allégorie, quelque devise. « Faites-y peindre, dit un faiseur de calembourgs, un coq sans queue. — Comment? — Oui; quand vous vous promenerez, chacun dira : Voilà un coq imparfait (coquin parfait). »

Un des membres du Directoire, en arrivant à Paris, était allé tout d'abord visiter le jardin des plantes. Comme dans une société il racontait tout ce qu'il y avait vu de rare, une des personnes de la compagnie lui demanda s'il avait vu *Lacépède*. « *La Cépède*, répondit-il, je m'étonne beaucoup

de l'avoir passée, et je puis vous assurer qu'on ne m'a montré que *la giraffe.* »

Le même racontait encore que deux généraux lui ayant écrit pour une affaire importante, il avait été trouver M. de Lacépède pour lui demander conseil. « Dites-moi un peu monsieur le comte, leur écrirai-je-ty, ne leur écrirai-je-ty pas? — Ma foi, mon cher général, me répondit M. de Lacépède, écrivez-leur-s'y. »

On demandait à un autre : « Qu'est devenu le général un tel? — Ah! ne m'en parlez pas, répondit-il, c'est une vertu *pétrifiée* (personnifiée.)

ANGLAIS. — ANGLETERRE.

Un lord anglais lisait ces jours derniers dans une de nos feuilles, qu'une jeune paysanne venait de se pendre par désespoir d'amour. « Voilà bien, s'écria-t-il, la frivolité française! » Au même moment il reçoit un journal de Londres, qui lui apprend qu'une cuisinière anglaise s'est pendue le 15 pour ne pas voir la fin du monde le 18. « A la bonne heure! dit mylord satisfait, au moins voilà du raisonnement. »

Deux jeunes cavaliers anglais, qui servaient dans le même escadron et étaient amis inséparables, devaient passer une rivière. L'un d'eux se mit dans un bateau avec plusieurs autres, pendant que son camarade attendait le retour sur le bord. Bientôt après on entendit quelque bruit causé par un cheval qui venait de sauter dans l'eau avec son cavalier. Dans l'instant, celui des deux amis qui se trouvait à terre, cria à haute voix: « Holà! ho! qui s'est noyé? » On lui répondit aussitôt : « Votre ami Henri Thompson. » A quoi il répliqua de sang froid et fort gravement : « Ah! le pauvre diable; il avait un cheval bien fougueux. »

Un anglais, entrant dans un café avec sa société, et voulant faire voir qu'il savait parfaitement le français, appelle en disant : *Célibataire* (pour garçon) une bouteille de *cercueil* (bière) et deux *miroirs* (glaces) à la vanille.

Un autre disait à son cordonnier qu'il lui avait fait des bottes trop *équitables* (justes).

Un autre, en entrant au spectacle, demande un billet pour une loge *rôtie* (grillée).

Un autre avait rencontré, disait-il, dans la rue Saint-Honoré, un *bouilli* (bœuf) furieux qui avait manqué de l'encorner.

On a dit de l'Angleterre, qu'il n'y a rien de poli que l'acier, et rien de mûr que les pommes cuites.

APOLOGUES.

Histoire du moyen âge.

Un aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Ormitie; il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec et de ses serres. Mais enfin, après avoir pourvu à ses repas et à ses plaisirs, il gouverna aussi-bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du nord désoler toutes les provinces de sa domination. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, et qu'on avait long-temps appelé *Lucifugax.* Il était rusé : il s'associa avec une bande de chauve-souris; et tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou et sa troupe entrèrent habilement, en qualité de pacificateurs, dans l'aire que l'on se disputait.

L'aigle et les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui,

avec sa physionomie grave, sut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle et aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles, et couper l'extrémité du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce temps, le hibou avait toujours dit aux oiseaux, *obéissez à l'aigle;* puis il avait dit ensuite, *obéissez aux vautours;* il dit bientôt, *obéissez à moi seul.* Les pauvres oiseaux ne surent plus à qui entendre : ils furent plumés par l'aigle, les vautours, le hibou et les chauve-souris. *Qui habet aures audiat.* (VOLTAIRE, *Encyclopédie.*)

La vie de l'homme.

L'homme était destiné à vivre vingt ans tout au plus, ce qui se réduisait à cinq années, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était désespéré : il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard et un singe. « Prolonge ma vie, dit-il à Jupiter, je vaux mieux que tous ces animaux-là; il est juste que les hommes vivent très long-temps pour commander aux bêtes. » — « Volontiers, répondit le dieu, mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai donné la vie; car ne t'imagine pas, quoique je sois Jupiter, que ma puissance soit infinie. Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces six animaux, dont tu es jaloux, à condition que tu auras successivement leurs manières d'être. L'homme sera d'abord chenille, en se traînant comme elle, dans sa première enfance. Il aura, jusqu'à quinze ans, la légèreté d'un papillon; dans sa jeunesse, la vanité d'un paon. Il faudra, dans l'âge viril, qu'il subisse autant de travaux que le cheval; vers cinquante ans, il aura les ruses du renard; et enfin, dans sa vieillesse, il sera laid et ridicule comme un singe. » (VOLTAIRE, *Ibid.*)

Bernardin de Saint-Pierre adresse cet apologue aux gens de lettres :

La vigne, plantée sur une colline aride et sablonneuse, se plaignait d'être forcée de porter des fruits exquis, tandis que le roseau, planté au bord d'une eau courante, ne produisait qu'une hampe spongieuse; une voix céleste lui dit : « Console-toi, le roseau séchera et sera oublié, et tes fruits produiront une liqueur délicieuse qui consolera les chaumières et réjouira les palais. »

Apologue de Schiller.

Jupiter distribuait les biens de la terre aux hommes : tous s'empressèrent à l'envi de réclamer ses bienfaits. Le poète vint ensuite : « Je n'ai plus rien », dit le dieu. « O grand Jupiter! reprit le poète, sera-t-il dit que ton enfant chéri se trouvera privé de tes dons.—Je ne puis plus rien te donner sur le globe, les autres hommes le possèdent; mais l'Olympe te sera ouvert. »

ASTROLOGUES. — DISEUSES DE BONNE-AVENTURE.

Un bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait tirer son horoscope, mangea, pendant le temps qu'il croyait avoir à vivre, tout ce qu'il avait. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne l'avait prédit, il se vit obligé de demander l'aumône, et il disait en tendant la main : « Assistez un homme qui vit plus long-temps qu'il ne croyait. »

Le pape Jean XXI ayant étudié toute sa vie l'astrologie, prétendait avoir trouvé que sa vie serait longue, et il le répétait sans cesse. Un jour qu'il s'en vantait, une voûte qu'il faisait construire au palais de Viterbe, étant tombée, le blessa si

dangereusement qu'il mourut six jours après. (*Platina.*)

Le père et la mère de Catherine de Médicis firent tirer son horoscope, suivant l'usage superstitieux de ce siècle. Les astrolognes direut qu'elle causerait la ruine du royaume où elle serait mariée.

Deux dames de qualité ayant entendu parler d'une étrangère qui racontait l'avenir, disait-on, mieux que les historiens les plus véridiques n'écrivent le passé, résolurent de la consulter. Elles se présentent un de ces jours chez la bohémienne, en allant au spectacle, en grande toilette et ornées de tous leurs bijoux. « Mesdames, leur dit la vieille sorcière, si vous persistez dans votre dessein de fouiller dans l'avenir, il faut vous munir de courage; tous les hommes ont un esprit familier qui est sans cesse attaché à leurs pas, et qui ne se communique point à eux, à moins qu'il n'y soit forcé par une puissance supérieure. Cette puissance m'a été donnée, et je puis faire avoir à chacune de vous un entretien avec son esprit familier; il révélera tout ce que vous désirez savoir du passé, du présent et de l'avenir; mais il est des conditions auxquelles seules il peut se rendre sensible. . . — Quelles sont ces conditions ?. . . N'importe, on s'y soumettra; on veut voir cet esprit, converser avec lui, savoir une infinité de choses. . . . N'y a-t-il aucun danger ?... — Non, ces esprits sont bienfaisans; leur objet est la conservation de chaque personne qu'ils sont chargés de surveiller. — Renvoyons nos carrosses, ma chère, je veux jaser à mon aise avec ce brave esprit qui est si fort de mes amis, et qui me dira, sans doute, les choses les plus intéressantes . . . Bonne dame, parlez vite, que faut-il faire ? . . . — Il faut vous dépouiller de tous ces

ornemens qui voilent la dignité de l'homme, qui annoncent des idées et des vues toutes matérielles. Adam, lorsqu'il conversait avec les esprits, était dans une parfaite nudité, cet état est plus rapproché d'eux, il.... — Comment? nues ! il nous faut être nues comme l'était Adam? — Oui, mesdames, il ne faut pas que le moindre vêtement étranger, le moindre accessoire matériel vous dépare; il faut paraître entièrement dégagées de tous les objets terrestres. Au reste, que craignez-vous? personne, hors votre esprit familier, ne vous verra; vous êtes en sûreté ici. » Les belles dames se déshabillent, tout en faisant des réflexions sur cette singulière cérémonie : robes, linge, joyaux et ajustemens sont déposés dans une chambre; quand elles sont dans l'état de simple nature, on les fait passer chacune dans un cabinet séparé dont on referme soigneusement la porte. « C'est à moi à faire le reste, dit la sorcière; attendez maintenant l'effet de mes invocations, vous ne tarderez pas à l'éprouver. » Au bout de quelques minutes seulement, les belles dépouillées avaient déjà peine à contenir leur impatience. Ce fut bien pis, quand au bout d'une demi-heure, d'une heure, de deux heures enfin, le même silence, la même solitude régnaient autour d'elles. Elles éclatèrent à la fois; au même moment, l'idée leur vient à toutes deux qu'elles pourraient avoir été trompées; elles se mirent à crier de toutes leurs forces, et bientôt à s'évanouir de frayeur. Des voisins accourent; tout était fermé, il fallut appeler un commissaire; il arrive avec sa séquelle, on enfonce les portes et on voit deux femmes qui offraient à tous les regards un spectacle assez agréable; mais elles avaient perdu connaissance. Des secours leur rendirent le sentiment; ce fut celui de la honte de se trouver dans un pareil état exposées aux yeux de la multitude. Le désespoir d'avoir été volées et cruellement abusées

s'y joignit bientôt. La vieille, après les avoir renfermées, avait quitté l'hôtel garni où elle demeurait, et en payant son loyer, n'avait éprouvé aucune difficulté à emporter toutes les nippes des dames curieuses.

AUDACE.

Le jésuite Tellier cherchait dans le livre de Quesnel les propositions dont il pourrait faire sa constitution. Il eut soin d'en choisir qui fussent contraires à la doctrine moliniste; mais comme elles se trouvaient conformes à celles de saint Paul et de saint Augustin, un de ses ouvriers lui représenta le danger d'attaquer ainsi de front les colonnes du christianisme. « *Saint Paul et saint Augustin*, dit le fougueux jésuite, *étaient des têtes chaudes qu'on mettrait aujourd'hui à la Bastille.* »

La princesse des Ursins, ivre de sa faveur auprès de Philippe V, roi d'Espagne, et de son épouse, crut pouvoir tout se permettre. Elle intercepta une lettre que l'abbé d'Estrées, ambassadeur de France à Madrid, écrivait à Louis XIV, et dans laquelle, en faisant le tableau de la cour, il disait que madame des Ursins exerçait un empire despotique sur tout ce qui l'entourait, excepté sur d'Aubigny, son intendant, avec lequel elle vivait de la manière la plus intime. Il ajoutait, par égards, qu'on la croyait mariée à cet homme. La princesse, se trouvant seulement offensée du dernier mot, eut l'impudence d'envoyer la lettre au roi, et d'écrire en marge : *Pour mariée, non.*

La princesse de Conti, beaucoup plus noble que son mari, lui disait : « Je puis faire des princes du sang sans vous, et vous n'en pouvez faire sans moi. » On lui représentait qu'elle mettait à procurer le duché d'Aiguillon au comte d'Agenois, une vivacité qui pourrait la compromettre. « Il y

a long-temps, répondit-elle, que le public est mon confident. »

Fouquet de La Varenne, qui d'abord était garçon de cuisine chez Catherine, duchesse de Bar, sœur de Henri IV, devint le mercure de ce prince, puis insensiblement fut chargé de négociations diplomatiques. Le chancelier avec qui il eut une discussion, voulant l'humilier, lui rappela ses honteuses fonctions. « Point d'airs de mépris, répondit effrontément La Varenne, si le roi avait vingt ans de moins, je ne troquerais pas ma place contre la vôtre. » (Duclos.)

Rien ne m'a jamais semblé si plaisant que le concert que donna Rousseau, fort jeune, chez M. de Treytorens : c'est le chef-d'œuvre de l'audace comique.

« Me voilà, dit-il, maître à chanter à Lausanne, sans savoir déchiffrer un air. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, professeur en droit, qui aimait la musique, et donnait des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, et je me mis à composer une pièce pour son concert, aussi effrontément que si j'avais su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net et d'en tirer les parties, de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, et qui est très vrai, je mis à la fin un joli menuet qui courait les rues, et je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avais parlé à des habitans de la lune. On s'assemble pour exécuter ma pièce : j'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. On s'accorda pendant cinq ou six minutes qui furent pour moi cinq ou six siècles.

enfin tout étant prêt, je frappe, avec un beau rouleau de papier, sur mon pupitre magistral, les deux ou trois coups du *prenez garde à vous.* On fait silence : je me mets gravement à battre la mesure ; on commence.... Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un pareil charivari : quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait en attendre : les musiciens étouffaient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux, et auraient bien voulu fermer les oreilles, mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour toute consolation, j'entendais les assistans se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne : *Quelle musique enragée! quel diable de sabbat!* Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet : à peine en eut-on joué quelques mesures que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait ; on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, etc. Je n'ai pas besoin de peindre mon angoisse, ni d'avouer que je la méritais bien. »

Une femme de beaucoup d'esprit comparait, dans une société nombreuse, l'adresse de Mirabeau, sur le renvoi des troupes, avec celle que présentèrent les communes d'Angleterre à Charles Ier. « Hé bien, madame, répondit Mirabeau avec un air satisfait, Cromwel n'a-t-il pas illustré sa famille ? »

L'abbé Desfontaines et un sieur Bonneval avaient déféré la tragédie de *Mahomet* au procureur-général, comme une pièce contre la religion chrétienne. Crébillon, alors approbateur des pièces

de théâtre, l'avait refusée. La chose même devenait si sérieuse que le cardinal de Fleuri conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi. Voltaire fit imprimer sa tragédie, et la dédia au pape Benoît XIV.

Madame de Sévigné raconte, d'une manière naïve et piquante, les audacieuses aventures du marquis de Pomenars. Ce personnage, criblé de dettes et surchargé d'intrigues, avait enlevé une demoiselle de grande maison : le père, furieux, le menaça de le faire pendre s'il n'épousait sa fille; le marquis répondit en riant : « Elle m'a cédé, elle pourrait céder à d'autres, et j'aime mieux être pendu que...... » Il fut donc pendu, mais en effigie. Cela lui parut si plaisant, que le jour de l'exécution il imagina d'arriver à Rennes, où elle avait lieu, de s'établir chez son juge, dont il n'était point connu, et d'aller se regarder pendre. Ce n'était pas encore assez : mécontent du visage que lui avait donné le peintre chargé de faire son image, il fendit la presse, et fut, un pinceau en main, retoucher l'effigie, en disant, Il faut au moins me pendre ressemblant. Madame de Sévigné parle de ce monsieur-là comme d'un homme de bonne compagnie.

AVARES.

Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent. On lui conseilla de la faire arracher : « Ah ! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

Un avare retenait sa respiration quand on lui prenait la mesure d'un habit, afin de paraître moins gros et d'employer moins d'étoffe.

Un autre, en mourant, se constitua lui-même héritier de tous ses biens.

Un autre disait : « On en veut toujours à nous autres pauvres riches. »

En 1812, un maître de langues, nommé Dandon, mourut à Berlin, de pur besoin, littéralement parlant. Il donnait ses leçons pendant le jour, et le soir demandait l'aumône. On trouva sous le plancher de son appartement 100,000 fr. en espèces. Son unique héritier fut un frère que, depuis trente-sept ans, il refusait de voir, parce que celui-ci lui avait écrit une lettre sans en payer le port.

Un usurier de Vicence priait un jour un prédicateur de prêcher avec force contre les usuriers. Le prêtre qui le connaissait bien, lui demanda le motif d'une demande qui l'étonnait. « C'est, répondit-il, qu'il y a tant d'usuriers dans la ville que je ne gagne rien, et que si vous parvenez à en diminuer le nombre, tout le monde viendra chez moi. »

L'avarice est une passion fort ingénieuse. Dans une des guerres de Philippe Bernabo contre les Florentins, ceux-ci avaient publié un édit par lequel ils condamnaient à mort quiconque parlerait de paix. Un Florentin fut abordé dans la place publique par un frère mendiant, qui lui dit : « Paix avec vous ! — Quoi ! répondit-il, ne savez-vous pas que c'est un crime capital que de parler de paix ? Retirez-vous au plus vite, de peur que je ne passe pour votre complice. » Et il partit, sans lui rien donner.

Un avare qui devait se battre en duel, fit auparavant son marché avec un chirurgien, à un louis d'or par plaie pour le traitement. Après le combat, la difficulté fut de régler le prix des plaies qui perçaient de part en part. Comme il ne put s'arranger avec son chirurgien, il dit : « Eh bien ! ne pansez ces plaies-là que d'un côté. »

Il ne faut quelquefois qu'un mot dit à propos pour faire rentrer un homme en lui-même et pour produire un grand changement dans sa manière de vivre. Herminio Grimaldi, Génois, était l'homme le plus riche et le plus avare qu'il y eût de son temps en Italie. Il ne savait ce que c'était que de faire plaisir à ses concitoyens ou politesse aux étrangers. Il arriva à Gênes, sa patrie, Guillaume Borsieri, homme de condition, qui avait entendu parler de l'humeur de Grimaldi; il l'alla voir un jour dans une assez belle maison qu'il avait fait bâtir depuis peu et dont les appartemens étaient embellis de choses rares. « Vous, lui dit le propriétaire, qui avez une connaissance si étendue, pourriez-vous m'indiquer quelque chose de nouveau, que l'on n'ait point vu ici et que je puisse faire peindre dans cette maison? » Borsieri, surpris de cette demande, lui répondit qu'il était aisé de lui donner le sujet d'un excellent tableau, qui représenterait une chose qui manquait à sa maison, et qu'on n'y avait jamais vue. Pressé d'en dire le nom: « Je vous conseille, lui dit-il, de faire peindre la Générosité. » Grimaldi, frappé de ce mot, prit son parti sur-le-champ. « Oui, monsieur, reprit-il avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, je l'y ferai représenter de manière que ni vous, ni qui que ce soit, ne pourra me reprocher de ne l'avoir pas connue. » Depuis cet instant, il changea entièrement de conduite, et fit un usage si splendide de ses grands biens, qu'on ne parlait plus que de la magnificence et des libéralités de Grimaldi.

Un Italien voulant enchérir sur la lésine, disait qu'au lieu de sonner vingt-quatre heures, ainsi qu'il se pratique en Italie, il fallait que les horloges n'en sonnassent que douze, afin que les ouvriers ne perdissent pas tant de temps à compter.

Un aveugle avait 500 écus qu'il cacha dans un

coin de son jardin ; mais un voisin qui s'en aperçut les déterra et les prit. L'aveugle ne trouvant pas son argent, soupçonna celui qui pouvait l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir. Il alla trouver son voisin, et lui dit qu'il venait lui demander un conseil; qu'il avait 1000 écus, dont la moitié était cachée dans un lieu sûr, et qu'il ne savait s'il devait mettre le reste au même endroit. Le voisin le lui conseilla, et se hâta de reporter les 500 écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt 1000; mais l'aveugle ayant retrouvé son argent, s'en saisit; et appelant son voisin, lui dit : « Compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a des yeux. »

Un propriétaire des États-Unis, qui laisse une fortune de deux millions, s'est pendu de désespoir d'avoir vendu cent boisseaux de blé trop bon marché. Voilà ce qu'on peut appeler le sublime de l'avarice !

Un commandeur de Malte, avare, avait deux pages qui se plaignirent à lui, un jour, de manquer de chemises. Il appelle son majordome : « Vous écrirez, lui dit-il, au fermier de ma commanderie, de faire semer du chanvre, qu'on filera et dont vous ferez faire de la toile, et ensuite des chemises pour ces enfans. » Les pages riaient : « Ah ! les petits coquins, comme ils sont contens, à présent qu'ils ont des chemises. »

AVARICE.

L'avare Cuttler, dont parle Pope dans ses *Épîtres morales*, disait au prodigue duc de Buckingham : « Que ne vivez-vous comme moi ? » — « Vivre comme vous, chevalier, j'en serai toujours le maître, reprit le duc, quand je n'aurai plus rien. »

L'abbé Regnier, secrétaire de l'Académie Française, y faisait un jour, dans son chapeau, une collecte d'une pistole, que chaque membre devait fournir pour une dépense commune. Ne s'étant point aperçu que le président Rose, connu pour avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois : le président assura qu'il avait fait son offrande. « *Je le crois*, dit l'abbé, *mais je ne l'ai point vu.* — Et moi, dit Fontenelle, je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

Un avare avait, dans le fond de sa cave, un caveau où il amoncelait son or : ce caveau fermait par un secret : un jour qu'il descendit dans ce temple avant qu'il eût eu le temps de retirer la clef de la serrure, la porte se referma sur lui ; le malheureux, tout en frémissant de laisser voir ses richesses, essaya vainement d'enfoncer la porte, d'appeler ; personne ne le pouvait entendre ; on aurait à grand'peine deviné le secret... Il mourut sur ses monceaux d'or, dans les convulsions de la faim et du désespoir.

AVENTURES.

Retiré en province après avoir suivi avec honneur la carrière militaire, le comte de Flamarens n'y soutenait la dignité de son nom qu'à l'aide d'une stricte économie. Un procès dont la perte aurait compromis toute sa fortune le força à se rendre à Paris, et il entreprit de faire ce voyage à petites journées avec ses propres chevaux. Il approchait du terme quand, en approchant de Fontainebleau, il vit beaucoup de gens à cheval qui tous, prenant un chemin de traverse, s'enfouçaient dans la forêt en suivant la même direction.

La curiosité le porta à les suivre, et après avoir marché quelque temps, il arriva à ce grand rond appelé le *Fort de la Biche*, où il trouva plusieurs

hommes assez mal vêtus, qui, ayant mis pied à terre, avaient attaché leurs chevaux à des arbres. Les chemins n'étaient pas aussi sûrs alors qu'ils le sont à présent, et la première idée du comte de Flamarens fut qu'il était tombé au milieu d'une bande de voleurs. Mais que faire? s'enfuir, c'était s'exposer à être poursuivi, et il eût été d'autant plus aisément arrêté que dans les divers sentiers qui aboutissaient au même point, il apercevait d'autres personnes suivant la même direction, et qu'il regardait comme faisant partie de la bande. Il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'imiter les autres, descendit de son cheval, et l'attacha aussi à un arbre: il espérait par ce moyen ne pas exciter l'attention, et se perdre dans la foule. Mais bientôt tous les regards se fixent sur lui; les inconnus chuchottent entre eux, forment des groupes; enfin, un d'eux l'aborde et lui demande d'un air embarrassé quel motif l'amène dans ce lieu. — Mais probablement, monsieur le même qui vous y a conduit, répond le voyageur avec fermeté. Le député se retire, les conservations mystérieuses recommencent avec vivacité; un des interlocuteurs se détache encore du principal groupe, et s'adressant au comte: « Si monsieur veut se retirer, lui dit-il, je suis chargé de lui offrir deux cents louis. » Tout étourdi d'une semblable proposition, le comte répond à tout hasard que ce n'est pas assez. Nouveaux colloques, nouvelles propositions; enfin on offre cinq cents louis comptant: n'y concevant plus rien, il accepte, prend l'or qu'on lui offre, remonte à cheval en recevant les témoignages de la plus grande civilité, et part tout étonné de laisser les prétendus voleurs aussi joyeux de le voir s'éloigner, qu'il l'était lui-même de s'échapper. Arrivé à Fontainebleau, il s'arrête, s'informe, questionne, apprend que le hasard l'a conduit au Fort de la Biche au moment où on allait faire l'adjudica-

tion de la coupe d'une partie considérable de la forêt. Il lui fut facile alors de deviner que là prétendue bande de voleurs était une société de marchands de bois, réunis pour enchérir le commerce, et qui, à son air mystérieux, le prenant pour un concurrent redoutable, s'étaient empressés de l'écarter, à bien meilleur marché qu'ils ne l'espéraient, en lui sacrifiant une très faible partie des bénéfices que le défaut de concurrence allait leur assurer.

Cette bizarre aventure fut le fondement de la fortune du comte. A Versailles il retrouva un nommé Berjac, autrefois son valet-de-chambre, devenu depuis celui du cardinal de Fleury, alors premier ministre, et dont il possédait et méritait la confiance. Barjac voulut se rendre utile à son ancien maître; et, dans un temps où les sollicitations auprès des juges avaient tant d'influence, il est probable que celles du valet-de-chambre ne contribuèrent pas peu à assurer le gain du procès de M. de Flamarens; mais il ne s'en tint pas là. Il parla du comte au premier ministre, lui fit entendre qu'il serait facile de le retenir à Paris, en lui assurant une fortune suffisante, et manifesta le plus vif désir de ne pas se séparer du maître qui l'avait autrefois traité comme un ami. « Mais, Barjac, répondit le ministre, je ne suis que le dépositaire des deniers publics, et ma conscience ne me permet de les employer qu'à récompenser les services rendus. — Aussi, n'est-ce pas de l'argent que je demande, dit Barjac, qui après avoir raconté à la vieille éminence l'anecdote du Fort de la Biche, exposa son projet : demain, monseigneur, on procède dans une des salles du Louvre à l'adjudication des fermes générales de Sa Majesté : permettez seulement que le comte de Flamarens y arrive dans votre carrosse, accompagné de votre livrée, et que, sans se mettre en avant, il profite des hasards qui peuvent lui être offerts. Peut-être sera-t-il

là aussi heureux qu'à Fontainebleau. Le cardinal rit, et donna son consentement.

Le lendemain, les enchérisseurs qui, étaient associés comme ceux de Fontainebleau, étaient déjà rassemblés; en entendant une voiture pénétrer dans une cour intérieure du Louvre, où celles des princes du sang, des cardinaux, des ministres, avaient seules le droit de pénétrer, ils regardent, et sont tout surpris de voir sortir de la voiture du premier ministre un homme avec qui Barjac semble s'entretenir avec le plus vif intérêt. Celui-ci remonte dans la voiture, mais ne s'éloigne pas, et le comte de Flamarens va s'asseoir, sans mot dire, dans un coin de la salle. On crut d'abord qu'il était un mandataire du premier ministre qui voulait avoir pour lui-même l'adjudication des fermes, et auquel il devenait impossible de résister; mais bientôt quelques enchérisseurs pensèrent que c'était peut-être tout simplement une créature du ministre, qui voulait faire sa fortune en le mettant à la tête d'une compagnie rivale; mais qu'alors il serait possible de l'écarter en faisant un sacrifice suffisant. On lui fit quelques questions, mais il mit à dessein beaucoup d'obscurité dans ses réponses, affecta un air préoccupé; on sentit qu'il était indispensable d'en venir à une explication franche. Alors un des associés lui déclara que s'il se trouvait là au nom du cardinal de Fleury, tous les prétendans renonçaient à la concurrence; mais que s'il arrivait seulement pour spéculer dans son intérêt personnel, sous l'appui d'une auguste protection, on lui offrait cent mille écus, à condition qu'il renoncerait à enchérir. Le comte répondit avec la même franchise, et le marché fut conclu.

Une mère déchirée par la douleur, et son époux infirme, vinrent à pied du fond de l'Épire, afin de recueillir les restes de leur fils enterré à Prévésa

(ville autrefois heureuse sous le pavillon de Venise, et alors tombée sous la domination d'Ali-Pacha). Un Grec préposé par Ali-Pacha aux barrières, leur demanda : Qu'emportez-vous dans ce sac? — Les ossemens de notre fils, mort ici en travaillant à la corvée. — Il faut en payer la douane. — La douane, reprit la mère, pour les restes de mon fils! Je n'ai que des larmes.... — Des larmes! c'est quarante piastres que je veux. — Jamais nous n'avons eu autant à la fois. — Je les exige. — Eh bien, dit le père, en retirant du sac le crâne de son fils, tiens, bourreau, voilà ta part; prends, si tu l'oses, et donne-moi la mort.

Un fermier étant auprès de son feu avec sa famille, causait des événemens de la journée et de ce qu'il ferait le lendemain, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et il vit entrer un homme d'une taille gigantesque, portant une paire de cornes et une grande queue; le paysan épouvanté reste debout sans proférer une parole, quand l'auguste personnage lui apprend qu'il est le diable, et qu'il vient prendre possession de son corps et de son âme. Le fermier, bien plus effrayé, se jette à genoux et demande un jour de répit, promettant tout ce que le diable voudrait, s'il le lui accordait. Sa majesté infernale s'humanise et promet quelques jours de trève pour donner le temps d'amasser cinq cents dollars. Sur l'assurance que le fermier lui donne, le diable part, et le lendemain le premier s'occupe de réaliser la somme. Dans le courant de la soirée se présente chez lui un colporteur qui demande l'hospitalité; on refuse, l'autre insiste, et enfin on lui raconte l'histoire du diable. Le colporteur, résolu de risquer l'aventure, se cacha dans la maison, après s'être armé d'un gros bâton. Dans le courant de la nuit le diable vient vomissant feu et flammes; il s'occupait à ramasser les pièces d'ar-

gent que le fermier avait exprès étalées sur la table, quand le colporteur lui abattit une corne d'un coup de bâton : il voulut fuir, mais le fermier cessant d'être dupe de la supercherie, aida à l'arrêter, et le diable fut mis en prison à Carlisle.

Au commencement de la révolution, une compagnie d'artillerie fut cantonnée dans le village de Trelinghien, aux environs de Lille, et y fit un assez long séjour. Un sous-officier de cette compagnie étant devenu amoureux d'une jeune fille de ce village, l'épousa par-devant l'officier de l'état civil, et de cette union naquit un enfant du sexe féminin. Peu de temps après, la compagnie quitta son cantonnement, entra en campagne, suivit l'armée française en Belgique, en Allemagne, en Italie, dans presque toute l'Europe. Notre sous-officier obtint un avancement rapide, et la fortune lui tourna la tête au point de lui faire oublier son épouse et l'enfant qu'elle lui avait donné. D'abord il lui écrivit rarement, et bientôt il garda à leur égard le silence le plus absolu. La pauvre femme, délaissée par l'infidèle, vécut du travail de ses mains, et éleva de son mieux le fruit de son malheureux hymen. Vingt-sept ans se passèrent de la sorte, au bout desquels une lettre, datée d'une des places fortes de l'Est, vint lui apprendre que son époux, parvenu au grade de maréchal-de-camp, venait de mourir en lui laissant une fortune considérable. Qu'on juge de sa surprise! d'abord, elle refusa de croire à cette nouvelle; mais une seconde lettre suivit de près la première, et confirma cet heureux événement. Il paraît qu'un ancien artilleur de la même compagnie, auquel ce mariage était connu, avait tout révélé à un notaire, lorsque la famille du défunt se mettait déjà en devoir de recueillir l'héritage. La veuve fit valoir ses droits et ceux de sa fille; aujourd'hui l'une et

l'autre sont en possession d'une fortune brillante, qu'aucune d'elles n'osait espérer ni même concevoir. Ces deux simples villageoises n'en sont pas devenues plus fières ; elles n'ont point voulu quitter leur humble demeure, et maintenant les meubles riches et précieux du général français décorent l'asile plus que modeste qui abrita sa femme et sa fille pendant vingt-sept ans de misère et d'obscurité.

Dans la Frise, quand un citoyen en rencontrait un autre, il ne lui disait ni *votre serviteur*, ni *comment vous portez-vous*, ni *comment se tient sa seigneurie*, ni *j'ai l'honneur de vous saluer ;* un Frison en saluait un autre en lui disant : *Santé à toi, homme noble, parce que tu es libre.*

Avant la révolution, l'abbé May était à Paris le jurisconsulte qui connaissait le mieux le droit canon ; à ce titre il était souvent consulté, et ses consultations étaient toujours largement payées, quoiqu'il ne taxât jamais son travail. Un curé de campagne vint un jour le trouver, et après beaucoup de complimens sur sa grande réputation, il expose qu'on lui fait, sur son bénéfice, un procès auquel il ne comprend rien, demande une consultation qui décide s'il doit suivre ou abandonner l'affaire, et présente une énorme liasse de titres presque indéchiffrables. Le jurisconsulte tonsuré promet une réponse dans la quinzaine ; et, touché de la confiance du bon ecclésiastique, met de côté toute autre affaire pour ne s'occuper que de la sienne. Le curé revient au jour fixé, reçoit sa consultation, la lit, et tout enchanté de voir ses droits si clairement exposés, il serre M. May dans ses bras en s'écriant : Ah ! monsieur, on ne peut être plus content que je le suis ; mais je veux que vous le soyez aussi. Tenez, ajouta-t-il en jetant un petit écu sur la table, tenez, monsieur, prenez ce

qu'il vous faut. Le digne jurisconsulte, qui ne veut pas humilier ce bon homme, tire trente-six sous de sa poche et les lui rend. L'abbé May se plaisait à parler de cette anecdote, et quand on lui répondait qu'il serait toujours dupe de son désintéressement : Comptez-vous pour rien, disait-il, le plaisir de conter cette histoire ?

Le pape Alexandre VI, en entrant dans une petite ville voisine de Rome, que ses ennemis venaient d'évacuer, aperçut dans la place publique des gens qui détachaient du gibet une figure destinée à le représenter, et un peu plus loin il en vit d'autres qui abattaient la statue d'un membre de la famille des Orsini, avec laquelle il était en guerre, pour mettre à sa place l'effigie du vainqueur. Un prince moins consommé dans la science du monde eût rejeté avec mépris une semblable adulation; mais Alexandre parut satisfait du zèle des flatteurs, et se tournant vers Borgia : « Mon fils, lui dit-il en souriant, vous voyez le peu de distance qu'il y a d'un gibet à une statue. »

Un duel bizarre a eu lieu à Aschaffenbourg. Une demoiselle ayant traité un étudiant de polisson, celui-ci s'offensa au point de provoquer la jeune personne à un combat singulier; elle accepte et se rend au lieu convenu, vêtue de noir, coiffée d'une toque ornée de plumes de même couleur, et munie de pistolets. Les témoins mesurent la distance, chargent les armes. Le jeune homme propose à l'amazone de tirer la première, mais celle-ci refuse. Le cavalier se décide, tire et manque son adversaire; la jeune personne fait feu à son tour, pareillement sans résultat. Les combattans s'embrassant alors, se félicitent de l'heureuse maladresse qui leur a sauvé la vie, et apprennent alors qu'on n'avait pas mis de balle dans les pistolets.

Des Barreaux (l'auteur du fameux sonnet : *Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité*), étant très jeune, se permettait des saillies libertines. Un certain samedi que, dans un cabaret, il déjeunait en gras, un violent orage survint; il lui parut plaisant d'apostropher le tonnerre, et notre étourdi jeta un plat d'œufs par la fenêtre, en disant : *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard.*

A un des concours des jeux floraux, Marmontel remporta tous les prix; il fut couronné trois fois dans la même séance; antérieurement déjà il avait été plusieurs fois couronné à la même Académie. Alors, dit-il, si j'avais fait *Cinna*, *Athalie* et *Zaïre*, je n'aurais pas été plus applaudi; l'effervescence des esprits fut extrême; les hommes, à travers la foule, me portaient sur leurs mains, les femmes m'embrassaient. Légère fumée de vaine gloire! Qui le sait mieux que moi, puisque de ces essais, qu'on jugeait si brillans, il n'y en a pas un seul qui, quarante ans après, relu même avec indulgence, m'ait paru digne d'entrer dans la collection de mes œuvres.

Le riche et fastueux M. de La Poplinière, financier, dont on disait assez plaisamment : *Qu'il s'en aille cuver son or*, ennuyé de recevoir continuellement, par des lettres anonymes, l'avis que sa femme voyait toutes les nuits le maréchal de Richelieu, résolut de s'en assurer; il prit le temps où celle-ci était absente pour visiter son appartement, et voir comment un homme pouvait s'y introduire, malgré la vigilance de son portier, dont il était sûr. Il avait pris, pour l'aider dans sa recherche, le fameux mécanicien Vaucanson, sans lui faire part de son motif. En visitant l'appartement de madame La Poplinière, il remarqua que, dans le cabinet où était son clavecin, on avait tendu un tapis de pied, et que cependant il n'y

avait dans la cheminée de cette pièce ni bois, ni cendre, ni chenets, quoique le temps fût déjà froid, et que l'on fît du feu partout. Par induction il s'avisa de frapper de sa canne la plaque de la cheminée, la plaque sonna creux; alors Vaucanson s'approchant, s'aperçut qu'elle était montée à charnière, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible. «Ah! monsieur, s'écria-t-il en se tournant vers La Polinière, le bel ouvrage que voilà! et l'excellent ouvrier que celui qui l'a fait! cette plaque est mobile, elle s'ouvre; mais la charnière est d'une délicatesse!... non, il n'y a point de tabatière mieux travaillée. L'habile homme que celui-là! — Quoi! monsieur, dit La Poplinière en pâlissant, vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre? — Vraiment oui, je le vois, reprit Vaucanson, ravi d'admiration et d'aise, rien n'est plus merveilleux. — Il s'agit bien ici d'admirer! — Ah! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares, et.... — Qu'on m'en appelle un, interrompt le financier avec emportement, et qu'il fasse sauter cette plaque. — C'est dommage, reprit le mécanicien, de briser un chef-d'œuvre aussi parfait que celui-là.

Derrière la plaque une ouverture, faite au mur mitoyen, était fermée par un panneau de boiserie qui, couvert d'une glace dans la maison voisine, s'ouvrait à volonté, et donnait une libre entrée dans le cabinet de musique au locataire clandestin de l'appartement. La Poplinière en savait assez; il envoya chercher un commissaire, fit constater sa disgrâce, et se sépara de sa femme. La malheureuse, réduite à une modique pension alimentaire, végéta dans un réduit obscur, délaissée de tous ceux qui l'avaient naguères flattée. Un cancer au sein la dévora lentement. Le maréchal de Richelieu, courant ailleurs de plaisirs en plaisirs, lui venait quelquefois rendre en passant de froids de-

voirs de bienséance; et lorsqu'elle eut succombé aux douleurs qui la consumaient, en vérité, disait-on dans le monde, M. de Richelieu a eu pour elle des procédés bien admirables; il n'a pas cessé de la voir jusqu'à son dernier moment.

Quelque temps après la publication du *Tableau de Paris*, Mercier se retira en Suisse, et alla visiter Lavater; celui-ci examina attentivement sa figure, médita quelque temps, et lui dit qu'il pouvait bien être l'auteur du *Tableau de Paris*, qu'il lisait en ce moment.

Lorsque, dans la Convention nationale, on décida qu'on ne traiterait jamais avec l'ennemi tant qu'il aurait le pied sur le sol français, Mercier, un des membres de l'assemblée, s'écria : Avez-vous donc fait un pacte avec la victoire? — Non, répondit Bazire, mais nous en avons fait un avec la mort.

A la première représentation, le dénoûment du *Déserteur*, de Mercier, n'était pas tel qu'il est aujourd'hui. Durimel était fusillé. La reine Marie-Antoinette, qui était au spectacle, ne put supporter cette catastrophe, et pria l'auteur de terminer différemment son ouvrage. On ajoute que cette émotion de la reine et le succès du drame, contribuèrent beaucoup à faire abolir la peine de mort que le législateur de cette époque prononçait contre les déserteurs.

Guillard, assistant à une représentation de l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, sentit se développer en lui son goût pour la poésie lyrique; il se mit à l'ouvrage en rentrant, et ne se permit plus un instant de repos jusqu'à ce qu'il eût terminé le plan et les deux premiers actes de son *Iphigénie en Tauride*. Il alla présenter son essai à Du Rollet, auteur de la pièce qui avait décidé sa vocation. Le vieillard

promit de lire le manuscrit, et huit jours après Guillard y retourna en tremblant. Sans lui dire un seul mot, Du Rollet le fait monter en voiture, et le mène dans une maison inconnue; là le jeune poète apprend qu'il est dans l'appartement de Gluk. Celui-ci, aussi taciturne que Du Rollet, se dispensant même des politesses d'usage, se met à son clavecin, et fait tout à coup entendre à l'auteur l'admirable musique du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*. Guillard enivré, plus animé encore par cette brusque réception qu'il ne l'eût été par de pompeux éloges, se remit au travail avec un nouveau zèle, et le troisième acte fut digne des deux premiers.

AVENTURES BIZARRES.

Extrait des Mémoires de M. DE BEZENVAL. (1)

Le régiment de.... dans lequel je sers, habitait depuis trois ans à Séville, et nous venions de recevoir l'ordre d'en partir dans trois jours, afin de nous rendre à Valence, pour y rester en garnison. Occupé de rendre des devoirs dans la ville, et de vaquer à quelques affaires occasionnées par un prochain départ, j'étais le soir à pied, sans domestique, lorsque, dans une rue détournée, je fus assailli par quatre hommes, dont deux me saisirent les bras; le troisième s'empara de mes jambes, et le quatrième me mit un mouchoir sur la bouche. Je fus enlevé de cette manière, et, malgré mes efforts, emporté jusqu'au bout de la rue, où l'on me jeta dans un carrosse public, et toujours accompagné de mes quatre hommes. Après plusieurs dé-

(1) Cette bizarre anecdote est contenue dans une lettre, placée à la fin du dernier volume de ces mémoires.

tours, le carrosse s'arrêta, la portière s'ouvrit. Autant que le trouble où j'étais put me permettre d'en juger, il me parut qu'assez de gens se présentèrent pour aider mes conducteurs à me tirer du carrosse; on me fit entrer avec une grande précipitation dans un cachot, dont la porte se ferma tout de suite avec un grand fracas.

(L'officier français était tombé entre les mains de l'inquisition. Il s'en douta sans pouvoir soupçonner quelle était sa faute ; et bientôt il fut conduit devant le grand-inquisiteur.)

Je l'avais vu dans différentes solennités. Sans se lever, il entama, d'une voix triste, une grande exhortation sur les devoirs de la religion et de l'honnête homme, sur la clémence de Dieu, qui pardonne nos fautes quand nous en faisons un aveu sincère. Comme ses paroles étaient douces, et qu'il me parlait plus en frère qu'en juge, cela me rassura sur les suites de mon aventure, et je lui dis que j'étais un très bon chrétien, très convaincu des vérités de notre religion, craignant Dieu, mais l'aimant surtout, et que si je l'avais offensé c'était à mon insu. — Quoi ! me répliqua le grand-inquisiteur, votre conscience ne vous reproche rien? — Rien du tout, lui dis-je. — Eh bien, reprit-il, puisque votre cœur est endurci, mon frère, il faut vous confondre; nous verrons si vous tiendrez à la conviction, et si vous ne rentrerez pas en vous-même. En même temps, il sonna; je vis s'ouvrir une porte vis-à-vis de celle par laquelle j'étais entré. Parut alors une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui m'éblouit par un teint du plus grand éclat, des traits charmans, des yeux noirs, brillans et doux, des cheveux épais qui couvraient presque tout son vêtement, une démarche noble.... mais elle était enceinte; ce qui gâtait tant de perfections.

Connaissez-vous mademoiselle? me dit le grand-

inquisiteur. — Non, lui répondis-je ; voilà la première fois que je vois une personne si séduisante. — Il n'est pas question d'être galant, répéta le grand-inquisiteur, d'une voix élevée, le sourcil froncé ; encore une fois nierez-vous connaître mademoiselle, et l'avoir mise dans l'état où vous voyez qu'elle est ? — Assurément, repris-je, je nierai tout cela ; je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle. — J'ai bien vu des scélérats, s'écria le grand-inquisiteur ; mais, ô mon Dieu ! continua-t-il, en levant les mains au ciel, vous n'avez jamais permis qu'il en parût devant moi de plus coupable ni de plus hardi ! Malheureux, poursuivit-il en attachant sur moi des yeux irrités, te voici devant le tribunal de l'Éternel ; prononce sur ton sort. Ou je vais effacer ton crime en t'unissant au pied de l'autel à l'infortunée victime de ton cœur pervers, ou je vais faire assembler les juges qui te livreront aux bourreaux, et ton supplice dans les souterrains de cette maison ne tardera pas à purger la terre d'un monstre tel que toi. Une telle harangue est faite pour surprendre celui à qui elle s'adresse, et je conviens qu'elle me jeta dans mille réflexions rapides et fâcheuses. Je ne doutais point que sa seigneurie, après avoir satisfait les désirs qu'avait fait naître cette jolie personne, et s'être oubliée dans ses bras, n'eût voulu s'en débarrasser ; et qu'employant les moyens qui sont si multipliés dans les mains d'un grand-inquisiteur, elle n'eût jeté les yeux sur moi pour se soulager de ce fardeau, comme sur un étranger isolé qui n'aurait aucune voie pour signaler sa conduite, et pour s'opposer à ses desseins. Quelle que fût l'impossibilité de me tirer du mauvais pas où j'étais tombé, l'idée de m'associer à une telle compagne, et de me déshonorer ainsi que ma famille, me révolta contre la proposition qu'on me faisait, au point que la mort la plus ignominieuse me parut préférable.

(Le jeune homme, en effet, refusa ce mariage; mais l'inquisiteur ne voulant pas prononcer aussi vite, voulut qu'avant de prendre une détermination décisive, il assistât à la messe.)

Après cet arrêt, il tira le cordon d'une autre sonnette, et les deux prêtres qui m'avaient introduit se présentèrent. Le grand-inquisiteur leur ayant fait un signe, chacun me prit par un bras; et conduit de cette manière dans un petit corridor, j'entrai dans une chapelle tendue de noir, où mes conducteurs me firent mettre à genoux. Il parut un prêtre, et la messe commença.

Soit raison ou faiblesse, je ne tardai pas à chanceler dans la raison que j'avais prise d'être pendu plutôt que marié. A force de réfléchir sur ma situation, je reconnus une vérité, c'est que le plus grand de tous les maux est la mort. Une fois fixé sur cette idée, je ne manquai pas de raisons pour me la démontrer meilleure. Au fait, me disais-je, que pourra-t-on me reprocher? d'avoir fait un mariage sans amour, sans volonté, sans aucun motif que la cruelle nécessité de me tirer des mains de l'inquisition et de celles des bourreaux. Qui diable à ma place n'en ferait pas autant? Une fois hors d'ici, qui peut m'obliger de vivre avec une femme qui n'est bonne qu'à se livrer au métier qu'elle a si dignement commencé? Peu me blâmeront, beaucoup m'approuveront, quelques uns me plaindront.

La fin de la messe me trouva donc affermi dans ce parti. A peine était-elle achevée, que les deux prêtres, mes conducteurs, me ramenèrent avec la même forme dans le cabinet du grand-inquisiteur. Eh bien! me dit-il, à quoi vous décidez-vous? — A prendre la femme que vous désirez me donner. — Bonté du ciel! s'écria-t-il en se levant de sa place, et courant à moi les bras ouverts; c'est un rayon d'en haut qui vient de pénétrer jusqu'au

fond de ton âme; le tout-puissant te comble de ses bienfaits. Ce transport me confirma dans l'opinion où j'étais que sa seigneurie avait ourdi toute la trame, et je ne remarquai que l'effet du contentement qu'il ressentait de voir que le succès répondît à ses désirs.

Le grand-inquisiteur sonna de nouveau; la jeune personne reparut, et ses charmes semblèrent s'accroître en apprenant que je consentais à l'épouser. Il se répandit sur son visage une rougeur qui relevait encore l'éclat de son teint, de la vivacité dans les yeux, un air de satisfaction qui la rendit mille fois plus belle. Il serait difficile de peindre ce que je ressentis dans cet instant, en voyant que j'allais posséder tout ce qui peut flatter le désir, et d'être contraint de m'en éloigner comme de l'objet le plus méprisable.

Le grand-inquisiteur prenant ma future et moi par la main, nous mena dans la même chapelle où j'avais entendu la messe; et, s'étant revêtu des habits sacerdotaux, il nous maria, les deux prêtres servant de témoins. Il nous fit ensuite une petite exhortation, et, nous donnant sa bénédiction, il nous dit que nous pouvions nous retirer en paix. Comme il fallait que ma femme et moi nous prissions le même chemin pour sortir de cette maison, je la suivais, bien résolu de m'enfuir dès que la chose serait en mon pouvoir. Nous étions déjà dans la cour lorsque, m'adressant la parole, elle me dit, avec un ton de voix si doux qu'il pénétra jusqu'au fond de mon cœur et m'arrêta comme par enchantement : « Monsieur, il ne m'est pas difficile de deviner ce qui se passe dans votre âme, et quels sont vos desseins; mais souvenez-vous que les apparences sont quelquefois trompeuses. Il ne me siérait pas, dans les dispositions où vous êtes envers moi, de vous prier de me suivre; mais j'ose vous le conseiller. Accordez-moi deux heures,

après quoi vous serez libre de faire ce qu'il vous plaira. Un galant homme ne refuse à qui que ce soit le moyen de se justifier; il m'en coûterait trop, que vous me quittassiez chargée de votre mépris et de votre haine. » En finissant, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et ses pleurs la rendaient plus belle. « Je ne vous hais point, lui répondis-je avec un peu d'émotion; je ne m'en prends qu'à ceux qui vous ont séduite, et qui me font partager les maux dans lesquels ils vous ont plongée. S'il dépendait de moi de vous rendre service, je le ferais, à condition de ne vous revoir jamais. — Il n'est pas encore temps de prononcer un arrêt aussi cruel, reprit-elle : ayez le courage de m'accorder ce que je vous demande. » En disant cela, elle prit une de mes mains qu'elle serra contre son sein. Ce geste, ses regards, sa voix, un mouvement intérieur qui m'entraînait malgré moi, me jetèrent dans un trouble tel, que, sans trop savoir ce que je faisais, je lui dis : « Eh bien ! soit : je me livre à vous, au risque de tout ce qui peut m'en arriver. »

Une joie vive se répandit sur le visage de cette jeune personne, et, se précipitant hors de la porte, elle courut vers un carrosse public, dans lequel elle était apparemment venue; elle ouvrit elle-même, nous y montâmes, elle dit quelques mots espagnols au cocher, et nous partîmes.

J'étais si hors de moi-même que mes idées se confondirent. Chaque fois que je jetais les yeux sur le charmant objet que j'avais à mes côtés, je sentais un feu violent se glisser dans mes veines, auquel succédait un froid mortel occasionné par le souvenir de tout ce qui s'était passé. L'avenir ne me présentait que des images fâcheuses et des regrets, en songeant à ma lâche complaisance. Je gardais un profond silence. De son côté elle ne disait mot; elle laissait tomber sur moi des regards

languissans et passionnés, soupirait et montrait toute l'agitation et l'impatience de quelqu'un qui semble attendre un instant qu'il voudrait hâter. Après un chemin assez court, le carrosse s'arrêta devant une maison de grande apparence. Le cocher ayant ouvert la portière, la jeune personne descendit; j'en fis autant. Elle me prit par la main, m'introduisit dans une vaste cour où j'aperçus plusieurs palefreniers occupés à panser des chevaux. Je fus surpris du respect que le portier et tous ces gens témoignèrent à ma conductrice. Cependant, ils la considéraient avec une sorte d'étonnement et la suivaient des yeux. Sans leur dire un seul mot, elle me fit monter un large escalier, au haut duquel nous trouvâmes une antichambre remplie de domestiques en livrée, qui se levèrent en la voyant. Elle la traversa rapidement, ainsi que plusieurs autres pièces remplies de vieux valets de chambre qui s'empressèrent d'ouvrir les portes. Enfin, nous arrivâmes à la porte d'une dernière pièce, où toute la vivacité, toute l'assurance de la jeune personne semblèrent l'abandonner pour faire place à l'incertitude, à la crainte. Il lui prit même un grand tremblement, en saisissant la clef. Je remarquais tout avec autant d'attention que de surprise, et je reconnus le grand effort qu'elle faisait sur elle-même lorsqu'elle ouvrit cette porte. J'aperçus au coin d'une cheminée un vieil homme qui semblait décrépit, infirme; de l'autre côté une femme déjà âgée, mais qui avait conservé ce que l'âge respecte dans la beauté; des traits réguliers qui perçaient à travers les rides, un maintien noble, imposant, mais adouci par des regards où se peignait la bonté. En entrant, la jeune personne courut se précipiter aux pieds du vieillard.

« Mon père, lui dit-elle en embrassant ses ge-

noux, ayez pitié d'une fille coupable envers vous. Dominée par la passion que monsieur (en me montrant) a su m'inspirer, j'ai cherché vainement à la détruire; j'ai combattu ce sentiment avec tant de force, que ce jour est le premier où monsieur m'ait vue; c'est à cet instant qu'il apprend le pouvoir qu'il a sur moi. Contente de le voir fréquemment passer sous les fenêtres de mon appartement, derrière les jalousies, je passais les journées entières à l'attendre. Je ne pus me refuser au désir de savoir quel était mon vainqueur. Je mis dans ma confidence une de mes femmes, en qui je rencontrai la facilité que l'on trouve dans les gens de cette espèce. Par mon ordre, elle fit des perquisitions; elle m'apprit que M. de...., issu d'une ancienne famille de Suisse, mais peu riche, était capitaine dans le régiment de Bach; qu'il y jouissait de l'estime de ses supérieurs, de l'amitié de ses camarades, de la bienveillance de tous ceux qui le connaissaient dans la ville. Autorisée alors dans le choix que mon cœur avait fait, par la réunion de tous les suffrages, je croyais être assurée qu'il ne me conduirait jamais à devenir coupable. Vaine sécurité de l'inexpérience! Les orages les plus impétueux ne sont rien en comparaison du trouble qui s'éleva dans mon âme, lorsque j'appris, il y a deux jours, que j'allais perdre pour toujours M. de...., par l'ordre qu'avait reçu son régiment de partir de Séville. Ce que je dois aux auteurs de mes jours, la décence, les malheurs de l'avenir, rien n'a pu balancer un instant l'idée d'être privée du seul objet que mon cœur adore, et tout m'a paru légitime pour n'en point être séparée. M'abaissant au rang de ces malheureuses victimes de la séduction, je me suis servi de la seule ressource qui leur reste dans ce pays-ci; je n'ai pas craint d'écrire au grand-inquisiteur en lui con-

fiant l'état où je me supposais; car il est temps de vous dissuader, monsieur, poursuivit-elle en se tournant de mon côté; puisque dona Léonore.... a pu se déterminer à paraître vile à tous les yeux, aux vôtres même, n'ayant que ce seul moyen de s'unir à vous.... » Alors elle détache une ceinture secrètement placée, laquelle laisse échapper un énorme coussin qui rendait difforme la taille la plus élégante. « Le grand-inquisiteur, reprit-elle, a, selon l'usage, fait arrêter monsieur. On l'a forcé de choisir entre le supplice et ma main. La raison m'a valu la préférence. Voila le gendre que j'ose vous donner, le seul maître de mon cœur.

(Dona Léonore.... appartenait en effet à une famille d'un rang trop élevé, pour que, sans son stratagême, elle eût pu s'unir à un simple officier suisse. Mais ses parens finirent par se calmer; le mariage fut de nouveau célébré publiquement, pour cacher la démarche hasardée de la jeune épouse à qui son amant dut le bonheur.)

Dans le moment le plus critique du siége sanglant de Savannah, M. d'Estaing, étant à la tête de la colonne de droite, charge M. Linch, officier de son état-major, de porter un ordre très urgent à la troisième colonne, celle de gauche. Les colonnes se trouvaient alors à portée de mitraille des retranchemens ennemis : de part et d'autre on faisait un feu terrible. Linch, au lieu de passer par le centre ou par la queue des colonnes, s'avance froidement au milieu de cette grêle de balles, de boulets, de mitraille, que les Français et les Anglais se lançaient mutuellement. En vain M. d'Estaing, et ceux qui l'entouraient, crient à Linch de prendre une autre direction; il continue sa marche, exécute son ordre, et revient par le même chemin, c'est-à-dire sous une voûte de feu, où l'on croyait

à tout moment qu'il allait tomber en pièces. — Morbleu ! lui dit le général, en le voyant arriver sain et sauf, il faut que vous ayez le diable au corps ; eh ! pourquoi donc avez-vous pris ce chemin où vous deviez mille fois périr ? — Parce que c'était le plus court, répondit Linch. Après ce peu de mots, il alla tout aussi froidement se mêler au groupe le plus ardent de ceux qui montaient à l'assaut.

Quelque temps avant la bataille de Rosbach, époque à laquelle les affaires du grand Frédéric étaient dans un tel délabrement qu'il y avait tout lieu d'en augurer la ruine totale et prochaine, ce prince était couché et dormait sur la paille entouré de ses grenadiers. Au milieu de la nuit, l'un d'eux le réveilla, en lui criant : Frédéric, voilà un de tes grenadiers qui avait déserté, et qu'on te ramène. — Fais-le avancer, dit le roi. — Pourquoi m'as-tu abandonné ? continua-t-il, quand le déserteur fut en sa présence. — Parce que tes affaires sont dans un tel état, qu'il m'a fallu aller chercher fortune ailleurs. — Tu as raison, répondit Frédéric ; mais je te demande de rester encore avec moi cette campagne ; et si les choses ne vont pas mieux, je te promets de déserter avec toi.

Bien avant la révolution, à un bal masqué donné au château de Versailles, tous les assistans remarquèrent un domino jaune, d'une stature colossale, qui semblait avoir fait élection de domicile auprès du buffet : il dévorait sans mesure et sans relâche les comestibles dont était chargé ce buffet, et menaçait d'affamer la salle du festin. On l'épia, on le suivit, et bientôt on sut à quoi s'en tenir. Le domino jaune était une compagnie des cent-suisses, dont les membres se relevaient successivement dans cette délicieuse fonction ; et,

grâce au déguisement banal, la compagnie paraissait comme un seul homme et mangeait comme cent. On en rit et on fit bien.

Un pauvre fille de Holtzmanotz, arrondissement de Zips, allait porter une somme de 200 florins à Glanitz, petite ville située dans les montagnes. En sortant du village, elle est accostée par un paysan qui lui offre de faire route avec elle, et elle accepte d'autant plus volontiers qu'elle ne connaît pas bien un bois qu'il faut traverser. Arrivés dans ce bois, le paysan prend un sentier qui abrége, dit-il, la route de deux lieues. Au bout de quelque temps, ils se trouvent devant un puits abandonné; le paysan s'arrête, et crie d'une voix terrible à sa compagne de lui remettre l'argent qu'elle porte. La jeune fille lui présente la somme en tremblant, et lui demande la vie. Le scélérat est inflexible; il lui déclare qu'elle va périr, et lui ordonne de se dépouiller de ses habits. L'infortunée obéit; mais près d'ôter son dernier vêtement, elle tombe à genoux, et supplie son bourreau de se retourner au moins pour ménager sa pudeur. Le paysan ayant détourné les yeux, elle saisit l'occasion, s'élance sur lui, le précipite dans le puits, et revient en toute hâte au village annoncer ce qui lui est arrivé. Plusieurs paysans, munis d'échelles, courent avec elle sur les lieux; on descend, on trouve trois cadavres de femmes à demi-putréfiés, qui probablement avaient tour à tour été victimes de la rapacité du paysan, et lui-même sans vie, tenant encore les habits de la jeune fille et l'argent qu'il lui avait enlevés. Dans sa ceinture étaient 400 florins.

Le cardinal Giraud, nonce de la cour de Rome en France, montait à pied tout seul la montagne de Tararc, en avant de sa voiture dont il était déjà assez éloigné. Il était en simple redingote

avec un grand chapeau rabattu, et absorbé dans ses réflexions. Un vieux curé, d'épaisse corpulence, passe à côté de lui à cheval, et ne peut retenir son chapeau que le vent jette à quelques pas. « En vérité, monsieur l'abbé, dit-il au cardinal qui continuait son chemin, et qu'il prit pour quelque vicaire de campagne, il faut que vous soyez bien mal élevé, puisque, voyant combien je suis gros, et la peine que j'aurais à descendre de cheval, vous ne songez pas même à ramasser mon chapeau qui est tombé à côté de vous. » Le cardinal ramasse le chapeau, le présente au curé; et ôtant poliment le sien : Je souhaite, dit-il, qu'il devienne de la couleur de ma calotte. Le pauvre curé, accablé de confusion, voulait se prosterner, et ce ne fut pas sans peine que le cardinal parvint à le faire rester sur son cheval.

Un jour Voltaire eut la curiosité de voir les écuries du roi de Prusse; on l'y conduisit, et il remarqua un cheval pour lequel une vaste place et une stalle distinguée annonçaient une prédilection particulière. Il demanda quelle en était la cause; on lui répondit que c'était le cheval que le roi montait à la bataille de Molwitz. S'en retournant chez lui, il rencontra un homme couvert de lambeaux, qui lui demanda l'aumône; cet homme était mutilé, il paraissait avoir servi. Voltaire lui demanda s'il avait été soldat. La réponse fut affirmative, et Voltaire n'apprit pas, sans surprise, que c'était le cavalier que le maréchal de Schwerin avait envoyé au roi de Prusse, pour lui annoncer le gain de cette même bataille de Molwitz.

Il est mort en Angleterre, il y a quelques années, un des originaux les plus bizarres que ce pays ait jamais produits; il se nommait Lumley Leulewely. Après une jeunesse dissipée il imagina

de se faire ermite, alla loger à Klementhrope, près de la ville d'York, et dit adieu à l'espèce humaine. Il acheta une petite maison qu'il choisit pour sa retraite, fit fermer hermétiquement les fenêtres qui donnaient sur la rue, et finit par condamner la porte extérieure. Une échelle de corde, jetée sur le mur du jardin qui tenait à sa maison, lui servait à escalader ce mur; ce fut par là qu'il entra toujours chez lui. Le jardin resta en friche; il était habité par quelques daims, deux chiens énormes, un zèbre, quelques renards et d'autres animaux devenus familiers. L'intérieur de la maison était sans meubles; l'ermite couchait dans une auge remplie de foin; il ne faisait jamais de feu; quelques pommes sauvages étaient sa seule nourriture; il soignait ses animaux, lisait et se promenait tout le jour. Quand on vint lui demander son vote pour les élections, il répondit : « Mes amis, si j'étais du peuple je voterais pour le peuple, car les gens en place ont toujours de quoi se soutenir; mais je n'appartiens plus à la nation, je ne voterai pas. » Il avait un énorme bonnet de castor et de loutre, une grande housse sur les épaules, des sandales de salle d'armes aux pieds et point de caleçons ni de culotte; il mourut au milieu de ses animaux domestiques, qui remplirent la maison de hurlemens. On trouva cette victime d'une misanthropie bizarre étendue dans son jardin; une maigreur épouvantable l'avait défiguré. Les amis de sa jeunesse racontent que ses manières étaient polies et même distinguées. *Platon*, *Locke*, *Rousseau*, *Sidney*, *la Bible*, quelques ouvrages de chimie et même d'alchimie, composaient toute sa bibliothéque.

Je raconterai bientôt quel bizarre incident suivit la mort du fils de M. Baudry, négociant de Lyon; voici une autre aventure du même genre, dont

j'emprunte les détails aux mémoires de M. de Bezenval.

« M. de Saint-André, mort lieutenant-général, employé à Strasbourg, s'étant embarqué dans un carrosse public pour revenir à Paris, y lia connaissance et amitié avec un jeune homme, dont le nom n'est pas venu à ma connaissance, qui faisait même route que lui. J'ai connu ce M. de Saint-André; c'était un grand homme, d'une belle figure, qui avait l'air fort austère, ne riant jamais; extérieur ajoutant infiniment de piquant aux idées gaies, aux extravagances dont il était sans cesse occupé. Les deux jeunes gens s'entretinrent mutuellement de leur famille, de ce qui pouvait les intéresser; M. de Saint-André apprit que son nouvel ami était actuellement en chemin pour épouser, en arrivant à Paris, une riche héritière, fille unique d'un ami intime de son père; et comme c'était là pour eux le sujet de conversation le plus important, M. de Saint-André fut bientôt parfaitement au fait de la famille de son nouvel ami et de celle de sa prétendue.

« Ce genre de conversation conduisit les deux amis jusqu'à Paris. Étant arrivés, ils furent chercher un logement commun à l'hôtel d'Angleterre, dans la rue de Richelieu. A peine s'y établissaient-ils, qu'il prit à l'ami de M. de Saint-André une colique de *miserere,* qui, toujours augmentant, malgré tous les secours qu'on s'empressait de lui donner, le mit au tombeau en moins de deux heures de temps.

« M. de Saint-André, attendri par le sort de ce malheureux jeune homme, n'ayant pu le sauver, crut qu'il fallait s'acquitter des devoirs qu'exigeait de lui la circonstance; en conséquence, sachant que le défunt était attendu le même matin chez son futur beau-père, il se munit de tous les papiers qu'il trouva dans ses poches, de son porte-feuille,

et s'achemina pour se rendre chez le beau-père, afin de lui remettre ces papiers, et de l'instruire du malheur qui était arrivé. Jusque là tout allait fort bien, tout était dans l'ordre des procédés, qui se seraient sans doute soutenus jusqu'à la fin, sans une circonstance qui fit perdre à M. de Saint-André les bonnes résolutions qu'il avait prises. Arrivé à la porte du beau-père de son ami, les domestiques instruits de l'attente d'un gendre, et voyant un jeune homme inconnu se présenter, ne doutèrent plus que ce ne fût celui qu'on attendait, et coururent l'annoncer comme tel au maître de la maison, qui, de son côté, accourut au-devant de M. de Saint-André, le serra dans ses bras; et sans lui donner le temps de lui parler, l'entraîna dans la chambre de sa femme, et le lui présenta comme gendre, et à sa fille comme mari.

« M. de Saint-André ne résista point à l'idée d'être tout cela et d'en tirer parti pour son amusement; il joua parfaitement son personnage. Il remit au beau-père et à la belle-mère les lettres dont le défunt était chargé pour eux; et étant instruit à fond, il répondit parfaitement à toutes les questions qu'on lui fit. Il réussit tout aussi bien auprès de la demoiselle, qui du coin de l'œil détaillait avec complaisance la belle figure que la nature lui avait donnée. On vint avertir que le dîner était servi; M. de Saint-André fut placé auprès de sa prétendue. Le père et la mère, transportés, se livrèrent à cette joie pure que donne le parfait contentement; la jeune personne se tenait dans la réserve, ne parlait point, répondait à peine et rougissait souvent. M. de Saint-André était galant et empressé avec elle, attentif et prévenant avec le père et la mère, toujours sérieux dans le maintien, aimable et gai dans le propos.

« Le dîner fini et le café pris, la conversation devint plus sérieuse; on parla d'arrangement, et l'on

entra dans tous les détails qui regardent un nouveau ménage qui s'établit. Au plus fort de la conversation, M. de Saint-André se leva, et prenant son chapeau, fit mine de s'en aller. « Où allez-vous donc, lui dit son beau-père? — J'ai, répondit-il, une affaire qui m'oblige à vous quitter. » Le beau-père insiste pour qu'il remette au lendemain. « Impossible, la chose ne peut se remettre, et ma présence y est absolument nécessaire. » Pendant ce débat il marchait toujours du côté de la porte, et se trouva dans l'antichambre, où le beau-père l'avait suivi. « Maintenant que nous sommes seuls, continua M. de Saint-André, et que ces dames ne peuvent nous entendre, je vous dirai que ce matin, fort peu de temps après être arrivé, il m'est survenu un accident; j'ai été attaqué d'une colique dont je suis mort. J'ai donné parole pour être enterré à six heures; vous sentez que je ne puis me dispenser du rendez-vous. » On se représentera facilement l'étonnement avec lequel le beau-père écoutait M. de Saint-André. Peut-être ne trouva-t-il pas l'image d'un enterrement d'un excellent goût. Cependant l'idée en général lui parut tellement extravagante, qu'il rentra dans la chambre en riant si fort, qu'il eut beaucoup de peine à apprendre à sa femme et à sa fille ce qui lui paraissait si plaisant. Tout en s'entretenant de cette plaisanterie, six heures sonnèrent, même sept; on commença à s'étonner de ne point voir revenir le jeune homme. A sept heures et demie passées, le beau-père s'impatientant, envoya savoir à l'hôtel d'Angleterre ce qu'il était devenu; le domestique chargé de la commission l'ayant demandé sous son véritable nom, les gens de l'hôtel d'Angleterre lui dirent qu'il était arrivé à neuf heures du matin, qu'il était mort à onze, et qu'on l'avait enterré à six heures du soir. Il serait difficile de

rendre la surprise que cette réponse causa au beau-père, à sa femme et à sa fille.

AVEUGLES.

Tout le monde comprend comment les aveugles et les sourds suppléent à un sens par un autre; *Parlez pour que je vous voie*, disait Addison; *regardez-moi pour que je vous entende*, disait madame C.; mais combien peu de gens en sont émus! Ils ne conçoivent pas que ces mots touchans expriment une ingénieuse et profonde résignation. Il n'y a que les âmes élevées et tendres qui savent s'associer dignement au secret du malheur.

Au milieu d'une nuit fort obscure, un aveugle marchait dans les rues avec une lumière à la main, et une cruche pleine sur le dos. Quelqu'un qui courait le rencontra; surpris de cette lumière, il demanda à l'aveugle pourquoi il avait pris une précaution semblable, puisque tout était obscurité pour lui. Ce n'est pas pour moi, lui répondit le malheureux, que je porte cette lumière, c'est afin que les étourdis qui te ressemblent ne viennent pas se heurter contre moi, et renverser ma cruche.

AVOCATS.

Les Germains, irrités du despotisme judiciaire du tribunal de Varus, se saisissaient des avocats et leur coupaient la langue en disant: « Vipère, cesse de siffler. » (MONTESQUIEU, *Esprit des lois.*)

Un magistrat, qui n'avait jamais pu venir à bout de prononcer de suite un discours, interrompit un jour un avocat qui plaidait devant lui. L'avocat, piqué, lui dit avec malice: « Vous m'interrompez, monsieur, quoique vous sachiez bien la peine qu'il y a de parler en public. »

Barthelemy Socin, célèbre jurisconsulte de Pise,

disputait souvent sur des matières de droit contre Jason Magnus, autre jurisconsulte très fameux. Un jour que Laurent de Médicis assistait à leur dispute, Jason se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de forger sur-le-champ une loi qui lui donnait gain de cause. Celui-ci s'aperçut de la supercherie; et comme il n'était pas moins rusé, il renversa aussitôt cette loi par une autre aussi formelle. Jason qui n'avait jamais entendu parler de cette loi, somma Socin d'en citer l'endroit : « Elle se trouve, répondit Socin sans hésiter, à côté de celle que vous venez de rapporter. »

Un avocat qui plaidait pour l'état d'un garçon en bas âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroraison de son plaidoyer, qui fut assez touchante, il s'aperçut que toute l'assemblée était émue; et, pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras l'enfant qui se mit à pleurer et à crier de son mieux. Tout l'auditoire, vraiment touché, s'intéressait au sort de cette jeune victime; mais l'avocat de la partie adverse s'avisa de demander à l'enfant ce qu'il avait pour pleurer si fort. « Il me pince, repartit l'enfant. » Alors tous les spectateurs se mirent à rire et à huer l'orateur, qui avait employé pour les séduire une aussi méprisable supercherie.

BAL.

Madame la comtesse d'Egmont étant au bal de l'Opéra, un masque s'acharnait à l'intriguer et la tourmentait d'autant plus qu'elle ne pouvait le reconnaître et qu'il lui détaillait les particularités les plus secrètes de sa vie. Enfin, pour prouver jusqu'à quel point il était lié avec elle, il alla jusqu'à lui dire tout haut, qu'elle avait une marque de fraise sur la cuisse gauche. A ce mot elle fut furieuse, et appelant la sentinelle : « Arrêtez, lui dit-

elle, ce masque qui m'insulte. » Sur cela l'homme découvre son visage et elle voit le maréchal de Richelieu son père.

BALLONS.

Le 19 septembre 1783, M. de Mongolfier fit à Versailles la première expérience de cette machine aérienne, à laquelle il donna son nom et à laquelle il avait adapté une cage qui renfermait trois animaux, de mœurs et de goûts fort opposés; savoir : un coq, un agneau et un canard.

M. Mongolfier, qui avait suivi la direction de la machine aérienne, arriva au moment où elle tomba dans le bois de Vaucresson, à une demi-lieue du point de départ. La cage avait été séparée par l'effet de la chute, et les trois animaux furent trouvés mangeant tranquillement; on les rapporta en triomphe. Le roi, après avoir félicité l'auteur de sa découverte, ordonna que les trois animaux, qui avaient démontré la possibilité d'exister au-dessus de la région nébuleuse, fussent nourris et conservés avec grand soin à la ménagerie. Comme madame de Lamballe descendait de la terrasse pour se promener dans les bosquets, elle aperçut un des ouvriers qui avaient été employés à la construction de la Mongolfière qu'elle avait vu travailler à Rambouillet, et comme il pleurait, elle lui demanda ce qu'il avait : — « Pardi, madame, j'en ai sujet; j'avais dit à M. Mongolfier : laissez-moi monter dans cette galerie que vous faites au-dessous de la machine; il n'a jamais voulu et a prétendu qu'il ne risquerait point la vie d'un homme. Il y a mis trois animaux, et voilà présentement qu'ils vont vivre à leur aise sans que rien ne leur manque; si le roi a eu tant de bonté pour des bêtes, que n'aurait-il pas fait pour un pauvre artisan comme moi! Ma fortune serait faite..... Je ne m'en consolerai jamais. » Madame de Lamballe,

loin de se moquer de cette ingénuité, le consola et lui donna quelques louis pour l'indemniser d'avoir manqué une si belle occasion de s'enrichir.

BALOURDISE.

Au temps de *la fraternité de Caïn*, selon l'expression de Champfort, un des cent mille districts de la république, composé de cinq membres, comme tous les autres, était administré par cinq perruquiers. Ces personnages imaginèrent de prendre pour leur secrétaire un avocat distingué de Paris, qui se tenait blotti dans une campagne voisine. A quelque temps de là, la commune de Paris fit passer à tous les districts le signalement des suspects; longue et confuse nomenclature, à laquelle était jointe une instruction particulière où il était dit que tous les individus désignés étaient autant de *pierre d'achoppement*. Ce mot fit rêver profondément les cinq artistes, et l'un d'eux, content comme Archimède, se rappelle qu'en effet il y avait dans le faubourg un nommé *Chopement*. Pour comble de joie, le prénom de l'individu se trouve *Pierre*. Il n'y a plus de doute; il faut arrêter *Pierre Chopement*, honnête et pauvre maçon, père de quatre enfans, aussi incapable de conspirer contre la république que le district d'être savant. Le secrétaire est chargé du mandat d'arrêt; il connaissait Pierre Chopement et s'informe des motifs de son arrestation. A peine le président les lui eût-il expliqué qu'il partit d'un grand éclat de rire, au grand scandale de ces messieurs : leur humeur s'accrut bien plus encore quand l'avocat voulut leur faire entendre l'étrange quiproquo. Ils s'irritèrent, l'appelèrent aristocrate et le menacèrent de l'envoyer à Paris avec son complice, s'il ajoutait un seul mot.

Le pauvre *Pierre Chopement* fut donc arrêté, ga-

rotté, expédié au pourvoyeur en chef de la guillotine, Fouquier-Tinville ; mais heureusement le secrétaire avait rédigé le procès-verbal de façon qu'en faisant ressortir toute la stupidité des administrateurs, il mettait dans tout son jour l'innocence du prévenu. Il advint donc que, lorsque celui-ci eut été déposé à la conciergerie et que lecture eut été faite du procès-verbal, Fouquier haussa les épaules, et qu'on renvoya le maçon chez lui avec un passe-port, accompagné d'une lettre pour messieurs du district, que l'on complimenta sur l'immensité de leur civisme.

BARBARIE.

Les mousses sont souvent traités avec barbarie et toujours punis sévèrement pour la moindre faute. On s'amuse même sur quelques vaisseaux à les fouetter, quand il fait calme, pour faire, dit-on, venir le vent. Ainsi, ajoute Bernardin de Saint-Pierre, l'homme qui se plaint si souvent de sa faiblesse abuse presque toujours de sa force.

Quand on attrape les noirs fugitifs, dit le même auteur, on les fouette et on leur coupe une oreille. A la seconde désertion, on leur coupe un jarret et on les met à la chaîne. A la troisième fois, ils sont pendus : mais alors on ne les dénonce pas; les maîtres craignent de perdre leur argent.

Las Casas rapporte que les Espagnols avaient dressé des chiens à la poursuite des Indiens. L'un de ces animaux, nommé *Berezillo*, était célèbre par sa férocité, son habileté singulière à distinguer un Espagnol d'un insulaire. Il avait la même portion qu'un soldat, non seulement en vivres ; mais en or et en esclaves. Les autres chiens n'avaient que demi-paie, mais ils se nourrissaient des Indiens qu'ils égorgeaient.

On sait que Pierre-le-Grand procéda lui-même au jugement de son fils Alexis. Le malheureux prince fut condamné à mort, et son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés en même temps, lui causèrent une révolution si violente qu'il fut frappé d'apoplexie le jour suivant. On raconte que le czar dit au chirurgien appelé pour saigner le czarovitz : « *Comme la révolution a été terrible, ouvrez-lui les quatre veines.* » (Duclos.)

Ce grand réformateur de la Russie, qu'on prétend avoir poli sa nation, en conserva toute la barbarie dans ses mœurs. Féroce jusque dans ses plaisirs, il n'avait pas la moindre idée du respect qu'un prince se doit à lui-même. Barbara Aroeniow, sœur de son premier ministre, le prince Menzicow, en peut servir d'exemple. « Tu es si laide, lui dit un jour le czar, que personne ne t'a jamais rien demandé; je veux t'en consoler, outre que j'aime les choses extraordinaires. » Il tint parole, et cette galanterie brutale eut pour témoins tous ceux qui trouvèrent. (*Ibid.*)

« Épargnez-moi, je suis le fils de Buffon », dit un jeune homme condamné par le tribunal révolutionnaire : « Belle recommandation! repart le juge, à l'échafaud! »

Lavoisier, avant que d'aller à la mort, demanda quelques jours pour achever une expérience : « Non, tout de suite à la guillotine, s'écrie le comité, la république n'a pas besoin de savans. »

Pendant la terreur, à tous les spectacles, on entonnait avant le lever du rideau, la *Marseillaise*, dont le dernier couplet, chanté à genoux, en présence d'un public également agenouillé, était accueilli avec recueillement, et, pour intermède, un acteur, désignant les victimes que ce jour-là on avait conduites à l'échafaud, venait chanter avec

hilarité une chanson finissant par ce refrain, que le parterre répétait en cœur :

Ils ont fait une oraison,
  Ma guinguerainhgon,
A sainte Guillotinette
  Ma guinguerainguette.

On voyait sur la place du carrousel, en face des Tuileries, un monument à jour en forme de pyramide, où étaient renfermés, et offerts à la vénération publique, la baignoire dans laquelle *Marat* avait été frappé ; la table, l'écritoire et la plume dont il s'était servi pour demander, après le massacre de septembre, une nouvelle hécatombe de trois cent mille têtes.

BAVARD.

Un babillard, après s'être épuisé en vains propos, voyant qu'Aristote ne lui répondait rien : « Je vous incommode peut-être, lui dit-il, ces bagatelles vous détournent de quelques pensées plus sérieuses ? — Non, répondit Aristote, vous pouvez continuer; je n'écoute pas. »

BIBLE.

Dans le printemps de 1824, l'anecdote suivante occupait un canton des États-Unis. Un jeune homme se trouvait dans un temple. Frappé de la beauté, de l'air de modestie et de candeur d'une demoiselle placée près de lui, il lui présenta sa Bible, en lui indiquant le 5e verset de la 2e épître de saint Jean, qui est ainsi conçu : *Et maintenant je vous prie, madame, que nous nous aimions l'un l'autre. Ceci n'est pas un commandement nouveau; nous l'avons eu dès le principe.* La jeune fille lut et rougit; elle feuilleta dans l'Ancien Testament et rendit la Bible, le doigt appuyé sur ce verset du 1er chapitre de Ruth, laquelle répondit à Noémi : « *N'insiste pas pour que*

je me sépare de toi et que je m'éloigne, car j'irai partout où tu iras; et où tu fixeras ta demeure, je demeurerai aussi. Ton pays sera mon pays, ton Dieu sera mon Dieu. » Huit jours après cet accord biblique, ces jeunes gens étaient mariés.

BIENFAISANCE. — BONTÉ. — DÉSINTÉRESSEMENT.

Un chanoine de l'église de Paris avait un neveu pauvre, mais libertin, qu'il avait abandonné. Ce neveu, réduit à la mendicité, s'adresse à un philosophe éloquent et le conjure d'aller parler à son oncle et de le fléchir. L'homme dont il avait imploré l'entremise ne connaissait pas le chanoine. Il va pourtant le voir; mais, aux premiers mots qu'il lui dit en faveur du jeune libertin, le chanoine s'irrite, lui reproche de s'intéresser pour un être indigne de sa compassion, et lui raconte avec colère tous les chagrins que ce malheureux lui a donnés. Le solliciteur lui ayant laissé répandre l'amertume de ses reproches, reprend : « Il m'a dit tous ses torts; il m'en a même confessé un que vous dissimulez.—Quel est-il, demande le chanoine?— De vous avoir un jour attendu à la porte de la sacristie, au moment que vous descendiez de l'autel; de vous avoir mis le couteau sous la gorge, et d'avoir voulu vous assassiner. — Cela n'est pas vrai ! s'écria le chanoine, avec horreur. — Quand cela serait vrai, reprit l'homme éloquent, il faudrait user de miséricorde envers votre neveu et lui donner du pain. » A ces mots, tout l'emportement du chanoine fut étouffé, son âme s'amollit, quelques larmes coulèrent, et le jeune homme fut secouru.

Ce trait a été raconté par Marmontel.

Le jour de l'entrevue de Frédéric avec l'empereur Joseph II, au camp de Neiss, après une conversation de plus d'une heure, les deux monarques

dînèrent ensemble avec les princes et les généraux de leur suite. Le célèbre général Laudon était invité. Il voulut se placer au côté de la table opposé à celui où était le roi : « Venez vous mettre ici, M. le général Laudon, lui dit Frédéric, j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi que vis-à-vis. »

Un jour, ce roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisait une affiche. « Va voir ce que c'est, dit-il à un de ses pages. » On vient lui rapporter que c'était un écrit satirique contre sa personne. « Il est trop haut, répliqua-t-il, va le détacher et mets-le plus bas, afin qu'ils le lisent mieux. »

Un de ses domestiques l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un soufflet : les cheveux de cet homme en furent un peu dérangés. Le valet, sans se déconcerter, va se placer devant la glace de la chambre du roi, et refait devant lui la boucle qui était tombée. « Comment, maraud, dit Frédéric, tu as l'audace... — Sire, répond l'autre, c'est seulement afin que les gens qui sont dans l'antichambre ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé entre nous deux. » Le roi ne put s'empêcher de rire, et passa dans une autre pièce.

M. de L...., littérateur estimable, faisait imprimer la collection de ses œuvres; une personne se présente chez son libraire, et lui demande deux cents exemplaires de l'ouvrage, les paie en disant que l'on prie M. de L.... de vouloir bien distribuer lui-même aux jeunes gens peu fortunés les deux cents exemplaires : tournure délicate de faire accepter un bienfait, en déchargeant de la reconnaissance.

Helvétius apprit qu'un jésuite qui avait abusé de sa confiance, trahi son amitié, et qui lui avait

fait perdre les bonnes grâces de la reine, était confiné dans un village, où, vieux et infirme, il souffrait une extrême pauvreté. Le philosophe alla trouver un des amis de cet homme, et lui donna cinquante louis : « Portez-les, lui dit-il, au Père ***, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi ; il m'a offensé ; il serait humilié de recevoir mes secours. »

L'empereur Joseph II se promenant sur les bastions, quelques jours avant de quitter Vienne, y vit une jeune fille qui puisait à grande peine de l'eau à un puits. Le monarque, qu'elle ne connaissait pas, lui demanda ce qu'elle faisait, qui elle était. « Je puise de l'eau comme vous voyez, dit-elle, et suis la fille d'une pauvre femme que je dois entretenir du peu que mon travail me fait gagner. Mon père a été cocher à la cour ; mais nous n'avons pas eu le bonheur d'obtenir une pension. — Venez demain à la cour, répondit Joseph, j'y suis en crédit, et je tâcherai de vous y être utile. — Ah ! mon cher monsieur, répliqua la fille, je crains fort que vous ne gagniez rien. L'empereur ôte plus volontiers qu'il ne donne ; ayez seulement la bonté de m'aider à mettre cette cruche d'eau sur ma tête. » Le monarque ne se le fit pas dire deux fois ; mais le lendemain il fit venir la jeune fille, qui bientôt connaissant son souverain dans celui à qui elle avait parlé la veille, parut confuse et toute tremblante. « Rassurez-vous, lui dit avec douceur Joseph, j'accorde à votre mère une pension de six florins par mois ; mais apprenez désormais à parler avec plus de respect et de justice d'un souverain qui veut être le père, non le tyran de ses sujets. »

Un militaire distingué, ruiné par une partie de jeu, après avoir heurté inutilement à une infinité de portes, court chez mademoiselle Guimard, danseuse de l'Opéra, lui présente le tableau de sa malheureuse situation. Aussitôt l'actrice va à son se-

crétaire, tire cent louis qu'elle donne à l'officier ; il les reçoit avec des transports de reconnaissance, et veut lui en faire son billet. Mademoiselle Guimard lui dit d'un ton obligeant : « Monsieur, votre parole me suffit ; croyez que je ne manque pas dans toutes les parties de l'honneur, et j'imagine qu'un officier aura au moins autant de probité qu'une danseuse de l'Opéra. »

Le grand Frédéric ayant rencontré un lieutenant de ses gardes, dans un jardin royal, en habit bourgeois, malgré la défense expresse des chefs, il feignit de ne pas le reconnaître, et lui demanda qui il était. « Officier, lui répondit le lieutenant, mais je suis *incognito* ici. — Allez-vous-en donc bien vite, reprit Frédéric, de peur que le roi ne vous y voie ! »

Comme il s'occupait un jour à feuilleter des papiers, quelqu'un de sa suite, grand amateur de tabac d'Espagne, voyant la tabatière du roi ouverte, ne put résister à la tentation d'en dérober une prise. Le roi qui le voyait par une glace voisine, se retourna quelques momens après, prit sa boîte qui était d'un grand prix, et la lui montrant, lui demanda si elle lui plaisait. L'autre un peu embarrassé, lui répondit que oui. « Eh bien ! prenez-la donc, lui dit Frédéric en souriant, elle est trop petite pour nous deux. »

Un seul regard de Frédéric en imposait aux plus résolus. Ses grands yeux bleus, fixés sur ceux qui l'abordaient pour la première fois, semblaient chercher jusqu'au fond de leur âme le jugement qu'il devait porter d'eux ; le crime ne pouvait soutenir ce coup d'œil imposant. Un de ses domestiques, gagné par des traîtres, lui servait un jour du café empoisonné. Frédéric le regarde fixement, suivant son habitude ; le perfide s'effraie et tombe aux pieds

du monarque, qui l'interroge tranquillement, appelle ensuite pour demander d'autre café. Le coupable ne fut que chassé, et le grand Frédéric crut le punir assez, en l'abandonnant à ses remords.

Quand il s'agissait de punir, il semblait que ce prince oubliât sa puissance, et ne s'en ressouvînt que lorsqu'il s'agissait de récompenser. Le trait suivant le prouve sans réplique

Un lieutenant-colonel, réformé à la paix de 1763, ayant depuis sollicité vainement pour rentrer au service, se vengea du refus par une satire fort piquante contre Frédéric. Ce grand prince, qui ne faisait ordinairement aucun compte de ces sortes d'écrits, ne laissa pas d'être affecté de celui-ci, et de promettre cinquante louis à qui lui en nommerait l'auteur. Le lieutenant-colonel se présenta lui-même : « Punissez le coupable, dit-il au roi; mais tenez votre parole, en envoyant les cinquante louis promis, à ma femme et à mes enfans qui sont malheureux. » Le roi, frappé de ce discours, ne sentit plus que le regret d'avoir réduit un militaire à ce parti désespéré. Mais, déguisant sa sensibilité sous l'apparence du courroux, il écrivit aussitôt une lettre et la remit à cet officier, avec ordre de l'aller porter lui-même au gouverneur de Spandau. Content d'avoir assuré du secours à sa famille, le coupable prit tranquillement le chemin de la forteresse, se présenta au commandant, et lui remit son épée avec la lettre du roi. Mais quelle fut sa surprise, quand il entendit lire :

« Je donne le commandement de la forteresse « de Spandau au lieutenant-colonel N***, porteur « de cette lettre, et à l'ancien commandant, le gou- « vernement de B***, pour récompense de ses bons « services. » FRÉDÉRIC.

P. S. « Les cinquante louis seront remis à la « femme et aux enfans de N***, pour les aider à « l'aller rejoindre. »

Dans une manœuvre de Potsdam, le roi voulant occuper une hauteur sur laquelle deux vivandières avaient étalé leurs boutiques, celles-ci s'avisèrent de lui disputer le terrain, soutenant qu'il convenait au débit de leurs marchandises, qu'elles lui en avaient payé des droits en conséquence, et qu'il pourrait tout aussi bien, d'un autre endroit qu'elles lui montrèrent, voir remuer ses marionnettes. Quelques expressions dont le roi se servit alors ayant offensé ces dames, elles l'apostrophèrent lui-même en termes si énergiques, qu'il prit le parti de se retirer, en disant à ses officiers : « N'est-il pas plaisant que je puisse faire mouvoir à mon gré tant de milliers d'hommes, et qu'il me faille céder la place à deux c..... ? »

Frédéric, ayant un jour travaillé seul pendant quelques heures, sonna pour appeler. Personne ne se montrant, il passa lui-même dans la chambre voisine où il ne trouva qu'un page qui dormait. Comme il s'avançait pour le réveiller, il aperçoit un papier écrit qui sortait à moitié de sa poche; il le prend doucement, et voit que c'était une lettre de la mère de ce page, dans laquelle elle le remerciait de l'avoir aidée de ses épargnes, et finissait par lui recommander de bien remplir tous ses devoirs envers son maître. Le roi va chercher un rouleau de louis, et revient le glisser avec la lettre dans la poche de son page; puis étant retourné dans son cabinet, il se mit à sonner cette fois de manière que le page, réveillé en sursaut, accourut tout en se frottant les yeux; mais s'étant aperçu en chemin qu'on avait mis quelque chose de lourd dans sa poche, il profite d'un instant où le roi s'était retourné pour savoir ce que ce pouvait être. Quelle fut sa surprise en tirant de sa poche un paquet d'or ! Le pauvre jeune homme s'imaginant soudain que quelqu'un lui avait joué ce tour pour

le rendre suspect, se jette aux pieds du roi pour lui protester de son innocence. « Le bien vient en dormant, » lui dit Frédéric, qui, ne pouvant plus à la fin s'empêcher de rire de l'anxiété de son page, le rassure et lui dit : « Envoie cette somme à ta mère, salue-la de ma part, et ajoute que j'aurai soin d'elle et de toi. »

Il y a dans une petite ville de Silésie une chapelle dédiée à la Vierge. Sans cesse on y apporte des offrandes ; plusieurs d'entre elles, d'un métal précieux, disparurent. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, fort assidu à cette église; on le fouilla, et l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent. Il fut conduit en prison, et son procès instruit. Il ne pouvait nier le fait, mais il prétendit qu'il n'avait pas volé les cœurs d'argent, et qu'il les avait reçus en don de la Vierge, qui connaissait ses besoins et sa pauvreté. Cette excuse, comme on s'y attend bien, ne le justifia pas devant ses juges; il fut condamné à mort. Sa sentence fut portée au roi, selon l'usage, pour être ratifiée. Frédéric fit venir quelques ecclésiastiques. « Ce don, leur demanda-t-il, est-il possible? — Le cas est assurément rare et singulier, répondirent-ils au souverain ; mais le pouvoir et la miséricorde de Dieu sont immenses, et quelquefois il les a manifestés ainsi en faveur des saints. » Après cette décision, le roi écrivit sous la sentence : « Nous accordons la grâce à l'accusé qui a nié constamment le vol, puisque la faveur dont il se vante n'a pas été jugée impossible par les docteurs de sa religion; mais nous lui défendons, sous peine de la vie, d'accepter à l'avenir aucun présent de quelque saint que ce soit. »

Parmi les nombreuses preuves de bonté qu'a données Louis XVI, le trait suivant est remarquable:

Le vicomte de S. avait un talent particulier pour contrefaire sa démarche, sa manière de lorgner, de rire, de parler, etc. Un jour, au spectacle de Versailles, il céda légèrement aux demandes de quelques dames, et contrefit le roi, qui se trouvait aux secondes, dans la loge voisine. Le vicomte, se retournant par hasard, aperçoit Louis XVI, qui le regarde d'un air froid et sévère. Toute la société se crut perdue. Après avoir un peu joui des alarmes du vicomte, encore plus effrayé que les autres, le roi fait un grand éclat de rire et dit : « *Bravo !* mon Ménechme. » Rentré au château, il dit à la reine qu'il voulait lui donner le plaisir de voir une imitation si parfaite, à laquelle il n'avait pu croire lui-même jusqu'alors. Le lendemain, le vicomte fut mandé ; et malgré toutes ses instances, il fallut qu'il répétât la scène du soir précédent ; elle étonna la reine. Ce fut la seule vengeance que Louis XVI tira du vicomte, et il ne cessa point de le traiter avec la même bonté.

Louis XV, informé que l'abbé Terrai avait reçu, à l'occasion du renouvellement du bail des fermes générales, un pot de vin de 300,000 livres, dit à M. Turgot qu'il entendait que l'abbé se dessaisît de cette somme en sa faveur, attendu que ce bail n'était commencé que sous son ministère. Le contrôleur-général communiqua l'intention du roi à l'abbé, qui voulut se défendre d'y satisfaire, mais qui se rendit à une seconde injonction très sérieuse. Il fit donc remettre à M. Turgot les 300,000 livres en espèces ; et celui-ci, loin de vouloir s'approprier exclusivement cette somme, en fit acheter une quantité de chanvre et de lin pour la filature, afin d'occuper un nombre de malheureux qui n'avaient pas de quoi subsister. Le roi témoigna sa satisfaction de ce procédé, en disant aux courtisans qu'il ne l'étonnait pas de la part de M. Turgot.

En 1746, c'est-à-dire, dans le temps où les Anglais et les Espagnols étaient en guerre, l'*Élisabeth*, vaisseau anglais commandé par le capitaine Guillaume Edward, venant de la Jamaïque et richement chargé, essuya la plus violente tempête. Le capitaine, pour sauver la cargaison et l'équipage, ne vit d'autre ressource que celle d'entrer dans le port de la Havane. Il y aborda, et, s'adressant au gouverneur, il lui raconta par quelle occasion il avait été obligé de relâcher dans le port ennemi. « Je viens, ajouta-t-il, livrer aux Espagnols mon vaisseau, mes matelots, mes soldats et moi-même, ne demandant que la vie pour moi et mon équipage. — Monsieur, répondit le gouverneur espagnol, je ne commettrai pas une action si déshonorante. Si nous vous avions pris en pleine mer ou sur nos côtes, en vous préparant au combat, votre vaisseau serait de bonne prise et vous seriez nos prisonniers. Mais quand, battu de la tempête, vous vous réfugiez dans ce port, j'oublie et je dois oublier que ma nation est en guerre avec la vôtre. Nous ne voyons plus en vous que des hommes; déchargez donc en assurance votre vaisseau, radoubez-le; trafiquez sur ce port si vous le jugez à propos, afin de payer les frais du radoub. Vous partirez ensuite, et je vous donnerai un passeport jusqu'à ce que vous soyez au-delà des Bermudes. Si vous êtes pris en pleine mer, vous serez de bonne prise; mais à présent vous n'êtes pas Anglais, vous êtes des étrangers qui avez besoin de secours. » Ce vaisseau partit quelque temps après. Il arriva heureusement à Londres, où le capitaine Edward n'a cessé de raconter cet acte d'hospitalité.

On représentait au duc de Longueville que les gentilshommes voisins chassaient sans cesse sur ses terres. « Laissez-les faire, dit-il, j'aime mieux des amis que des lièvres. »

Bourret avait beaucoup aimé mademoiselle Gaussin, et comme il n'était pas riche, il lui fit un billet en blanc. Devenu riche, il ne la voyait plus si assidûment, et ce billet l'inquiétait beaucoup. Enfin, un jour il lui en parla. Elle lui dit qu'elle l'avait et qu'elle le conserverait toujours. En effet, elle le lui montra, après avoir écrit au-dessus de la signature : *Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.* Bourret lui envoya le lendemain une superbe écuelle d'or, remplie de doubles louis.

M. le président de Montesquieu vit un jour, sur le port de Marseille, un marinier qui ne lui parut point avoir l'air d'être né pour cet état. La curiosité l'engagea d'entrer dans son canot et de se promener dans la rade avec lui. Il apprit que ce jeune homme ayant son père captif, avait ajouté ce genre de travail au sien pour gagner plutôt la rançon. Quelque temps après, ce père revint au sein de sa famille, qui, n'ayant rien fait pour sa délivrance, ne douta pas que ce ne fût l'effet de la générosité de l'inconnu, surtout d'après les renseignemens qu'il avait pris à cet égard.

Depuis, le fils ayant rencontré à Marseille le président de Montesquieu, se jeta à ses genoux, et voulut le remercier comme son bienfaiteur; celui-ci se débattit et s'arracha de ses bras; en sorte qu'on n'aurait jamais su qui il était, si, à la mort du président, on n'eût trouvé dans ses papiers une note relative à cette anecdote.

Un porteur d'eau, père de quatre enfans, trouva dans la rue un orphelin abandonné; il le prend par la main, le mène à sa femme : « Tiens, lui dit-il, voilà un malheureux abandonné. Dieu nous aidera à le nourrir. »

Marie-Thérèse mérita le beau nom de *mère de*

la patrie que lui donnèrent les peuples attendris. Ses derniers momens ne furent employés qu'à répandre des bienfaits sur les pauvres et sur les orphelins. Cette auguste princesse était entrée, dès l'âge de quatorze ans, au conseil de l'empereur Charles VI, son père. Comme elle ne cessait de demander des grâces : « Je vois bien, lui dit un jour Charles VI, que vous ne voudriez être reine que pour faire du bien. — Il n'y a que cette manière de régner, » répondit-elle.

M. de C..., jeune officier de lanciers, était du nombre de ces braves dont les derniers efforts, trahis par la fortune, ne purent assurer en 1814 l'indépendance du territoire français. Dans une affaire assez chaude, qui se livra près du pont de Montereau, il fut frappé d'un coup de feu et tomba de cheval. Ses yeux, fermés par la douleur, se rouvrirent aux atteintes d'une lance ennemie qu'il se sentit plonger profondément dans le côté. Cependant, il recueillit assez de forces pour se traîner jusqu'au bord de l'Yonne, et parvenu sur la rive, il fut aperçu par un vieux batelier, ancien soldat, qui, secondé par sa fille, jeune enfant de treize ans, arriva, à force de rames, jusqu'à M. de C... expirant. Après l'avoir placé dans son bateau, il se prépare à gagner le rivage opposé, désespérant toutefois de le conduire vivant jusqu'à l'ambulance. « Vous avez été bien maltraité, mon officier, lui dit-il, mais, tel que vous me voyez, je suis revenu de plus loin. » Le silence et l'attitude de M. de C... annoncent l'excès de ses souffrances, et le batelier ne tarde pas à s'apercevoir que le sang qui s'amasse à la blessure du côté gauche, doit terminer sa vie avant peu d'instans. Alors se tournant vers sa fille : « Marie, tu m'as entendu parler de mon frère; tu sais qu'il est mort d'une blessure semblable; eh bien! s'il s'était

trouvé là quelqu'un qui eût consenti à lui sucer sa plaie, ses jours étaient sauvés.»

Il aborde sur la côte, mais se doutant bien que ses forces sont insuffisantes pour transporter l'officier à terre, il le prévient qu'il va chercher trois ou quatre soldats, et il le recommande à la garde de sa fille. Celle-ci reste. Quel est son attendrissement, lorsqu'elle entend le blessé gémir, non pas de quitter la vie à la fleur de son âge, mais de ne pouvoir consacrer ses derniers embrassemens à sa mère. Ces mots la pénètrent de sensibilité et ses yeux se mouillent de pleurs. Le moyen par lequel on aurait pu sauver la vie à son oncle se présente à sa mémoire; aussitôt elle déchire le vêtement du guerrier que ses lèvres généreuses rappellent à l'existence. Mais le bruit qu'elle entend bientôt suspend cette action héroïque, et elle se réfugie, honteuse, à l'extrémité du bateau. Les soldats arrivent avec le batelier, et ne sont pas peu surpris, surtout celui-ci, de voir M. de C... ouvrir les yeux et demander à qui il est redevable d'un si beau service. Le batelier tourne alors ses regards vers sa fille, et aperçoit des taches de sang sur son tablier; il l'appelle; la pauvre enfant approche en tremblant. Elle va se défendre par un innocent mensonge d'être l'auteur de cette action, lorsqu'elle est déjà rassurée par son père, qui l'embrasse, et par le jeune officier qui, pénétré d'admiration, lui dit : O ma libératrice, je vous dois la vie, devenez-en l'arbitre : elle vous appartient à jamais.

Porté dans une maison voisine, il ne veut pas avoir d'autre garde-malade que Marie, et son premier soin, en donnant de ses nouvelles à sa mère, est de lui dire que c'est à son nom, invoqué au moment suprême, qu'il doit le sublime dévoûment de celle à qui il veut consacrer ses jours. Le préjugé ne résista pas long-temps au bonheur

d'appeler sa fille, l'être à qui madame de C... était redevable de ce qu'elle possédait de plus précieux au monde. Marie fut mise dans un pensionnat de Paris, où elle acquit des talens. Trois années ont apporté à sa physionomie un développement et une grâce en harmonie avec son âme, son âme qui est toujours celle de la batelière de Montereau. Elle vient de s'unir au guerrier qui lui doit l'existence, et le batelier est aujourd'hui l'ami de sa nouvelle famille. Le jour des noces, M. Bouilly a célébré dans une romance, dont M. Berton a fait la musique et que M. Horace Vernet a ornée d'une gravure, les circonstances de cet événement, où se manifestent de part et d'autre des sentimens si nobles et si généreux.

Madame Elisabeth désirant avoir, pour soigner ses vaches, une laitière suisse, chargea madame Raigecour de prier madame de Diesbach de lui procurer de Fribourg un bon sujet; elle voulait surtout que sa fidélité fût à toute épreuve, car elle était avare de son lait, parce que le premier emploi qu'elle en faisait était de le distribuer aux enfans des pauvres paysannes de Montreuil; et l'idée que ces infortunés ne manqueraient pas de la nourriture qui leur était propre, lui faisait trouver délicieux le superflu qui lui restait. La jeune Marie (c'était le nom de la laitière suisse), touchée de sa bienfaisance, mettait le plus grand zèle à suivre ses ordres, et disait souvent : « Ah! quelle bonne princesse! » La douceur, la fidélité de cette jeune fille, et surtout son air de tristesse, avaient si fort intéressé madame Elisabeth, qu'elle désira savoir si Marie était heureuse auprès d'elle, et ne regrettait pas sa patrie. Marie, interrogée par madame de Diesbach, lui avoua qu'une seule chose troublait son bonheur; qu'elle avait laissé en Suisse un jeune homme qu'elle était sur le point d'épouser,

lorsqu'on l'avait fait venir en France; qu'elle avait un grand chagrin de son absence et craignait qu'il ne l'oubliât. Madame Elisabeth, informée de ces détails par madame de Diesbach, la chargea d'écrire à Jacques (c'était le nom de l'amant de Marie) que, s'il voulait venir joindre Marie, madame Elisabeth lui permettrait de l'épouser, et le ferait son vacher. On peut juger de la joie de la fille et du bon Jacques en apprenant les bontés de madame Elisabeth. Ce fut à cette occasion que madame de Travannet composa l'air et les paroles de *Pauvre Jacques*.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas la misère;
Mais à présent, que tu vis loin de moi,
Je me manque de tout sur la terre. (*bis*.)

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souviens-tu? tous les jours étaient beaux.
Qui nous rendra ce temps prospère?
Pauvre Jacques, etc.

Quand le soleil brille sur nos guérêts,
Je ne puis souffrir sa lumière,
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.
Pauvre Jacques, etc.

Peu de temps avant de monter sur le trône, Marie-Antoinette, se promenant dans le parc de Versailles avec son auguste époux, libres tous deux du faste importun qui sans cesse assiége les grands, ils aperçurent une jeune enfant qui portait une écuelle avec quelques cuillers d'étain. « Que portes-tu là, lui dit la princesse? — Madame, c'est de la soupe pour mon père et ma mère qui travaillent là-bas aux champs. — Et avec quoi est-elle faite? — Avec de l'eau, madame, et des racines. — Quoi! sans viande? — Oh! madame, bien heureux quand nous avons du pain!

— Eh bien, porte ce louis à ton père pour vous faire à tous de meilleure soupe.... » Elle dit au prince : « Voyons ce qu'elle deviendra. » Ils la suivirent en effet, et considérèrent de loin le bonhomme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que sa fille lui a remis le louis et lui a fait part de cette heureuse rencontre, tombe à genoux avec sa femme, et lève les mains vers le ciel. — « Ah! vois-tu, mon ami? s'écrie la princesse, ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien! ton cœur ne dit-il rien à un pareil spectacle? — Mettez votre main là, dit le prince en portant à son cœur celle de son épouse. — Oh! ton cœur bat bien fort! va, tu es sensible, et je suis contente de toi. »

La duchesse d'Orléans, morte il y a peu de temps, était unie, par les liens du sang et de l'amitié, avec madame de Lamballe; elle fit avec elle différens voyages dans les grandes possessions de M. le duc d'Orléans et de M. de Penthièvre. Partout la bienfaisance accompagnait leurs traces; vieillards, mères de famille, veuves affligées, enfans orphelins, trouvaient près d'elles le soulagement de leurs douleurs; elles les écoutaient avec bonté, elles allaient au-devant de la timide indigence. Jamais une promenade ne pouvait leur offrir un but agréable, qu'autant qu'elle leur donnait l'occasion de venir au secours de l'humanité souffrante. Une simple robe de mousseline, un grand chapeau de paille, étaient toute leur parure. Faisant rester leur calèche à l'entrée du hameau, et à peine suivies, elles le traversaient à pied pour y chercher la plus pauvre cabane. Elles s'arrêtèrent un jour à la vue de trois petits enfans presque nus, dont l'aîné pouvait avoir au plus huit ans, et qui faisait manger au plus jeune du lait caillé et du pain bis. Les enfans restèrent muets en voyant de si belles

dames. Elles entrent, et aperçoivent sur un mauvais matelas, étendu sur une couchette remplie de paille, un vieillard vénérable, dont les cheveux blancs couvrent le front sillonné par les ans, mais où brille la vertu; auprès de lui une femme, jeune encore, dont les traits sont effacés par la douleur et la misère. Il ne reste dans cette triste demeure qu'une table à moitié cassée, un banc, quelques ustensiles de bois et de terre; mais tout est propre et annonce le malheur et non le désordre. Les princesses virent bien qu'elles n'étaient pas connues, et sentirent plus vivement le plaisir qu'elles auraient à soulager cette famille infortunée. Madame de Chartres demanda au vieillard s'il y avait longtemps qu'il était malade : « Il y a vingt-sept ans, madame, que je suis paralytique, et depuis cet instant je n'ai pas quitté mon lit, qui était moins mauvais qu'il n'est aujourd'hui; bientôt il le sera davantage, car voilà la Saint-Martin, il faut payer la rente de cette maison et la taille, il n'y a pas d'autre moyen que de vendre ce matelas; je ne croyais pas être réduit à n'avoir d'autre lit que la paille. Je sais bien que j'aurais une autre ressource. — Quelle est-elle? — C'est, madame, d'obtenir d'être transféré à l'Hôtel des Invalides. — Vous avez donc servi, interrompit madame de Lamballe? — Pendant trente-quatre ans dans le régiment de Chartres, où j'étais caporal, n'ayant pu être sergent, parce que je ne savais pas écrire. A l'instant où je fus attaqué de cette cruelle maladie, j'obtins les invalides; mais comme j'aimais beaucoup ma femme et mes enfans, je préférai de prendre la pension pour rester dans mon pays. J'avais trois fils qui gagnaient bien leur vie; à la mort de ma femme, je me suis retiré chez l'aîné, qui venait de se marier à cette brave femme, qui a eu pour moi des soins extrêmes; mais mon fils a péri dans la forêt, il a laissé ces trois enfans que vous voyez à

ma porte. Ma pension n'est pas suffisante à mes besoins, et mes autres fils ont une famille nombreuse, et des femmes qui ne sont pas aussi bonnes que Nanette, de sorte qu'il n'y a qu'elle qui ait soin de moi; mais son travail peut à peine suffire à notre subsistance journalière, et il faut vendre tous les ans quelques meubles de notre ménage pour la rente et les impôts; bientôt il ne nous restera plus rien, il faudra quitter Nanette pour ne pas ajouter à ses embarras.... J'en mourrai de douleur. — Vous ne mourrez point, bon vieillard, dirent en même temps les deux princesses; et déposant aussi toutes deux leur bourse sur le lit du vieux soldat, elles voulaient se dérober à la reconnaissance; mais la jeune femme s'était déjà jetée à leurs pieds, elle tendait les bras pour les retenir. — Ne nous quittez pas, s'écria-t-elle, je vous en conjure, sans nous dire à qui nous devons la vie. — Relevez-vous, relevez-vous, lui dirent les princesses, nous ne faisons que remplir notre devoir; mon mari est colonel du régiment où votre père a servi si long-temps. — Quoi! s'écria le vieux militaire, vous êtes l'épouse de mon colonel! Vous êtes la bru de monseigneur, la fille du vertueux duc de Penthièvre? Ah! je dois bénir le bonheur de vous voir. Ah! mesdames, ah! mes bonnes princesses, le ciel vous bénisse; qu'il verse sur vous toutes les grâces; qu'aucun malheur n'approche de vous, qui venez de les éloigner pour jamais de ma vieillesse! Mes enfans, priez Dieu sans cesse pour la conservation des jours précieux de monseigneur, de mesdames, de M. le duc de Penthièvre.» Et les pauvres enfans élevaient leurs petits bras autour des princesses, qui les prenaient les uns après les autres pour les caresser. Mettant fin à cette scène attendrissante, elles regagnent leur voiture comblées des bénédictions de cette famille. De retour au Rinci elles racontent leur

aventure; les princes dirent qu'il fallait envoyer au vieux soldat le titre de propriété de la maison qu'il habitait, et M. de Penthièvre y joignit une petite pension pour le vieillard, reversible sur la tête de la veuve, sa belle-fille. On donna ordre de dresser ces actes, que les princesses se chargèrent de porter à la chaumière. Elles s'acquittèrent de cette mission bienfaisante, et quittèrent ces bonnes gens pénétrées de la simplicité de leurs vertus, comme ils l'étaient de leurs touchantes bontés.

En 1776, n'étant encore que duchesse de Chartres, après avoir traversé toute l'Italie, elle revenait de Naples pour retourner en France, lorsqu'auprès de Sermonetta un cercle de fer se détachant d'une des roues de sa voiture, la duchesse fit arrêter, et descendit avec les trois personnes qui étaient avec elle. Tandis qu'on raccommode avec des cordes la voiture délabrée, la princesse gravit un chemin tortueux taillé dans le roc. Dans ce moment deux ermites paraissent; l'un était un vieillard vénérable, et l'autre, au printemps de l'âge, avait la figure la plus intéressante. La duchesse tressaillit en les entendant parler français. On entra dans l'ermitage, on s'assit sur un banc de bois; la duchesse, séparée de sa suite, n'en imposait pas aux ermites, bien éloignés de penser qu'ils reçoivent une princesse du sang royal de France. « Hélas ! dit le jeune homme en soupirant, nous ne pouvons rien vous offrir, pas même un simple verre d'eau; on n'étanche sa soif ici qu'aux dépens de sa santé; un peu de pain noir, c'est tout ce que nous possédons. — Depuis combien de temps êtes-vous dans ce triste séjour ? Depuis huit mois; après avoir fait le pélerinage de Rome, nous voulûmes aller à Naples : en passant sur cette route nous tombâmes malades; le religieux qui avait habité cet ermitage venait de mourir, on nous permit d'occuper sa demeure, et le manque d'argent nous

força d'y rester. — Êtes-vous engagé dans les ordres, lui demanda la duchesse? — Non, répondit-il, je suis libre. — Dans quelle province êtes-vous né? — Je naquis à Béziers, dans le plus beau pays de la France. — Et pourquoi l'avez-vous quitté?» A cette question le jeune homme poussa un profond soupir; et le vieillard, beaucoup moins abattu, prenant la parole : « Il a vingt ans, dit-il, il aimait, il était aimé; mais il manquait de fortune.... le désespoir l'a conduit en Italie; je le rencontrai dans la ville d'Avignon; nous nous sommes attachés l'un à l'autre, et, fixés ici par la nécessité, nous avons perdu l'espérance de pouvoir jamais en sortir. Je puis me résigner sans effort, à soixante-dix ans; mais lui, si jeune!.... — Ah! mon père, reprit le jeune ermite, comment pourrais-je regretter la vie?.... — Celle que vous aimez est donc mariée? — Elle ne l'était pas quand je partis. — N'éprouvez-vous donc plus le désir de retourner dans votre patrie?—Oh! madame, s'écrièrent à la fois les deux ermites, c'est un souhait superflu, mais il n'en est que plus ardent.—Ah! je le conçois, dit la princesse, oui, je sens que rien ne saurait tenir lieu de son pays, et que, même sous le plus beau climat du monde, on ne peut vivre sans le regretter amèrement.... Tenez, mes amis, poursuivit-elle, voilà trente sequins, retournez en France, j'ai le pressentiment que vous y trouverez le bonheur.» A ces mots, les deux ermites tombent aux genoux de la bienfaisante princesse, et prient le ciel de récompenser leur angélique libératrice. Les deux ermites voulurent savoir le nom de leur bienfaitrice, qui refusa de se nommer. « Je serai en France avant vous, leur dit-elle, allez tous deux à Paris, rendez-vous au Palais-Royal, et là demandez madame la comtesse de ***, elle vous conduira chez moi, et vous me connaîtrez alors.»

Dans ce moment, on vint avertir la princesse

que la calèche était prête et raccommodée. Et nous aussi, nous allons partir! s'écrièrent les ermites. La duchesse, en recevant leurs adieux, leur fit encore plusieurs questions; elle écrivit leurs noms sur son souvenir : le jeune homme s'appelait Isidore, et le vieillard Timothée.

Les deux ermites arrivèrent à Paris sur la fin de l'automne (deux mois après le retour de la princesse); ils se rendirent au Palais-Royal, chez la comtesse de***, qui leur donna rendez-vous pour sept heures du soir. Interrogé par la comtesse, le jeune Isidore répondit qu'il avait appris à Béziers que le père de sa maîtresse, riche marchand de cette ville, avait fait banqueroute; qu'il était mort de chagrin; que, trois mois après cet événement, sa fille avait tout-à-coup quitté Béziers, et qu'on ignorait absolument ce qu'elle était devenue. En finissant ce récit, Isidore ne put retenir ses larmes. « Ne vous laissez point abattre, lui dit la comtesse, confiez-vous à la providence; elle vous a tirés des marais pontins, ne peut-elle pas vous unir à celle que vous aimez? » Isidore secoua tristement la tête en soupirant; il prit congé de la comtesse, et, suivant l'invitation qu'il avait reçue, il revint avec son compagnon à sept heures précises. On les attendait avec impatience. « Suivez-moi, leur dit la comtesse. » Elle descend avec eux un petit escalier, et entre dans un vaste et magnifique salon.... « Où sommes-nous, dit Isidore avec émotion? — Chez la maîtresse de ce palais, répondit la princesse...— O ciel! quoi, c'est la princesse... — Oui, la princesse est votre bienfaitrice, et si vous n'aviez pas toujours vécu si loin d'elle, vous auriez pu le deviner. » Dans cet instant une porte de glace s'ouvrit, et la princesse parut. Elle conduisait et soutenait une jeune et jolie personne dont les yeux étaient baignés de larmes..... Que devient Isidore en retrouvant sa maîtresse entre

les bras de sa bienfaitrice? Il ne savait comment exprimer sa reconnaissance. Quand les premiers transports de sa joie furent calmés, la duchesse prenant la parole, et s'adressant au jeune Isidore : « Celle qui vous est chère, dit-elle, est libre et vous aime. Je lui écrivis en revenant d'Italie, elle m'instruisit de ses malheurs, et consentit à venir à Paris. Elle a perdu sa fortune, mais j'ai acheté pour vous une jolie petite maison située sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets. Votre habitation est meublée, je l'ai visitée, j'en ai dirigé moi-même l'arrangement; vous aurez un grand jardin, une prairie, des bestiaux, et je me charge des frais de votre noce. »

Isidore et la jeune fille ne répondirent qu'en versant un torrent de pleurs. « Et vous, vénérable Timothée, que puis-je faire pour vous, dit la princesse au vieillard? A quel genre de vie voulez-vous désormais vous consacrer? — Prier Dieu et cultiver la terre, voilà ma vocation, répondit Timothée; un ermitage et un petit jardin dans la forêt de Villers-Cotterets me rendraient le plus heureux des hommes. — Vous aurez ce que vous désirez, reprit la duchesse. » L'heureux Isidore, peu de jours après, épousa sa maîtresse, et il partit aussitôt pour Villers-Cotterets avec sa femme et Timothée, comblés des bienfaits de l'auguste princesse.

Un jour que Marie Lekzinska, femme de Louis XV, traversait les appartemens de Versailles avec son cortége ordinaire, une paysanne l'aborde sans façon et lui dit : « Çà, ma bonne reine, je viens de bien loin, entendez-vous, tout exprès pour vous voir; je vous prie, que j'aie cette consolation un peu à mon aise. — Bien volontiers, ma bonne, lui dit la reine en s'arrêtant, et tout de suite elle s'informe de son pays, lui demande

des nouvelles de son petit ménage, où elle apprend avec plaisir qu'il n'y a point de misère. Elle répond à son tour à quelques questions que lui fait la paysanne, et lui dit avec bonté : « Hé bien, m'avez-vous vue à votre aise? Puis-je m'en aller et vous laisser contente? »

La même se promenant un jour dans le parc de Versailles, rencontra une pauvre femme, fort mal vêtue, qui le traversait avec un pot à la main, portant un petit enfant sur ses bras, et suivie de plusieurs autres; la reine l'appelle. « Où allez-vous, ma bonne femme? — Madame, je vais porter la soupe à mon homme. — Et que fait-il? — Il sert les maçons. — Combien gagne-t-il par jour? — Douze sous à présent, quelquefois dix. — Avez-vous quelque champ? — Non, madame. — Combien avez-vous d'enfans? — Cinq, bientôt six. — Et vous, que gagnez-vous? — Rien, madame, j'ai bien assez d'ouvrage dans mon ménage. — Quel est donc votre secret pour tenir votre ménage et nourrir sept personnes avec douze sous par jour et quelquefois dix? — Eh! madame (montrant une clef pendue à sa ceinture), le voilà mon secret; j'enferme notre pain, et je tâche d'en avoir toujours pour mon homme. Si je voulais croire ces enfans-là, ils mangeraient dans un jour ce qui doit les nourrir une semaine. »

La princesse, touchée jusqu'aux larmes à ce récit, mit dix louis dans la main de cette pauvre mère, en lui disant : « Donnez donc un peu plus de pain à vos enfans. »

BIGAME.

Le trait suivant prouve la douceur du gouvernement de Philadelphie, et le degré de liberté et de tranquillité, dont chaque citoyen jouit dans cette province.

Une femme de cette ville, malade depuis long-temps, et en danger de mourir, appelle son mari, et lui fait part de la crainte qu'elle a, qu'après sa mort il n'épouse une femme qui maltraite ses enfans; elle exige de lui que dans l'instant il épouse Ruth, sa servante, qui avait toujours témoigné de l'affection pour ses enfans. Le mari, croyant que cette proposition était l'effet du délire, lui promit de la satisfaire; mais comme cette bonne mère comptait mourir dans le jour, et que le bonheur mal assuré de ses enfans la tourmentait, elle voulut que le mariage fût consommé avant sa mort. Ruth était jolie, le mari jeune et vigoureux; il ne se fit pas prier plus long-temps, et il épousa sa servante. Le lendemain, la malade se trouva mieux, et ne tarda pas de guérir. La renonciation volontaire à son mari, ne l'empêche pas de rester dans la même maison; elle a soin de ses enfans, respecte la nouvelle épouse, et se contente de veiller aux choses du ménage. Les jours de ce bigame n'ont point été troublés par les Philadelphiens qui, loin de se scandaliser de l'aventure, ne peuvent s'empêcher d'admirer les motifs de cet échange.

BOITERIE.

Lord Byron boitait, et l'on dit que les railleries de ses camarades de collége sur cette infirmité lui donnèrent cette aigreur, ce caractère sombre, ce goût particulier pour les sensations pénibles, cette irritabilité qui le rendirent si malheureux.

BONS MOTS. — TRAITS SPIRITUELS.

Duclos, qui n'avait pu faire admettre Piron à l'Académie française, voulut du moins en écarter les écrivains médiocres. Lorsque Bougainville se présenta, il fit entendre au secrétaire perpétuel qu'atteint d'une dangereuse maladie, il laisserait bien-

tôt la place vacante. « *Eh parbleu!* lui répondit Duclos, *ce n'est point à l'Académie à donner l'extrême-onction.* » Ce mot se rapproche du suivant. L'abbé Trublet faisait solliciter le fauteuil académique, en alléguant qu'il était malade de chagrin de n'y point arriver. *L'Académie*, dit Duclos, *n'a point été établie pour les incurables.*

C'est à Duclos qu'appartient ce mot fameux au sujet des hommes puissans qui n'aiment pas les gens de lettres : *Ils nous craignent comme les voleurs craignent les réverbères.*

Les bons mots de cet auteur sont aussi nombreux que piquans. On parlait un jour de grâces sollicitées, et facilement obtenues par les familles, pour n'avoir point à rougir d'un parent condamné par les lois : « Je n'en accorderais aucune si j'étais le maître, s'écria plaisamment Duclos ; si chaque famille avait son pendu, qu'aurait-on à se reprocher ? »

Parmi les heureuses saillies de Duclos, on cite celle-ci : « Un tel est un sot ; c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve. »

Et ce mot juste et profond, en parlant des Français : « C'est le seul peuple qui puisse perdre ses mœurs sans se corrompre. »

Il disait énergiquement d'un homme endurci aux affronts : « On lui crache au visage, on le lui essuie avec les pieds, et il remercie. »

Nous recueillons encore ici plusieurs autres mots, qui peignent parfaitement son caractère. M. de *** se plaignait devant lui de s'être beaucoup ennuyé à un sermon prêché dans la chapelle de Versailles : « Pourquoi, dit-il, êtes-vous resté jusqu'à la fin ? — J'ai craint de déranger l'auditoire et

de le scandaliser. — Ma foi, plutôt que d'entendre un mauvais sermon, je me serais converti au premier point. »

Quoique Duclos ait beaucoup contribué à l'essor de l'esprit philosophique dans le dix-huitième siècle, il voyait avec peine les disciples de Voltaire et Montesquieu, aller dans leurs écrits bien plus loin que leurs maîtres. Il disait à ce propos : « Les grands raisonneurs et les sous-raisonneurs de notre siècle en feront et en diront tant qu'ils finiront par m'envoyer à confesse. »

Un jour qu'il se baignait dans la Seine, une voiture élégante verse sur ses bords ; il aperçoit une dame étendue par terre, il accourt, s'élance tout nu sur la rive : « Madame, dit-il, en lui présentant la main pour la relever, excusez-moi de n'avoir point de gants. »

Un jour qu'il était travaillé de la fièvre, il fit appeler un fameux médecin, qu'il estimait comme habile dans son art, mais dont il persifflait dans la société l'esprit et les manières. Flatté de la confiance de l'académicien, le docteur accourut et lui témoigne sa surprise : « Je croyais, dit-il, que je ne vous étais point agréable. — Cela est vrai, répond Duclos, mais, par Dieu ! je ne veux point mourir. »

L'abbé de Voisenon ayant composé des couplets en l'honneur de madame du Barry et du chancelier Maupeou, qui avaient fait exiler le duc de Choiseul, l'Académie française délibérait si elle ne le réprimanderait pas : « Eh ! messieurs, dit Duclos, pourquoi voulez-vous tourmenter *ce pauvre infâme*. »

L'ignorance où était l'abbé Terrasson sur la plupart des choses de la vie, lui donnait une naïveté que bien des gens traitaient de simplicité, ce qui a fait dire qu'il n'était homme d'*esprit que de profil*.

La marquise de Lassai, qui était de sa société, répétait volontiers qu'il n'y avait qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une imbécillité pareille.

La duchesse de Bourgogne, vive et spirituelle, hasardait souvent, à l'aide des caresses, des plaisanteries assez fortes. « Savez-vous, ma tante, disait-elle un jour devant Louis XIV à madame de Maintenon, pourquoi les reines en Angleterre gouvernent mieux que les rois? C'est que les hommes gouvernent sous le règne des femmes, et les femmes sous celui des rois. »

Un jour qu'on la pressait de jouer dans le salon de Marly, pendant le plus grand feu de la guerre : « Eh! avec qui voulez-vous que je joue? avec des femmes qui tremblent pour leurs maris, leurs enfans, leurs frères? Et moi qui tremble pour l'état. »

Louis XIV peignait le duc d'Orléans par ce trait : « Savez-vous dit-il, au médecin de ce prince, ce que c'est que mon neveu? C'est un fanfaron de crimes. »

L'abbé Senieu voulant assister à une assemblée de l'Académie française, où l'on recevait un médiocre sujet, et ne pouvant percer la foule, s'écria : « Il est plus difficile d'entrer ici que d'y être reçu. »

L'abbesse de Maubuisson, fille de Frédéric V, électeur palatin, et dont la naissance était le moindre mérite, pria l'abbesse de Poissy d'assister à une bénédiction d'abbesse qui devait se faire à Maubuisson. Celle-ci fit dire qu'elle ne pouvait y aller, à moins que madame de Maubuisson ne s'engageât à lui donner la main. « Dites à madame de Poissy, répondit l'abbesse de Maubuisson, qu'elle n'ait point d'inquiétude; depuis que je suis religieuse je ne distingue plus ma main droite de ma gauche que pour faire le signe de la croix. »

Le duc de Lesdiguières se maria étant fort vieux; le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, lui demanda pourquoi il se mariait. « Pour avoir des enfans, répondit le duc. — Mais, reprit le cardinal, votre femme est bien vertueuse. »

Clermont-Tonnerre, attaché à la maison d'Orléans, disait que la mère du régent était le plus sot homme du monde, et son époux la plus sotte femme.

Le maréchal de Duras, mort en 1704, disait au roi qu'il comprenait bien qu'un roi trouvât un confesseur qui gagnait assez dans ce monde pour se damner dans l'autre; mais qu'il ne comprenait pas que ce confesseur en trouvât un pour lui.

L'impératrice-reine disant un jour au feld-maréchal Coniagsec de ne point avancer les officiers libertins. « Madame, répondit-il, si votre auguste père eût pensé ainsi, je serais toujours enseigne. »

Louis XI ayant un jour rencontré l'évêque de Chartres sur un cheval richement caparaçonné: « Les évêques, lui dit-il, n'allaient pas ainsi autrefois. — Non, sire, répondit l'évêque, du temps des rois pasteurs. »

M. de Saint-Germain disait un jour à Louis XV: « Pour estimer les hommes il ne faut être ni confesseur, ni ministre, ni lieutenant de police. — *Ni roi*, ajouta le monarque. »

Marie Lekzinska disait : « Les courtisans nous crient : *Donnez-nous sans compter*; et les peuples : *Comptez ce que nous vous donnons.* »

Une des dames de cette princesse, qui se flattait que son inconduite était encore un mystère pour elle, lui demandait, sous un vain prétexte, la permission d'aller dans une maison de plaisance où

était le roi; la reine lui répondit: « Vous êtes la maîtresse. » La dame voulut bien prendre l'équivoque du bon côté, mais le courtisan inscrivit l'épigramme sur ses tablettes.

Quand M. de Maurepas proposa Turgot pour ministre à Louis XVI, ce prince lui dit avec une candeur digne de respect: «On prétend que M. Turgot ne va pas à la messe. — Eh! Sire, répliqua Maurepas, l'abbé Terray y va tous les jours. » Ce mot suffit pour dissiper toutes les préventions du monarque. (*Biographie universelle.*)

« En lisant *Numa Pompilius*, disait Marie-Antoinette au baron de Besenval, *je crois manger de la soupe au lait.* « On exprimerait difficilement (remarque un écrivain) d'une manière plus vraie, plus simple et plus plaisante, l'impression que produit le ton dominant de cet ouvrage.

Quand Marie-Antoinette recevait peu de monde, et seulement les personnes choisies par elle, et honorées de son amitié, elle disait comme Henri IV: « *Je ne suis plus la reine, je suis moi.* »

Aux approches de la révolution, Rivarol, dans une cercle de personnes titrées, s'écriait avec importance: « *Nos droits, nos priviléges sont menacés.* » L'un des assistans, le duc de Créqui, répétait avec une sorte d'affectation, *nos* droits... *nos* priviléges... — « Eh! oui, reprend Rivarol, que trouvez-vous là de singulier! — C'est votre *pluriel* que je trouve singulier, répliqua le duc. »

On demandait à Rivarol son avis sur un distique: « C'est bien, dit-il, mais il y a des longueurs. »

En parlant de la maladresse des Anglaises, il disait: « Elles ont les deux bras gauches. »

Il aperçoit un jour Florian, cheminant dans la

rue avec un manuscrit à moitié sorti de sa poche. « Ah! monsieur, lui dit-il en l'abordant, si l'on ne vous connaissait pas on vous volerait. »

Rivarol disait encore du chevalier de P., remarquable par sa malpropreté « : Il fait tache dans la boue. »

Le duc d'Orléans instruit de l'innocence de Voltaire, faussement accusé d'avoir écrit contre la mémoire de Louis XIV, le fit sortir de la Bastille, et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit le poète, je remercie votre A. R. de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » .

J.-B. Rousseau ayant récité à Voltaire une *Ode à la postérité*, lui dit : « Eh bien! qu'en pensez-vous? — Ma foi, mon cher ami, répondit Voltaire, je crois que ce paquet-là n'ira jamais à son adresse. »

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté sur une lettre de cachet, suspecte de fausseté, Voltaire demanda au lieutenant de police Henaut ce qu'on faisait à ceux qui fabriquaient de fausses lettres de cachet. « On les pend, dit ce magistrat. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. » Ce qui rend encore ce mot plus remarquable, c'est qu'alors Voltaire était menacé de perdre de nouveau la liberté.

Lamétrie ayant dit à Voltaire que le roi de Prusse auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu : *J'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange et on jette l'écorce.* Ce mot ulcéra profondément le cœur du poète : la défiance

et l'humeur s'en emparèrent; et, jetant sur la table un paquet de vers de Frédéric : « *Cet homme-là*, s'écria-t-il, *c'est César et l'abbé Cottin.* »

Le plus bel éloge de l'*Esprit des Lois* est dans ce mot de Voltaire : *L'humanité avait perdu ses titres, Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.*

A la quatrième représentation de *Mérope*, Voltaire fut frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de Polyphonte et d'Erox; de retour de chez madame Duchâtelet, où il avait soupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux, fit un paquet de ses corrections, et donna ordre à son domestique de les porter chez Paulin, acteur médiocre, qu'il élevait, disait-il, à la brochette pour jouer les tyrans. Le domestique observe qu'il est plus de minuit, et qu'à cette heure il lui était impossible de réveiller M. Paulin. *Va, va*, réplique Voltaire, *les tyrans ne dorment jamais.*

Le dissimulé Louis XI fut un jour rencontré à la chasse par le sénéchal de Brézé, qui, en parlant de sa monture, lui dit : « Sire, je ne pense pas qu'on puisse voir un cheval de plus grande force que cette petite haquenée; car elle porte Votre Majesté et tout son conseil. » Le monarque se vantait de ne consulter que sa tête.

On écrivit un jour à Voltaire que le parlement de Paris venait de condamner un ouvrage à être brûlé; il répondit : « Tant mieux, c'est comme les marrons de Lyon, plus ils sont rôtis, plus ils sont bons. »

« Vous avez, disait Mercier à Voltaire, vous avez si fort surpassé tous vos confrères en tout genre, que vous surpassez encore Fontenelle dans l'art de vivre long-temps. — « Ah! monsieur, Fontenelle était un Normand, il a trompé la nature. »

Dans les derniers jours de sa vie, Voltaire avait passé une nuit à corriger la tragédie d'*Irène*. Le lendemain, en remettant ses corrections à l'actrice chargée du principal rôle, il lui dit : « Mademoiselle, j'ai travaillé pour vous toute la nuit comme un jeune homme de vingt ans. — Oui, répondit celle-ci, mais ce n'est qu'en ratures. »

Un membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives, et finit par dire qu'elle était la fille aînée de l'Académie française. Voltaire, qui l'écoutait, lui répondit : « Assurément c'est une bonne fille, et qui n'a jamais fait parler d'elle. »

Il disait très philosophiquement : « Quand vous allez chez un ministre le matin, demandez au valet de chambre des nouvelles de la garde-robe. »

On disait d'un homme très personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire un œuf. »

Une femme employait tous les moyens pour séduire son juge. Le magistrat fidèle à l'honneur ne parut pas la comprendre ; à la fin il lui dit : « Vous voyez, madame, que je passe avec beau jeu. »

Fontenelle disait d'une dame âgée, mais encore douée d'une grande sensibilité : « L'amour a passé par là. »

Un banquier anglais, nommé Sair, fut accusé d'avoir ourdi une conspiration pour enlever le roi Georges III, et le conduire à Philadelphie : « Je sais très bien, dit-il aux juges, ce qu'un roi peut faire d'un banquier; mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

L'abbé Mauri tâchait de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie. « L'abbé, lui dit celui-ci,

vous me prenez mesure », indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

Le grand Frédéric causait avec d'Alembert. Il entra chez lui un de ses gens de service, homme de la plus belle figure ; d'Alembert en parut frappé : « C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes états; j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

Quelque temps après la bataille de Fontenoi, Louis XV, félicitant le maréchal de Saxe sur cet événement, lui dit : « M. le maréchal, vous gagnez plus à cette guerre que nous, car vous étiez enflé par tous les membres, et vous jouissez à présent de la meilleure santé. » Le maréchal de Noailles, qui était alors présent, répondit au roi : « Il est vrai, Sire, que M. le maréchal de Saxe est le premier homme que la gloire ait désenflé. »

Un homme d'esprit disait de quelqu'un qui avait le nez fort long et les narines très larges : « Quand il me parle de près, j'ai toujours peur qu'il ne me renifle. »

Dans la dernière maladie de Cromwell, quelqu'un dit à un lord : « Dites-moi donc comment se porte le protecteur ? — Je ne sais, dit-il, les uns le disent mort, les autres vivant; pour moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

Madame Du Deffant, devenue aveugle, se trouva dans la société de gens ennuyeux et bavards : « Quel est, dit-elle, le mauvais livre qu'on lit ici ? »

Un paysan, venu à Paris, entra dans la boutique d'un changeur et lui demanda ce qu'il vendait : « Des têtes d'ânes, mon ami. — Ah ! parbleu, vous en avez donc un grand débit; il ne vous en reste plus qu'une. »

Un jour quelques conseillers parlaient trop haut

à l'audience; M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui *causent* ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui *dorment*, cela accommoderait fort ces messieurs qui *écoutent*. »

Marchand, avocat et homme d'esprit, disait : « On court risque du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

Un général employé dans une guerre ingrate et difficile, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes, disait : « Je joue aux échecs à vingt-quatre sous dans un salon où le passe-dix est à cent louis. »

Un major de place avait indiqué l'exercice pour une heure fixe. Il arrive et ne voit qu'un trompette. « Parlez donc, messieurs les b***, d'où vient donc n'êtes-vous qu'un ? »

Luxembourg, crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la comédie, dit, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : « La comédie sera mal ici, il n'y a point d'écho. »

Le grand Frédéric, voyant un de ses soldats avec une large balafre au visage, lui dit : « Dans quel cabaret as-tu été équipé de la sorte ? — Sire, dans un cabaret où vous avez payé l'écot, à Kolin. » Le roi trouva ce mot excellent, tout piquant qu'il était pour lui, et fit une libéralité au soldat.

Le cardinal de La Roche-Aymond, malade, se confessa à un prêtre sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis fort content, dit-il, il parle de l'enfer comme un ange. »

On demandait à La Calprenède quelle était l'étoffe d'un bel habit qu'il portait. Il répondit : « C'est du *Sylvandre* (un de ses romans qui avait réussi). »

Fox avait emprunté des sommes immenses à des Juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles paierait toutes ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils. A la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le messie que cet enfant-là ; il vient au monde pour la ruine des Juifs. »

Un homme de cinquante ans épousa une demoiselle de treize ans ; on dit de lui qu'il avait obtenu la survivance de la poupée de sa femme.

Quelqu'un s'étant approché du président Bouhier pendant sa dernière heure, lui trouva l'air d'une personne qui médite profondément ; il lui demanda ce qui l'occupait ; Bouhier lui fit signe de ne pas le troubler ; il insista ; le président fit un effort pour lui dire : *J'épie la mort.*

Un avocat, chargé de défendre la cause d'un homme sur le compte duquel on voulait mettre un enfant, se jeta dans des digressions étrangères à son sujet ; le juge ne cessait de lui dire : « Au fait ; venez au fait ; un mot du fait. » L'avocat impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer en disant : « Le fait est un enfant fait ; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait ; voilà le fait. »

Un colonel de l'armée de Henri IV vint un jour trouver ce prince. « Sire, lui dit-il, trois mots, argent ou congé. » Henri IV lui répondit : « Colonel, quatre : ni l'un ni l'autre. »

Une dame qui avait beaucoup de rouge demanda à son peintre dans quel endroit il achetait ses couleurs. « Je crois, madame, répondit-il, que nous nous fournissons au même marchand. »

Quelqu'un remettant à M. d'Ormesson la lettre par laquelle le roi le nommait ministre, lui dit : « Ce choix est un hommage que sa majesté rend

à votre vertu ; on ne peut pas prendre cette lettre pour une circulaire. »

Une demoiselle très pieuse énumérant un jour les incommodités et les souffrances dont la nature a gratifié le pauvre sexe féminin, « A quoi, diable, Dieu pensait-il ? dit-elle. »

Fontenelle dit à quelqu'un qui lui parlait de son âge : « Chut, la mort m'oublie. »

Dans un de ces soupers que Frédéric II donnait au commencement de son règne, il demanda à chacun de ses convives : « Que feriez-vous, si vous étiez roi de Prusse ? » Les uns furent très embarrassés pour répondre, d'autres s'en tirèrent avec des complimens. Le tour du marquis d'Argens étant venu, il répondit : « Ma foi, sire, je vendrais mon royaume pour acheter de belles terres en France, où j'irais vivre en paix. »

Un ministre des finances avait fait rendre une déclaration qui alarmait le clergé. Il dit à un des abbés qui se plaignait le plus : « Vous sonnez le tocsin. — Vous en étonnez-vous, répliqua l'abbé, quand vous mettez le feu partout. »

M. Orry, contrôleur-général, disait à quelqu'un : « Savez-vous bien que j'ai 80,000 hommes sous mes ordres ! — Ah ! monsieur, quel beau camp volant ! »

A Naples, un commandeur de Malte, homme riche et avare, laissait user sa livrée au point qu'un savetier du voisinage, voyant les habits de ses gens tout troués, s'en moquait. Ils s'en plaignirent à leur maître, qui fit venir le savetier, et le tança sur son insolence. « Non, monseigneur, répondit humblement celui-ci, je sais trop le respect que je dois à votre Excellence pour me moquer de sa livrée. — Mes gens cependant assurent que tu ne peux t'empêcher de rire en voyant leurs

habits troués. — Il est vrai, monseigneur, mais je ris des trous où il n'y a point de livrée. »

Un soldat saluait en espagnol le maréchal de Berwick. « Camarade, lui dit le maréchal, où as-tu appris l'espagnol? — A Almanza, mon général. » On sait que Berwick y avait remporté une mémorable victoire.

Quand Louis XVI visita, en 1788, l'Hôtel des Invalides, où il fut accueilli avec transport, et donna de nombreuses marques de bienfaisance et de bonté, on lui présenta un officier âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, qui avait servi sous Louis XIV. Interrogé par le roi sur ses blessures, il dit : « J'ai été blessé à la bataille gagnée de Dinant, en 1712, et à celle de Malplaquet, en.... » Il cherchait sans pouvoir trouver la date. Louis XVI dit : « Je lui sais gré de se mieux souvenir de l'une que de l'autre. »

On parlait de généalogie devant le maréchal de Catinat : « Pour moi, dit-il en souriant, je descends de Catilina. — De Caton, monseigneur, lui répondit quelqu'un. »

Parlant d'un journaliste qui ne passait pas pour modeste, et dont le maintien annonçait la hauteur, Piron disait : « Son visage appelle les soufflets. »

Piron étant à la représentation des *Chimères*, opéra-comique de sa composition, se trouve à côté d'un homme qui ne cessait de se récrier contre cette farce, en disant : « Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles? — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron; mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux. »

Piron trouva un matin chez la marquise de

Mimeure, M. de Voltaire plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés sur l'un et l'autre chenet. Il fit une légère inclination de tête à Piron, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa montre, l'autre sa tabatière; celui-ci prend les pincettes, celui-là du tabac. L'un éternue, l'autre se mouche. Voltaire enfin se met à bâiller d'une si grande force, que Piron allait en faire autant, lorsque M. de Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la broie sous ses dents avec un bruit si extraordinaire, qu'il étonna Piron. Celui-ci, sans perdre de temps, tire un flacon de vin et l'avale d'un trait. M. de Voltaire s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à Piron : « J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre; mais votre plaisanterie, si c'en est une, est très déplacée. — Ce n'en est pas une, répondit Piron, le pur hasard a part à tout ceci. — M. de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. — Mangez, monsieur, mangez, répliqua Piron, vous faites-bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Un poète apporta à Piron un gros cahier de vers, et le pria de l'examiner. Quelques jours après, l'auteur de *la Métromanie* lui rendit son manuscrit. « Quoi! monsieur, point de croix? s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix! reprit Piron; vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière? »

Un financier demandait à Piron une inscription pour mettre sur la face d'un château qu'il venait de faire bâtir. Le poète lui dit : « Je ne puis pas vous faire cela sur l'heure; quand j'irai voir votre terre,

il me viendra peut-être quelque idée là-dessus.... » Puis un moment après : « Monsieur, dit-il, j'ai trouvé ce qu'il vous faut ; vous mettrez *Haceldama* (ce qui signifie le champ du sang). — Je n'entends point cela, dit le richard. — Vous vous le ferez expliquer, reprit Piron, en quittant brusquement son homme. »

Un jeune homme, après la représentation du *Tartuffe*, s'écriait sans fin : « Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu ! quel bonheur ! oh ! quel bonheur ! messieurs, quel bonheur ! — A qui en avez-vous donc, lui demanda un de ses voisins ? — Quoi ! répondit le jeune enthousiaste, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti ; vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir n'était pas faite, elle ne se ferait jamais. » L'admirateur de ce chef-d'œuvre était Piron, alors commis dans un bureau.

Piron disait, en parlant de Corneille et de Racine : « Je voudrais être Racine et avoir été Corneille. »

Piron avait un faible pour sa comédie des *Fils ingrats :* il ne cessait d'en parler dans les sociétés. Il fut un jour contrarié par un homme qui mettait avec raison *la Métromanie* fort au-dessus. « Ne m'en parlez pas, s'écria le poète avec humeur, c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfans. »

Un jour que Piron était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré : « Eh ! monsieur le comte, c'est un auteur, ne faites point de façons... » Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement

le premier, en disant : « Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. »

M. de Fontenelle avait ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine dans certain nombre de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer le convoi du doyen de l'Académie : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. »

Piron nous apprend lui-même qu'à la première représentation de *Callisthènes*, en 1730, le poignard qu'on présentait à Callisthènes, et dont il devait se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la main de Lysimaque dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, à pleine main. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda d'un grand coup de poing, et jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. « Il n'y eut que le faux moribond et moi qui ne rîmes point, dit Piron; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Callisthènes. »

Piron ayant eu à se plaindre de l'abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.

Que fait le bouc en si gentil bercail?
S'y plairait-il? penserait-il y plaire?...
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Piron étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec

deux jésuites, le journaliste, pâlissant de colère, s'écria : « Comment êtes-vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ? — Horrible ! dit Piron, comment vous les faut-il donc ; elle est pourtant fort jolie... » Ce grand sang-froid redoubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites. « Point d'emportement, reprit Piron ; jurer et crier ne remédie à rien, l'épigramme n'en est pas moins faite ; mais puisqu'elle vous fâche, dites dans la première de vos feuilles qu'elle a été faite il y a plus de cinquante ans, on ne sait par qui, ni contre qui, et tout sera dit là-dessus. » Ce qui choquait le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers :

Que fait le bouc en si gentil bercail ?

« Eh bien ! lui dit Piron, qu'à cela ne tienne ; au lieu d'écrire le mot *bouc* tout entier, mettez seulement le b..., le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera. »

Deux dames de moyenne vertu, jouant aux cartes, un jeune homme vint chez elles, et leur demanda combien elles jouaient : « Nous ne jouons point, dirent-elles, pour l'intérêt, mais pour l'honneur. — Si cela est, répliqua ce jeune homme, il n'y a donc rien pour les cartes. »

Une dame voyant dans une compagnie un homme qui éclatait de rire à tout propos, et sans paraître même en avoir envie, dit tout bas à quelqu'un qui était à côté d'elle : « Cet homme rit toujours de toutes ses forces, et jamais de tout son cœur. »

Le drame de Beaumarchais, intitulé : *Les Deux Amis*, ou *le Négociant de Lyon*, n'eut pas de succès à la première représentation. Un plaisant du parterre s'écria au dénouement : « De quoi s'agit-il

dans la pièce? d'une banqueroute. Ma foi, j'y suis pour mes vingt sous. »

Quand Piron faisait des opéras comiques pour le théâtre de la foire, il n'était pas souvent heureux. Aussi disait-il avec sa gaîté ordinaire : « Je faisais toutes les nuits des opéras qui tombaient tous les jours. »

Le roi de Danemarck, lorsqu'il vint à Paris, sa première entrevue avec le roi de France se fit à Fontainebleau. En parlant de la disproportion d'âge, Louis XV lui dit : « Je serais votre grand-père. — C'est ce qui manque à mon bonheur, répliqua le jeune roi. »

Louis XV remarqua que le jeune roi se plaisait avec madame de Flavacourt, auprès de laquelle il était; il lui demanda avec une méchanceté apparente : « Croiriez-vous que cette dame aimable avec qui vous causez a plus de cinquante ans? — C'est une marque, sire, dit sa majesté danoise, qu'on ne vieillit point à votre cour. »

On disait d'un homme tout-à-fait malheureux : « Il tombe sur le dos et se casse le nez. »

L'évêque de L... étant à déjeuner, l'abbé de.... vint le voir. L'évêque l'invite à déjeuner; l'abbé refuse; le prélat insiste : « Monseigneur, reprend l'abbé, j'ai déjà déjeuné deux fois, et d'ailleurs c'est aujourd'hui jeûne. »

Madame la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV, vit madame la dauphine de Bavière qui semblait endormie : « Madame la dauphine, dit-elle, est encore plus laide en dormant qu'éveillée. » Madame la dauphine, sans faire le moindre mouvement, répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

Un soldat américain ayant rencontré cinq an-

glais, eut l'audace de les attaquer. Il parvint à en blesser deux, à désarmer les autres, et à les amener tous à Washington. Le général surpris lui demanda comment il avait pu faire : « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et *je les ai environnés*. »

Rhulières disait un jour à Champfort : « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie.—Quand finira-t-elle ? demanda Champfort. »

Le célèbre médecin Chirac, entendant parler du Lazare ressuscité, dit d'un air sournois : « S'il était mort de ma façon ! . . . »

Michu, de l'Opéra comique, passait pour fat et était très efféminé. Il eut une querelle avec Dugazon. Celui-ci lui dit : « Je te donnerais vingt coups de pieds dans le ventre, si je ne respectais ton sexe. »

Ce même Michu, ayant pris la direction du théâtre de Rouen, fit de mauvaises affaires, perdit la tête et alla se noyer. Indépendamment de ses talens, il s'était fait estimer. Ce qui n'empêcha pas un de ses camarades, impitoyable faiseur de calembourgs, de dire, en montrant l'endroit où on avait retrouvé son corps : « C'est ici que j'ai vu Michu en scène (en Seine) pour la dernière fois. »

L'hôpital des matelots anglais à Greenwich est magnifique. Lors du premier voyage de Pierre Ier à Londres, il y passa la matinée, et alla ensuite à la cour, où il dîna avec le roi Guillaume. Ce prince lui demanda comment il avait trouvé l'hôpital de Greenwich. « Si j'avais un conseil à donner à V. M., répondit Pierre, ce serait d'y établir votre cour et de céder ce palais-ci aux matelots. »

Le premier jour que Voltaire entra en fonctions de gentilhomme de la chambre, il se présenta à la

table que ces messieurs avaient à la cour pendant leur service et ne fut point reconnu. En sortant du dîner, on parlait du mariage d'un jeune seigneur avec la fille d'un fermier-général. Les uns disaient que la cérémonie de la bénédiction nuptiale devait se faire à l'hôtel des fermes, les autres assuraient le contraire. Il n'y a point, disaient-ils pour leur raison, de chapelle dans cet hôtel. « Pardonnez-moi, messieurs, leur répondit Voltaire, il y a la chapelle du mauvais Larron. » On rit, on se regarde, et l'on ne sait que c'est Voltaire qui a fait cette plaisanterie, qu'après qu'il s'est dérobé à la curiosité des convives.

Fontenelle entendant chanter chez madame de Tencin un couplet amphigourique de Collé, crut le comprendre un peu et voulut le faire recommencer pour le comprendre mieux. Madame de Tencin interrompit le chanteur et dit à l'auteur des Mondes: « Eh! grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias? — Il ressemble si fort à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, reprit Fontenelle en souriant, qu'il n'est pas surprenant que je me sois mépris. »

Dans un voyage que Piron fit à Bruxelles pour voir J. B. Rousseau, ils se trouvèrent seuls au milieu de la campagne. Midi sonne. Rousseau se met à genoux pour dire l'*Angelus*. « Monsieur, lui dit Piron, cela est inutile; Dieu seul nous voit. »

Dans le temps où César accordait avec la plus grande facilité le titre de Sénateur, un ami de Cicéron, citoyen d'une ville municipale, vint le prier de l'aider à obtenir pour son fils une place de Sénateur dans cette même ville : « J'aurai de la peine à réussir, répondit Cicéron. Il me serait bien plus aisé d'obliger votre fils, s'il ne s'agissait que du sénat romain. »

M. de La Motte d'Orléans, évêque d'Amiens, avait de la piété dans le cœur et de la gaîté dans l'esprit. Ce prélat assistait un jour à un sermon que le prédicateur n'avait pas composé. Tout-à-coup, un chien se mit à japper dans l'église. Comme le suisse s'empressait pour le chasser : « Laissez, laissez, dit l'évêque, il crie au voleur. »

Un traitant des gabelles avait fait bâtir un hôtel, où il y avait une niche à remplir par une statue. Comme il était embarrassé du choix, quelqu'un lui dit : « Faites-y mettre la statue de la femme de Loth changée en sel. »

L'émétique, qui avait guéri le roi Louis XIV, dangereusement malade à Calais, causa la mort au cardinal Mazarin; d'où l'on dit que ce remède avait sauvé deux fois la France.

Un roi de France ayant fait lever une compagnie de soldats, et s'apercevant qu'ils étaient tous blessés, il dit à leur capitaine : « Voilà de bons soldats; mais ceux qui les ont marqués de la sorte étaient encore meilleurs.— Je vous demande pardon, sire, dit l'un d'eux; ils n'étaient pas plus braves que nous; car s'ils nous ont tous blessés, nous les avons tous tués. »

La chaste Livie aperçut un jour, en passant sur les bords du Tibre, des hommes qui se baignaient; le Sénat en ayant été informé, voulut les faire punir; mais l'impératrice envoya demander leur grâce, disant que les hommes nus n'étaient que des statues aux yeux d'une honnête femme.

Charles II, roi d'Angleterre, voyant, en passant, un homme au pilori, demanda pourquoi il y avait été mis : « C'est, lui répondit-on, sire, parce qu'il a fait des satires contre vos ministres.— L'imbécile

qu'il est, dit le roi, que ne les faisait-il contre moi, on ne l'aurait pas puni. »

Le caractère franc et droit du maréchal d'Uxelles est bien marqué dans les réponses qu'il fit à Louis XIV, qui le raillait sur son célibat : « Je n'ai point encore, dit-il, trouvé de femme dont je voulusse être le mari, ni d'homme dont je voulusse être le père. »

Un cardinal se plaignant à Léon X, que Michel-Ange l'avait peint en enfer dans son tableau du jugement dernier : « Si Michel-Ange, lui dit le pape, vous avait mis en purgatoire, je pourrais vous en tirer ; mais il vous a mis en enfer : mon pouvoir ne s'étend pas là. »

Waller, poète anglais, présentant à Charles II, roi d'Angleterre, une pièce de vers : « Vous aviez mieux fait, lui dit ce prince, pour Cromwell. — Ah ! sire, répondit Waller, nous autres poètes, nous réussissons bien mieux dans la fiction que dans la réalité ! »

Falconet, habile médecin, fut appelé auprès d'une dame, malade imaginaire : il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle buvait, mangeait, dormait bien, et qu'elle avait tous les signes d'une santé parfaite. « Eh bien ! dit le docteur, laissez-moi faire ; je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela. »

Un peintre peignit deux plaideurs après le jugement du procès, l'un en chemise et l'autre tout nu.

Mademoiselle Woffington, actrice de Londres, après avoir joué avec succès un rôle d'homme, dit en rentrant dans le foyer : « Je parie que la moitié du public m'a prise pour un homme. — Ne vous inquiétez point, lui dit malignement une de ses

compagnes, l'autre moitié est parfaitement assurée du contraire. »

L'ambassadeur Méhémet Effendi dit à quelques Français, pendant son séjour à Paris : « Nous sommes de grandes dupes, nous autres turcs, d'entretenir à grands frais des sérails dans nos maisons ; vous êtes dispensés de ce soin, vous avez les vôtres dans les maisons de vos amis. »

Un Espagnol a très bien comparé les amis de cour à certains fleuves, tels que le Mançanarès de Madrid, qui déborde dans les saisons où l'on peut se passer de ses eaux, et qui se trouve à sec lorsqu'on en a le plus besoin.

Une mère, peu riche, disait à sa fille, toujours vêtue fort simplement : « Mon enfant, où est votre fichu? Vous savez que je ne veux pas qu'on paraisse jamais la gorge découverte. — Mais, maman, répondit naïvement la jeune personne, avec quoi voulez-vous donc que je me pare ? »

« Le monde a bien changé, disait un plaisant, nos chênes ne valent pas ceux de Dodone ; nos chevaux sont bien inférieurs aux centaures ; on ne voit plus de Phénix. »

On demandait à Préville ce qu'il pensait de Dazincourt : « C'est, dit-il, un excellent comique, *plaisanterie à part.* » Tous ceux qui ont vu jouer Dazincourt, reconnaîtront combien ce mot était juste et piquant.

Le marchand qui vendit le premier l'encre dite *de la petite vertu*, fit une fortune considérable : « Rien de plus surprenant à cela, dit un plaisant, les femmes de Paris ne se servent que de cette encre-là pour leurs correspondances. »

Une dame ayant surpris son mari entre les bras

de sa femme de chambre, la renvoya en lui disant : « Ce que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

L'évêque d'Amiens (d'Orléans de La Motte), parcourant son diocèse, exhorta les marguilliers d'une paroisse de village à faire quelque dépense pour l'ornement du tabernacle. Un des assistans vint lui dire : « Monseigneur, pour faire ce dont vous parlez, nous proposons un moyen qui ne coûterait rien à personne. Nous avons ici un meuble inutile qu'on pourrait vendre, et l'on emploierait l'argent à ce que vous désirez. — Quel est donc ce meuble inutile, dit le prélat ? — C'est, reprit le paroissien, notre chaire que voici, car M. le curé n'y monte jamais. »

Un peintre, dont le talent était fort médiocre, embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandait la raison : « Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes y sont exposées à la vue ; mais dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade. »

Un procureur avait promis à un homme, accusé d'un crime de faux, que par ses soins il en sortirait blanc comme neige. L'accusé, flatté de cette espérance, donnait au procureur tout l'argent qu'il lui demandait ; cependant il succomba, et fut condamné à faire amende honorable en chemise. Il dit au procureur, qui le voyait en cet état : « Vous m'avez trompé par vos promesses. — Je vous tiens parole, répondit celui-ci, vous voilà en chemise ; eh bien ! ne sortez-vous pas de cette affaire blanc comme neige. »

M. de Louvois disait qu'on avait nommé huit maréchaux de France pour remplacer M. de Turenne ; un seigneur lui répondit qu'il fallait bien de la petite monnaie pour faire un louis.

L'abbé Le Blanc était logé au-dessus de la boutique d'un maréchal. Piron disait qu'il demeurait chez son cordonnier.

Un curé qui avait à se plaindre du grand-vicaire de son diocèse, sachant qu'il faisait sa tournée, prit, pour l'aider à desservir sa paroisse, un jeune abbé qui n'avait pas quatre pieds de haut. Le grand-vicaire, après avoir visité l'église, la sacristie, les registres, fâché de n'avoir rien à reprendre, lui dit : « Tout est en règle ; mais mon dieu ! monsieur le curé, où avez-vous été chercher ce petit abbé ? Votre cure est fatigante, et il est hors d'état de vous aider beaucoup. — Que voulez-vous? reprit le curé ; je suis si las des grands-vicaires, que j'ai choisi le plus petit que j'ai pu trouver ; et j'espère que j'en serai content. »

Anaxagore étant au lit de la mort, on lui demanda s'il n'aurait pas souhaité de rendre les derniers soupirs à Clazomène, sa patrie. « Cela m'est indifférent, répondit-il ; le chemin qui conduit à l'autre monde n'est pas plus long de Lampsaque que de Clazomène, et mes cendres seront également bien partout. »

Un prêtre de Cérès, pour engager un jeune Lacédémonien à se faire initier dans les mystères de la déesse, lui promettait après la mort une félicité éternelle. « Insensé que tu es, lui répondit le jeune homme, si tu es persuadé de ce que tu dis, que ne meurs-tu ? »

Rigaud faisait le portrait d'une jolie femme. Il s'aperçut que dès qu'il travaillait à la bouche, la dame s'efforçait de se la rendre plus petite, et mettait ses lèvres dans la plus violente contraction. Le célèbre peintre, impatienté, lui dit : « Mais ne vous gênez pas, madame, cessez de tant fermer

la bouche ; pour peu que vous le désiriez, je n'en mettrai pas du tout. »

Beaumarchais dit des médecins : « que le soleil éclaire leurs succès, et que la terre couvre leurs fautes. »

Un musicien, assez mal vêtu, disait, en parlant de sa voix dont quelqu'un faisait l'éloge : « Il est vrai que j'en fais ce que je veux. — Ma foi, monsieur, lui dit un plaisant, vous devriez bien vous en faire une culotte. »

On avait écrit sur la porte du cimetière de Saint-Médard, lorsqu'on l'eut fermé à cause de l'indécence des convulsions qu'on y commettait en l'honneur de M. Pàris,

« De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu. »

Un janséniste, fort zélé pour les convulsions, voulant faire sentir à l'abbé Terrasson tout le fiel de cette épigramme, celui-ci lui répondit : « Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que Dieu ait obéi. »

Tamerlan, ce héros tartare, était-il aussi féroce que l'ont prétendu quelques historiens? Le fait suivant semble les contredire. Un contemporain de cet empereur raconte qu'Amédi-Connani, poète persan, étant dans le même bain avec ce prince, et s'amusant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chaque personne de la compagnie : « Je vous estime trente arcs, dit-il à Tamerlan. — La serviette avec laquelle je m'essuie les vaut. — Mais c'est aussi en comptant la serviette, répliqua le poète. »

Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, allant au parlement avec un poignard dans sa poche,

dont on apercevait la poignée, le peuple disait : « Voilà le bréviaire de notre archevêque. »

Un jeune homme très spirituel se plaignait à quelqu'un de n'avoir pas d'amis. « Mais, lui dit-on, vous avez beaucoup d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines. — Ah! vraiment, répliqua-t-il, je ne règle point mon affection sur le Code Civil. »

Louis XV, à son lever, demandait à un courtisan combien il avait d'enfans. « Quatre, Sire, répondit-il. » Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question : « Un tel, combien avez-vous d'enfans? » Et toujours l'autre répondit, « Quatre, Sire. » Enfin, le soir, au jeu, le roi lui ayant demandé encore : « Un tel, combien avez-vous d'enfans? — Sire, répondit-il cette fois, six. — Comment diable, reprit le roi, mais il me semble que vous m'aviez dit quatre? — Ma foi, Sire, c'est que j'ai craint de vous ennuyer en vous répétant toujours la même chose. »

On demandait un jour à Crébillon pourquoi il avait adopté, dans ses tragédies, le genre terrible : « Je n'avais point à choisir, répondit-il; Corneille avait pris le ciel; Racine, la terre; il ne me restait plus que l'enfer; je m'y suis jeté à corps perdu. »

M. *** qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second dont ses amis faisaient grand cas : « Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume. »

Le général Domesnil, qui perdit une jambe dans la campagne de Moscou, commandait la place de Vincennes, lors de l'invasion de 1814. Depuis plusieurs semaines, la capitale était occupée par

les alliés que Domesnil tenait encore. Il n'était alors question, dans tout Paris, que de son obstination à se défendre, et de la gaîté de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me rendrez ma jambe, je vous rendrai ma place. »

L'humeur des soldats, en Égypte, s'exhalait en mauvaises plaisanteries. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition ; aussi lorsqu'ils le voyaient passer, « celui-là, disaient-ils à ses oreilles, se moque bien de ce qui arrivera ; il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France. »

Ce général avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne aux bords du Rhin.

En partant pour l'Égypte, le général en chef avait fait une proclamation dans laquelle il disait à ses soldats qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous, qu'il les y rendrait possesseurs chacun de sept arpens de terre. Quand les soldats se trouvèrent au milieu du désert, ils ne manquèrent pas de mettre en question la générosité de leur général, et ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpens. « Le gaillard, disaient-ils, peut bien assurément nous en donner à discrétion, nous n'en abuserons pas. »

On disait à Louis XV qu'un de ses gardes allait mourir pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de 6 livres. « Ah, bon Dieu ! dit le roi, que l'on aille chercher Andouillet, La Martinière, Fassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point ces gens-là qu'il faut, c'est l'abbé Terray. — Comment ? — Il arrivera, mettra sur le gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième. Le gros écu, réduit à 36 sous comme les nôtres, s'en ira par les voies ordinaires, et

voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui fit de la peine à l'abbé Terray, accoutumé à braver les épigrammes et les signes du mécontentement public.

François Sforce, qui de simple soldat était devenu un des plus grands capitaines de son temps, avait coutume de dire que quand on avait trois ennemis sur les bras, il fallait faire la paix avec l'un, trève avec l'autre, et attaquer le troisième.

Le cuisinier du duc de Milan était un homme à bons mots. Voyant un jour son maître tout pensif à table : « Je ne m'étonne pas, dit-il à quelqu'un qui était auprès de lui, qu'il soit si rêveur ; il a dans la tête une chose impossible; c'est de contenter l'ambition démesurée de son favori et la sienne propre. »

Voltaire et Piron avaient été passer quelque temps dans un château. Un jour Piron écrivit sur la porte de Voltaire, coquin.... Sitôt que Voltaire le vit, il se rendit chez Piron, qui lui dit : « Quel hasard me procure l'avantage de vous voir? — Monsieur, lui répondit Voltaire, j'ai vu votre nom sur ma porte et je viens vous rendre ma visite. »

Un homme fort laid venait de recevoir un coup de fouet à travers le visage; une dame dit : « C'est singulier ! il suffit qu'on ait mal quelque part pour qu'on s'y attrape. »

M. De Sourches, petit fat, hideux et ressemblant à un hibou, dit un soir en se retirant : « Voilà la première fois depuis deux ans que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde se retourne et dit en le regardant : « Monsieur perche apparemment. »

La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amant, et on la citait. Une femme voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson; sa force est dans ses cheveux. »

Le médecin Bouvard apprenant la mort d'un de ses confrères, avec qui il était en procès, dit : « Je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement. »

Quelqu'un disait d'un homme qui avait l'haleine extrêmement forte, qu'en respirant, il tuait les mouches au vol.

Le même disait d'un prédicateur qui faisait de grands mouvemens de bras, « il se sauve à la nage. »

Un soir de la belle saison, un poète récitait à M. le comte De **, en se promenant aux Tuileries, une longue et terrible pièce de vers, lorsque le suisse, par plusieurs coups de sifflets, donna le signal de fermer le jardin. Notre poète poursuit son bénévol auditeur jusqu'à son carrosse, et lui dit : « Eh bien ! monsieur, que pensez-vous du morceau que je viens de vous réciter ? — Monsieur, lui répondit le comte avec sang-froid, je suis de l'avis du suisse. »

L'archevêque de Paris, Beaumont, demandait à Piron : « Avez-vous lu mon mandement ? — Non, monseigneur; et vous ? »

Quelqu'un disait à mademoiselle Colombe, de la Comédie italienne, dont l'amant, nommé Dargent, venait d'être condamné à être pendu, pour des billets faux de la loterie de Necker : « Quoi ! mademoiselle, vous qui avez eu tant de roués, vous avez à présent des pendus ! Eh mais ! vous voulez donc les avoir tous ? »

Une dame galante, pour faire preuve d'instruction, avait la manie de donner à ses animaux, à quelques uns de ses meubles, des noms pris dans l'antique ou dans les romans. Quelqu'un lui conseilla d'appeler ses bijoux, les mille et une nuits.

Une dame âgée refusait de prendre une caille qu'on lui présentait à table : « Ah ! c'est que madame est anticaille. »

M. De ** disait d'un homme qui sollicitait toutes les places, quoiqu'il ne les remplît pas avec beaucoup de probité : « Vous verrez que cet homme-là, de place en place, finira par aller à la Grève. »

Dans le temps du jour de l'an, un homme allant faire visite à des dames, mit sa carte dans le fichu d'une des femmes de la compagnie. Cette femme lui ayant demandé ce que cela signifiait : « C'est que, répondit-il, quand je ne trouve personne, je suis dans l'usage de laisser ma carte. »

Sur ce que madame Dubarri se formait une bibliothéque et achetait force livres, un plaisant dit : « Il n'en faut pas tant pour apprendre à lire. »

Dans la dernière maladie de Louis XV, on descendit la châsse de Sainte-Geneviève. Quelque temps après la mort du roi, quelqu'un rencontrant l'abbé de Saiute-Geneviève, lui dit : « Eh bien ! votre châsse n'a pas fait merveille. — Eh quoi ! lui dit l'abbé, est-ce qu'il n'est pas mort ? »

La France, quoique toujours victorieuse, était néanmoins obligée de doubler les impôts pour soutenir la guerre : « Il est bien étonnant, dit un paysan, que nous gagnions toujours, et qu'il nous faille toujours mettre au jeu. »

Un professeur de collége négligeait sa femme et passait les jours et une partie des nuits sur ses

livres. Elle lui dit un jour : « Je voudrais être un livre. — Pourquoi ? dit le professeur. — C'est que vous ne les quittez jamais. — Et moi, dit le professeur, je voudrais que vous fussiez un almanach. — Pourquoi ? reprit à son tour la femme. — C'est, repartit le professeur, qu'on en change tous les ans. »

La Savoie gémissait sous le poids des impôts. Un paysan eut le noble courage de dire au roi : « Sire, je vois dans votre royaume la passion du Sauveur renversée. — Comment l'entends-tu ? demanda le roi. — C'est que dans la passion, répondit le paysan, un seul meurt pour tous, et nous mourons tous pour un seul. »

Un homme affectait de dire qu'il venait de chez le garde des sceaux. Quelqu'un lui dit : « Il vous a gardé bien long-temps. »

Une femme avait écrit à une autre une lettre d'horreurs. Celle-ci, pour toute réponse, mit au bas de la lettre : *Fait double entre nous*, et la lui renvoya.

M.*** disait d'une femme fort galante : « Madame *** est comme Titus, qui ne passait pas un jour sans faire un heureux. »

Une dame disait à M. ** : « Vous seriez le dernier des hommes à qui j'accorderais mes faveurs. — En ce cas, madame, j'attendrai. » Cela rappelle le mot de l'abbé de Bernis.

Une célèbre danseuse, qui était d'une maigreur extrême, figurait dans un pas de trois avec Vestris et Dauberval ; mademoiselle Arnould ne put se refuser une méchanceté : « Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle, deux chiens qui se disputent un os. »

Le comte de Lauraguais, allant en chenil dans

un fiacre, fut arrêté dans un embarras à côté d'une superbe voiture où était M. de B., intendant de province, avec sa femme, de la figure la plus désagréable. M. de B. dit avec hauteur au fiacre de reculer. M. de Lauraguais répondit avec fierté et défendit au cocher de remuer. M. de B. demanda excuse au comte, sous prétexte de ne l'avoir pas d'abord aperçu. *Qu'importe*, dit le comte, *qui êtes-vous ici, monsieur, pour parler d'un ton si haut au dernier particulier?* Madame l'intendante, qui avait jusque-là gardé le silence, s'écria que ce procédé n'était guère honnête pour un homme de qualité; et en disant cela, elle mit la tête à la portière. *Ah! pardon, madame*, dit M. de Lauraguais, *si vous vous fussiez montrée plus tôt, le cocher, les chevaux, moi, et tout l'équipage, aurions reculé.*

On a cité une foule de traits du séjour de M. de Voltaire à Paris. Entr'autres bons mots, en voici un de la maréchale de Luxembourg. Elle était en conversation avec Papa grand-homme: entre mademoiselle Clairon, qui s'écrie d'un ton théatral: *O mon Dieu tutélaire!* puis se jetant aux pieds du patriarche, balbutie plusieurs fois *mon âme*, et n'achève pas. Madame de Luxembourg, fâchée d'avoir été interrompue par la harangueuse, lui dit brusquement: « Dites *mon art*, mademoiselle, et finissez. »

La maréchale de Mirepoix s'intéressait pour de pauvres gens auxquels il était question de faire avoir un entrepôt de sel et de tabac qui dépendait de M. ***, fermier-général. Elle attendait depuis deux heures dans l'antichambre du traitant, remplie de laquais. Le duc de Nivernois, qui était à parler à l'homme de finance, sortant de son cabinet, témoigna sa surprise à la maréchale de la voir attendre en si mauvaise compagnie: *Oh!* lui

dit-elle, *je suis bien ici, je ne crains point ces messieurs tant qu'ils ne sont que laquais.*

Il faut savoir que le père du fermier-général l'avait été.

On vantait devant le comte d'Adhémar les progrès de madame de Pompadour dans la langue allemande : « Cela n'étonne point, répondit-il, car elle écorche joliment le français. »

Un archevêque chargea un jour un abbé de lui faire relier un recueil de mandemens, lui disant qu'il craignait que le volume ne fût trop gros : « Non, monseigneur, lui répondit son secrétaire; quand on l'aura bien battu et bien relié, cela sera fort plat. »

Madame de H. racontant la mort du duc d'Aumont, disait : « Cela a tourné bien court; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger : le jour même de sa mort, deux heures auparavant, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie. Il avait demandé son perroquet, avait dit brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles; enfin, toute sa tête, toutes ses idées, comme à l'ordinaire. »

Roquelaure était punais. Un jour qu'il devait dîner chez des personnes qui s'étaient bien promises qu'il les amuserait, il résolut de manger et de ne pas dire un mot. Après le repas il s'enfonça dans un fauteuil, sans parler ni bouger. « Maman, s'écria une petite espiègle, M. de Roquelaure est mort.—Non, ma fille, répondit la mère, il se moque de nous, et voilà tout. — Oh! mon dieu non, maman, reprit la petite, non seulement il est mort, mais il pue déjà. »

Napoléon avait donné la croix de la couronne de fer à un chanteur italien; toute la société était furieuse. Enfin, dans un cercle du faubourg Saint-

Germain, une personne déclamait avec véhémence contre cet acte. « Et qu'a-t-il fait? disait-elle, quel est son titre, ses droits à une telle récompense? » Alors madame G., celèbre cantatrice italienne, se lève, et d'un air majestueux répond : « Et la blessoure, monsieur, pourquoi la comptez-vous? » Chacun de rire, et la pauvre dame se rassied tout étonnée de l'effet de son bon mot.

Bourret avait fait la cour à une femme de qualité, de qui il ne reçut que des mépris et des rebuffades. Long-temps après, cette femme se trouva dans un embarras extrême; elle avait besoin sur-le-champ d'une somme de dix mille francs, et ne savait à qui s'adresser; enfin elle se ressouvint de son ancien amant. Elle lui écrivit, lui marqua son embarras, en ajoutant qu'elle l'attendait à souper, et qu'ils seraient seuls. Bourret lui répondit :
« Madame, ce que je vous demandais était sans prix ce que vous m'offrez est trop cher. »

M. D. disait de la princesse de *** : « C'est une femme qu'il faut absolument tromper; elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »

Quelqu'un demandait à Franklin : « A quoi sert le globe aérostatique? — Il répondit : A quoi sert l'enfant qui vient de naître? »

Dans un conseil tenu à Pérouse, un paysan ayant demandé quelque grâce, trouva beaucoup d'opposition de la part d'un des citoyens. Le lendemain, le paysan, bien conseillé, mena au citoyen trois ânes chargés de blé. Le présent fut bien reçu, et le citoyen plaida fortement la cause du paysan. « Voyez, dit quelqu'un, comme les ânes sont éloquens. »

Une fille se plaignait d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. « Consolez-vous, ma-

demoiselle, lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours. »

La *Superga*, grande et belle église bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieue et demie de Turin, doit son origine au vœu que le roi Victor-Amédée fit, en 1706, pendant le siége de Turin. Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano et de Casinato, il ne lui restait plus à prendre que Turin pour être maître du Piémont; on en forma le siége. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal du même nom, y commandait sous le duc d'Orléans, à la tête de soixante mille hommes. Chamillard, son beau-père, ministre de la guerre, avait fait des dépenses énormes pour en procurer le succès. Le duc de Savoie sortit de la ville, et échappa aux Français. Le prince Eugène vint au secours de Turin, et le 7 septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits faibles du camp. Il força les retranchemens du maréchal de Marsin, à qui la cour avait défendu d'aller au-devant des ennemis. Ce fut la cause de sa défaite et de sa mort; la dispersion de l'armée entraîna la levée du siége. On prétend qu'un Piémontais, en faisant remarquer à un Français la beauté de l'édifice de la *Superga*, lui disait: « Il faut que la défaite des Français ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces. — Non, repartit le Français, il faut que ce soit la peur des assiégés, car le vœu a dû précéder la défaite. »

Il y avait à Cologne un peintre fort habile, mais paresseux et ivrogne. Il avait engagé au cabaret plusieurs images de Notre-Seigneur. Comme on lui demandait pourquoi il ne les vendait pas: « C'est, dit-il, que j'aime mieux être chrétien que juif. »

On contestait au poète Poinsinet la pièce du *Cercle*, charmante comédie que l'on joue aux Français, en disant que Poinsinet n'avait point été admis dans un certain monde pour le peindre si bien. « Je ne puis point affirmer le fait, dit l'abbé de Voisenon; mais si vraiment il en est l'auteur, il faut avouer qu'il a bien écouté aux portes. »

Thomas Fuller lisait dans une assemblée nombreuse une satire sur l'humeur bizarre des femmes. Le docteur Cousin loua beaucoup cette pièce de vers, et pria l'auteur de lui en donner une copie. » Vous n'en avez pas besoin, lui répondit Fuller; en rentrant chez vous, vous y trouverez l'original. »

Un bel esprit, satirique anglais, s'amusait dans un café à faire la critique des écrivains modernes: « Les auteurs de ce siècle, disait-il, n'ont ni bon sens, ni style, ni esprit. » Le docteur Hayes, ennuyé d'entendre ce nouveau Zoïle, dit à l'assemblée: « Messieurs, ne vous fâchez pas de ce que dit ce censeur, il ne traiterait pas mieux les anciens, s'il savait leurs noms. »

Voltaire étant un jour occupé, avec le général Manstein, à revoir les *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi de Prusse lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Il dit aussitôt au général: « Mon ami, à une autrefois, le roi m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre ensuite. »

Un officier demanda congé la veille d'une bataille, pour aller rendre les derniers devoirs à son père, qui était à la dernière extrémité. « Père et mère honoreras, lui dit le général, afin que tu vives longuement. »

On aime à se rappeler la réponse comique

que Bonaparte fit à sa sœur. Lorsque Joseph monta sur le trône de Naples, sa sœur Caroline, alors grande duchesse de Berg, d'un caractère d'ailleurs très ambitieux, évitait, autant que possible, de se rencontrer avec sa modeste belle-sœur, se voyant obligée de lui donner le titre, pénible pour son orgueil, de majesté. Elle osa se plaindre à Napoléon de ce qu'il n'avait pas encore songé à lui donner une couronne. — « Vos plaintes m'étonnent, madame, lui répondit-il avec le plus grand sang-froid ; on dirait, à vous entendre, que je vous ai privée de la succession de feu votre père. »

Un comte, qui n'en portait que le nom, voulant railler un ecclésiastique qui se faisait appeler abbé sans avoir de bénéfice, lui dit ; « Il y a long-temps que nous nous connaissons, et je ne sais point encore où est votre abbaye ? » — » Quoi ! monsieur, lui répondit-il, vous ne le savez pas ? elle est dans votre comté. »

Un gentilhomme vint emprunter vingt écus à saint François-de-Sales. Le respectable prélat offrit au demandeur dix écus, en lui disant : « Je vous les donne, vous y gagnez, et moi aussi. »

Une fille qui voulait faire la jeune à quarante ans, disait qu'elle n'en avait que vingt-cinq. « Je le sais fort bien, repartit un plaisant peu galant, car il y a quinze ans que vous me le dites. »

Un prince avait choisi un homme très ignorant pour être son bibliothécaire. « C'est, disait une jolie femme, le sérail qu'on a donné à garder à un eunuque. »

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; l'évêque de Castres dit alors : « La

sainte se trompe, elle croit qu'on lui demande de a pluie. »

Un Normand perdait constamment au jeu ; une femme, touchée de son malheur continuel, ne put s'empêcher de le plaindre. « Madame, lui-dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié ; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, ce sont ceux à qui je dois. »

Le célèbre satirique Pope était bossu et avait les jambes torses. Le roi d'Angleterre l'apercevant un jour dans une rue de Londres, dit à quelques uns de ses courtisans : « Je voudrais bien savoir à quoi nous sert ce petit homme qui marche de travers ? » Le propos étant rapporté sur-le-champ à Pope, il répondit : « A vous faire marcher droit. »

On demandait il y a quelques jours à un mathématicien ce qu'il pensait de Feydeau. « Ce théâtre, dit-il, aurait grand besoin de l'addition de quelques nouveautés à son répertoire ; depuis le départ de M. Bo.... on n'y entend plus parler de soustraction ; quant à la multiplication, nous pouvons nous en rapporter à ces dames ; heureux si en même temps elles ne nous conduisent pas jusqu'à la division ! »

« Que je suis malheureuse ! disait une plaideuse ; je ne sais comment gagner mon rapporteur, il n'a ni confesseur ni maîtresse. »

Un évêque montrait avec ostentation un buffet garni d'argenterie du meilleur goût. Comme on admirait ces richesses, le prélat, pour s'excuser en quelque sorte, dit qu'il les avait acquises pour en assister, dans l'occasion, les pauvres de son diocèse. « Monseigneur, repartit malignement quelqu'un, vous pouviez leur en épargner la façon. »

On lit aux fenêtres d'un magasin de modes du

Boulevard, dont le comptoir est toujours entouré d'amateurs, ces mots qui font sourir les passans : *Poupées à vendre.*

M. d'Argenson disait au comte de Sibourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également ; le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides. Si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les invalides, on croira que c'est ma femme. »

Un homme, épuisé de plaisir, était obligé de garder le lit. Un de ses amis vint le voir, et aperçut en entrant dans la chambre du malade sa maîtresse qui en sortait ; il demanda comment il se portait : « La fièvre, dit-il, vient de me quitter. » — « Effectivement, répond l'ami, je l'ai rencontrée comme elle sortait de chez vous. »

M. Pitt, quelque temps après avoir abandonné ses idées politiques relativement à sa protection de Hanovre, se trouva à la chambre des communes engagé dans un débat avec sir Francis Blake, de Laval. Dans la chaleur du discours, M. Pitt fit à son adversaire quelques reproches assez amers sur ce qu'autrefois il avait joué publiquement la comédie. « Vous avez raison, répondit séchement sir Francis, j'ai pris ce plaisir dans ma jeunesse, mais jamais on ne m'a vu jouer qu'un rôle à la fois. »

Un plaisant se trouvant un jour à la table d'un lord, ce seigneur fit servir à la fin du repas un très petit flacon de vin, dont il ne cessait de vanter les qualités et surtout l'âge. « Qu'en pensez-vous, lui dit le lord ? — O ma foi, milord, répondit-il, il est bien petit pour son âge. »

Le lord Chesterfield était très sourd. Quelque

temps avant sa mort un de ses amis, qui sortait du lever du roi, vint lui annoncer qu'il y avait été question de le nommer lord lieutenant d'Irlande. « Il ferait très bien de me nommer, répondit le lord, je n'entendrais pas les cris du peuple. »

M. le marquis de Villette ayant demandé à mademoiselle Arnould ce qu'elle pensait de sa femme après l'avoir vue : « C'est, lui a-t-elle répondu, une fort belle édition de la pucelle. »

Le cardinal Dubois avait un intendant dont les friponneries lui étaient connues. Au premier jour de l'an ce maraud venait rendre ses devoirs à son éminence. Au lieu de lui donner ses étrennes comme à ses autres domestiques, le cardinal se contentait de lui dire : « Monsieur, je vous donne ce que vous m'avez volé. »

Quelqu'un avouait à madame de Staël, alors mademoiselle Necker, qu'il trouvait la maison de son père fort ennuyeuse; qu'ils avaient tous l'air distrait et rêvant à la Suisse. — « Ah! vous avez raison, répliqua-t-elle, mon père s'occupe du passé, ma mère du présent, et moi de l'avenir. »

Madame de Staël, peu de jours après son mariage, se trouvant chez sa mère dans un cercle nombreux : « Eh bien! ma fille, lui dit madame Necker, comment va l'amour? — Ah! maman, vous savez bien que vous m'avez fait le cœur en pain de sucre; la base est pour l'amitié, la pointe pour l'amour. — Cette dame, dit M. de Boufflers présent à cette conversation, prendra quelques jours des amans à mi-sucre. »

Une autre fois, montant le grand escalier de Versailles, madame de Staël fut rencontrée par un jeune homme de sa connaissance, qui lui dit avec empressement : « Madame, permettez que

j'aie l'honneur et le plaisir de vous offrir la main. — Monsieur, répondit-elle, en se retirant avec dignité, je refuse l'honneur; et se rapprochant avec un sourire aimable, j'accepte le plaisir. »

La duchesse de Kingston, lorsqu'elle était fille, obtint pour sa mère un appartement à Hampton-court. Quelques jours après le roi lui demanda si sa mère était contente. « On ne peut davantage, répondit miss Chudleig; la situation en est charmante; il n'y manque qu'un lit et quelques chaises. » Sa majesté entendit ce que cela voulait dire, et elle donna ordre de meubler la chambre à coucher. Lorsque le fournisseur donna son mémoire, le lit y était porté à 4,000 liv. sterlings (ou 80,000 liv. de notre monnaie). Le lord chambellan ne voulut pas payer une somme aussi considérable sans en parler au roi. « Payez, lui dit ce prince; mais si miss Chudleig trouve son lit aussi dur que moi, je crois qu'elle n'y couchera pas de longtemps. »

Un seigneur, à l'occasion de la réforme, disait qu'on s'y était mal pris; qu'il fallait la commencer par celle d'un sacrement, le baptême, parce que tout n'aurait pas été par compère ni par commère.

Le duc d'Agen disait, à l'occasion de la nomination d'un vice-chancelier : « Je ne vois dans tout cela qu'un vice de plus dans l'état. »

Mademoiselle Luzi, actrice de la comédie française et qui n'a pas le sens d'une oie, disait assez haut pour que son camarade Bouret l'entendît, qu'il jouait fort bien les rôles bêtes. — « Oui, mademoiselle, reprit Bouret, et votre suffrage sur cela est bien flatteur; vous devez vous y connaître, M. votre père en faisait.

Lorsqu'il a été question de remplacer M. de

Bougainville, le roi en parlait à quelques seigneurs et demanda si ce serait M. Thomas? — Non, Sire, répliqua M. de Bissy qui était présent, il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir. — C'est qu'il ne vous croyait pas de l'Académie, reprit S. M. »

Le prince de Soubise était reconnu pour avoir la femme la plus infidèle de Paris. Après la journée de Rosbach où il fut complétement battu, le roi, en apprenant la nouvelle, s'écria : « Ce pauvre Soubise, « il ne lui manque plus que d'être content. »

Le roi faisait compliment à un seigneur de la cour sur le bel habit qu'il avait pour le gala indiqué au jour des noces de M. le duc de Chartres; il en admirait le goût, l'élégance et la richesse : « Ah! sire, cela se doit, lui répondit-il. »

On dit que S. M. ayant demandé à M. l'abbé Terray comment il trouvait les fêtes de Versailles? « Ah! sire, a-t-il répondu, impayables. »

L'abbé de Voisenon ayant dit, en se plaignant de la méchanceté de ses envieux, qu'on lui prêtait beaucoup de sottises. « Tant pis, M. l'abbé, a repris vivement l'un d'eux (M. d'Alembert, ajoute-t-on), on ne prête qu'aux riches. »

Madame la marquise de Fleuri était dans une société où M. d'Alembert témoignait ses regrets sur la perte de ce ministre, en s'étendant sur la multitude des bonnes choses qu'il avait faites. On le contrariait à cet égard. « Au moins, s'écria-t-il, ne peut-on nier qu'en peu de temps il s'est fait un furieux abattis dans la forêt des préjugés. — C'est donc pour cela, a repris avec vivacité la marquise, qu'il nous a donné tant de fagots. »

Un empereur des Turcs voyant un chef de Saint-

Jean, que lui montrait l'ambassadeur de France, il en admira la beauté; le seul défaut qu'il y trouva fut que le peintre n'avait pas observé que, lorsqu'une tête est coupée, la peau se retire; ce qu'il lui prouva sur-le-champ, en décapitant un esclave en sa présence.

BONTÉ.

Un fils de madame Thibault, première femme de chambre de Marie-Antoinette, s'étant battu en duel dans le parc de Compiègne, avait eu le malheur de tuer son adversaire. La mère sollicita aussitôt les bontés de la Dauphine en faveur de son fils, et par cette puissante intercession, parvint à le soustraire à la sévérité des lois. Une dame de la cour s'étant permis de dire à la princesse, que madame Thibault n'avait imploré sa protection qu'après avoir essuyé un refus de madame Dubarry, Marie-Antoinette s'écria : « *Si j'étais mère, pour sauver mon fils, je me jeterais aux genoux de Zamore;* » c'était le nom du petit nègre de madame Dubarry.

Lorsque sur la fin de sa vie Louis XV se montrait en public, il n'était plus accueilli comme autrefois par des transports d'allégresse; et Marie-Antoinette ne l'ignorait pas. Lorsque, accompagnée du Dauphin, elle fit son entrée dans Paris, les témoignages de la joie la plus vive éclatèrent sur leur passage. Un contraste si frappant pouvait blesser le cœur du roi. *Ah! sire*, lui dit la Dauphine, avec une ingénieuse adresse, *il faut que Votre Majesté soit bien aimée des Parisiens; comme ils ont fêté vos enfans!*

J'aime à rappeler à mes lecteurs avec quelle touchante éloquence, Thémiste, orateur grec sous Constance, recommandait aux princes la bonté,

leur plus douce récompense comme leur premier devoir.

« Ce n'est, disait l'orateur, que par intervalles et rarement que Dieu lance son tonnerre, mais c'est tous les jours et sur le monde entier qu'il verse sa lumière. On ne peut donc lui ressembler sans être bienfaisant. Comment un prince imitera-t-il cet être sublime ? Ce n'est point par le courage, la force, la patience; ce n'est pas même par le mépris des voluptés; aucune de ces vertus de l'homme ne conviennent à Dieu; elles tiennent à des faiblesses; ce qui nous élève l'avilirait. Ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'avoir entre ses mains le bonheur des hommes, et de faire ce bonheur. »

Une jeune personne de ma connaissance ne saurait entendre parler des malheurs que peut réparer la puissance humaine sans s'écrier : *Ah! si j'étais roi!* Entendant un jour le récit des souffrances de deux amans séparés par d'invincibles obstacles, elle s'écria les yeux pleins de larmes : *Ah! si j'étais Dieu!*

« O grand Dieu! disait *Saadi*, je ne te prie que pour les méchans, car tu as fait assez pour les bons en leur donnant la bonté. »

BOSSU.

Un prédicateur ayant dit en chaire que tout ce que Dieu avait créé était bien fait, un bossu par-devant et par-derrière, l'attendit au bas de la chaire et lui dit : « Que vous en semble, mon père, me trouvez-vous bien fait ? — Fort bien pour un bossu, répondit le prédicateur. »

BRAVOURE.

Le grand seigneur montrait un plan de la cité La Valette (fortification ajoutée à l'île de Malte) à un chevalier de cette île, ambassadeur de Toscane. « Croyez-vous, lui dit-il, que la place soit aussi forte qu'elle le paraît. — Seigneur, répondit le chevalier à sa hautesse, celui qui a levé le plan a oublié la principale partie de ses fortifications, qui consiste dans la bravoure de plus de mille chevaliers, toujours prêts à répandre leur sang pour la défense de cette place. » (*Hist. de Malte.*)

Des soldats persans se vantaient devant un Lacédémonien de ce que les traits et les javelots de l'armée de leur roi étaient assez nombreux pour obscurcir le soleil. « Eh bien! nous combattrons à l'ombre, répondit le Spartiate. »

CALEMBOURG.

La reine Marie-Antoinette a singulièrement annoncé au roi la certitude de sa grossesse. « Sire, lui a-t-elle dit, je viens vous demander justice contre un de vos sujets qui m'a violemment insultée... » Le roi, ému du ton sérieux de S. M., s'est empressé de la faire expliquer. « Oui, Sire, a-t-elle continué, il s'en est trouvé un assez audacieux, le dirai-je, pour me donner des coups de pied dans le ventre. » Alors son auguste époux a compris le calembourg, et en a ri de bon cœur.

Louis XVI, au milieu d'un gros de courtisans, laissa échapper un signe d'affection venteuse. « Bonne marque, s'écrie le marquis de Bièvre, présent, voilà des bruits de paix (de pets) qui courent à Versailles. — Vraiment, reprend un autre seigneur, ils n'ont pas lieu sans fondement. »

Le ciel de lit de M. de Calonne se détacha pen-

dant son sommeil et lui tomba sur le corps. Lorsque M. de Bièvre apprit cette nouvelle, il s'écria : *Juste ciel !*

Un pauvre gentilhomme ayant épousé, moyennant une grosse dot, une demoiselle qui se trouvait enceinte, mademoiselle de Bièvre dit, qu'il avait fait là un marché d'enfant.

On nommait une personne qui n'allait à l'église que l'été, un bon chrétien d'été.

M. de Bièvre renversa un loch qui chauffait chez mademoiselle Raucourt ; celle-ci marqua tant d'humeur, que M. de Bièvre s'en alla, et en passant il dit au maître de la maison. « Vous avez là haut un loch à terre qui fait un tapage épouvantable. » (Locataire.)

Etant à souper avec le fameux peintre Vernet, qui faisait aussi des calembourgs, il lui dit, en lui montrant un morceau de pain : « Voilà qui est bien peint. — Cela, répondit le peintre, n'est qu'une croûte. »

Pendant le dîner on sert un lièvre : « Il est bien piqué, dit M. de Bièvre. — C'est un effet de lard, répond Vernet. »

La reine lui dit un jour de faire un calembourg sur elle ; il lui dit : « Madame, l'univers est à vos pieds. » Elle avait des souliers verts.

Elle en demanda un sur le roi ; il s'en défendit en en faisant un : « Le roi, répondit-il, n'est point un sujet. »

Piron se trouvant en loge à l'Opéra à côté d'une femme d'une réputation suspecte, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci impatientée, dit au poète avec humeur : « M'avez-vous assez considérée avec vos deux gros yeux ? — Madame,

je vous regarde, répondit Piron, je ne vous considère pas. »

Mademoiselle C***, retirée depuis long-temps de l'Opéra, vivait avec un fermier-général nommé Rollin. Quelqu'un demanda à mademoiselle Arnould qui elle était : « C'est, répondit-elle, l'histoire ancienne de Rollin. »

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la bourse
Ceux qui la coupaient jadis.

Dans un dîner, on avait servi un melon : quelqu'un se plaignit de ce qu'il était pâle : « C'est, dit M. de Bièvre, qu'il relève de couche. »

On priait un jour M. de Bièvre à déjeûner; il remercia, en disant qu'il avait déjeûné avec la moitié d'un serpent. (C'était la femme du serpent de la paroisse.)

Il disait d'une femme qui n'avait pas la gorge très ferme, qu'elle avait les mollets sous le menton.

On donnait un jour au théâtre de la république une pièce où jouait *la famille Batiste*. Un provincial s'informait des noms des acteurs : « Quel est celui-là ? — Batiste aîné. — Et celui-là ? — Batiste cadet. — Et celui-là ? — Batiste jeune. — Et cette actrice? — C'est madame Batiste mère. — Et celle-ci ? — C'est madame Batiste brue. — Ah ! mon Dieu, s'écria le provincial, c'est donc une pièce de batiste ! »

M. le duc d'Orléans père, qui était fort gros, racontait qu'il avait failli tomber dans un fossé. Quelqu'un lui dit : « Monseigneur, il eût été comblé de vous recevoir. »

Un maçon rencontrant un de ses camarades qui allait à son travail du matin, lui dit : « *Dieu t'avance !* — *M'avance s'il veut*, répond l'autre, *je suis à la journée.* »

Dans une dispute, il y eut un soufflet de donné; quelqu'un qui s'intéressait aux deux individus, vint trouver M. de Bièvre pour le prier de faire son possible pour arranger l'affaire. « Me prenez-vous pour un raccommodeur de soufflet. »

Un homme de qualité avait reçu un soufflet dont il n'avait pas tiré raison. Il fut obligé, ne pouvant entrer au service, de prendre l'état ecclésiastique ; il devint évêque. Un jour M. de Bièvre voyant sa mitre qui était sur un fauteuil, dit : « Cela ressemble à un soufflet comme deux gouttes d'eau. »

Racine, dans sa comédie des *Plaideurs*, a fait un calembourg plaisant, en parlant d'un huissier :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

C'est la parodie d'un vers du *Cid*. Corneille en témoigna quelque humeur.

Un particulier avait fait écrire en lettres d'or sur la porte de son écurie la devise de l'ordre de la jarretière :

Honni soit qui mal y *panse*.

M. de Bièvre voyageait un jour avec une précieuse; celle-ci lui proposa de jouer. « Eh bien, dit-il, jouons au-dessus de la voiture. — Fi donc ! — Vous vous piquez sans raison, repartit M. de Bièvre; le dessus de la voiture ou l'impériale, c'est la même chose. — Eh bien, jouons à l'impériale. »

Un Suisse nouvellement arrivé à Paris, qui ne connaissait que fort imparfaitement la valeur des

termes, disait, en sortant d'une conversation qu'il avait eue avec deux cardeurs de matelas, qu'il venait de causer avec *une demi-heure* (deux quarts d'heures).

On disait du portrait de M. de Calonne peint par madame Le Brun, qu'il était bien peint. « Cela n'est pas étonnant, dit M***, elle était maîtresse de son sujet. »

Quelque temps après que M. de Calonne fut parti, madame Le Brun alla le trouver; quelqu'un dit: « Elle est allé l'achever de peindre. »

Les chanoines de Chartres avaient perdu un procès contre leur évêque par le crédit de madame de Maintenon; Monsieur dit à ce sujet: « Il n'y a rien d'étonnant, ils avaient contre eux le roi, la dame et le valet. »

Un jour que la voiture de M. de Bièvre était arrêtée par un enterrement, il cria à son cocher: « Prends garde que les chevaux prennent le mors aux dents. »

Quelqu'un entre dans un corps-de-garde en disant: « Courez vite, il y a beaucoup de train au port Saint-Bernard. »

M. de Bièvre, parlant d'un homme qui avait deux sœurs fort brunes, disait: « J'aime beaucoup ses noirceurs. » (Noires sœurs.)

Il disait un jour à M. Le Noir, lieutenant de police, qui avait une maladie de peau: « Vous n'avez donc plus de police? (peau lisse.) »

Vingt personnes viennent de m'assurer que je suis trompé, disait un mari à sa femme. « Tue-les, mon ami, tue-les. » (Tu l'es.)

M. de Bièvre disait qu'il aimait beaucoup à avoir

affaire aux femmes auteurs, parce que les femmes qui composent sont à moitié rendues.

On voulait le faire placer sur le derrière d'une voiture, il s'en excusait, en disant « qu'en voiture on était toujours sur le derrière. »

« Ne disputez pas avec monsieur, parce qu'il a beaucoup de théologie (thé au logis). » C'était un épicier.

Mademoiselle Arnould disait en voyant jouer une actrice fort maigre : « Il n'est pas nécessaire d'aller à Saint-Cloud pour voir jouer les eaux. » (Os.)

Pendant la révolution, à la mort de Pie VI, ce fut Pie VII qui lui succéda. Ce qui fit dire à une femme d'esprit : « La religion va de pie en pie. »

Voilà, dit un jeune homme, une femme qui a fait sa fortune dans le commerce. Dans quelle partie, demanda un négociant de la société, « Dans les draps, répondit le premier. »

On disait d'un intendant des menus qui venait d'avoir le feu chez lui : « Quoiqu'il ait une aile de brûlée, cela ne l'empêche pas de voler. »

Un général un peu brusque dans sa façon d'agir, prenait souvent la licence de battre sa femme. Un de ses aides-de-camp dit à un de ses amis : « Je croyais servir sous un général, et point du tout, je suis aide-de-camp d'un tambour. » Que veux-tu dire, répliqua l'ami ? « Eh! oui, tous les jours il bat la générale. »

Molière a fait aussi des calembourgs ; dans les femmes savantes, Belise, entichée de bel esprit, ne pouvant supporter le jargon de Martine sa servante, lui dit :

BELISE.

Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand père,

BELISE.

O ciel! grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

Une jolie femme perdait constamment au jeu et se plaignait beaucoup. Comme elle était fort échauffée, elle s'essuyait. M*** lui dit : « Cette fois, madame, vous ne direz pas que vous essuyez un vilain cou. » (Coup.)

Dans la fameuse affaire du collier, on disait « que le cardinal de Rohan n'était pas franc du collier. »

Un homme lâcha un pet sur le Pont-Neuf. Quelqu'un qui était derrière lui, dit : « A quoi donc servent les parapets ? »

Le jeu de mots que nous allons citer est de la première jeunesse de Voltaire. Une cuisinière de son père fut impliquée au procès de Rousseau contre Saurin. Elle était mère de ce malheureux garçon savetier que Rousseau avait suborné. Cette pauvre femme, craignant que son fils ne fût pendu, étourdissait toute la maison de ses cris : « Consolez-vous, ma bonne, lui dit le jeune Arouet, il n'y a rien à craindre; Rousseau, fils d'un cordonnier, suborne un savetier, qui, dites-vous, est complice d'un décroteur; tout cela ne passera pas la cheville du pied. »

M. Linguet vit entrer dans sa chambre, peu de jours après son arrivée à la Bastille, un grand homme sec, qui lui donna quelque frayeur. Il lui

demanda qui il était. « Je suis, répondit l'inconnu, le barbier de la Bastille. — Parbleu, répliqua brusquement M. Linguet, vous auriez bien dû la raser. »

Le marquis de Bièvre remettait à Prault, l'imprimeur, le manuscrit de sa comédie du *Séducteur*, et Prault s'avisa de trancher du magister. « M. le marquis, lui dit-il, voici qui vous classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques; mais plus de calembourgs, car.... — Ah ! parbleu, c'est nous la donner belle ! Puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi et sur toute ta maison. Toi, tu es un problème (Prault blême), ta femme, une profanée, et ta fille une pro nobis. »

M. de Bièvre appelait La Harpe un critique habile (à bile). Quand on donna la tragédie des *Brames*, le grand faiseur de calembourgs dit : « Si les Brames réussissent, les bras me tombent. » La pièce eut, en effet, peu de succès. La Harpe chercha à se venger lorsque le *Séducteur* parut. Un exagérateur comparait cette comédie de M. de Bièvre au *Méchant* de Gresset. « Le Séducteur, dit La Harpe, est aussi loin du méchant que du bon. »

Voltaire disait du poète Roi, qui avait été repris de justice et sortait de Saint-Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

Une dame demandait à M. de Bièvre ce que c'était que ce M. Daran. « C'est, madame, un homme assez singulier, qui prend nos vessies pour des lanternes. »

Ce Daran était un chirurgien qui avait gagné beaucoup d'argent en mettant à la mode l'usage de bougies pour les maladies de l'urètre.

M. de Bièvre disait « qu'un dictionnaire est comme la boîte de Pandore, attendu qu'il renferme tous les maux (mots). »

M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé, il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui il faisait part de son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébêté. »

Un domestique fut appelé en témoignage pour attester que son maître avait fait banqueroute et s'était enfui. « Oui, dit-il au juge, je lève la main pour attester qu'il a levé le pied. »

« Faites-nous donc un petit conte, disaient plusieurs dames à un abbé. — Je ne puis, répondit-vous faire un *comte*; mais si vous voulez, je vous ferai un petit enfant *de cœur* (*de chœur*). »

On reprochait au général *Comme* de trop s'exposer. « Bah ! bah ! dit-il, si je meurs, ce sera un commentaire de plus. » (Un *Comme* en terre.)

Une dame de condition, déjà vieille et fort sèche, étant vêtue avec un habit vert à un bal que donnait Henri IV, le roi lui dit : « Je vous remercie, madame, d'avoir employé le vert et le sec pour faire honneur à la compagnie. »

M. de Bièvre disait un jour qu'on allait faire beaucoup de toile en Bretagne, puisqu'on y faisait filer trente mille hommes. Voici un autre calembourg du même. Dans une nombreuse société, on disait en sa présence beaucoup de mal de Fréron. « Messieurs, reprit le marquis, vous en direz tout ce qu'il vous plaira : mais il faut pourtant convenir que ce garçon-là pinçait très joliment de la harpe. » Un plaisant vient de renouveler ce bon mot, en répandant partout l'annonce suivante : « Une société d'amateurs ayant proposé l'année dernière un prix à qui pincerait le mieux de la harpe, a déclaré que ce prix avait été adjugé à M. Dorat. »

M. de Bièvre, lorsqu'on lui annonça la mort

du maréchal de Conflans, s'écria : « Fausse nouvelle » ; on lui reprocha de ne pas croire un événement dont on avait la certitude. « Je ne doute pas, répondit-il, que cela ne soit vrai, mais il l'est aussi que c'est une *nouvelle fosse* qu'on aura à faire, et voilà ce que je veux vous dire. »

M. de Bièvre, grand amateur de café, n'en prenait plus chez son épicier, attendu que la qualité lui en paraissait depuis quelque temps très inférieure. L'épicier lui en demanda la raison. « Je vous en reprendrai, lui dit M. de Bièvre, quand vous aurez pris la balle au bon. » (Au bond.)

Un plaisant disait « qu'un fournisseur de l'armée était un volcan. » (Vole camp.)

Après la première représentation du *Séducteur*, comédie de M. de Bièvre, Molé dit à l'auteur : « Je ne suis pas content de moi, je crains d'avoir affaibli mon rôle, car j'étais enroué. — Tant mieux, répondit le calembouriste, c'est l'esprit du rôle, et il faut jouer le *Séducteur* en roué. »

Le prince de Condé ayant été tourmenté par la fièvre, était resté long-temps sans se rendre à Chantilly. Cependant, il profita de la belle saison pour hâter sa convalescence dans ce beau lieu. Parmi les illuminations que les habitans de l'endroit firent pour témoigner leur joie, on remarqua beaucoup le transparent d'un Pâtissier qui, voulant faire voir le chagrin qu'il avait éprouvé durant la maladie du prince, imagina un calembourg de son genre, en faisant mettre ces mots sur sa lanterne : « *Vous pâtissiez ; je pâtissais ; nous pâtissions.* »

Lors du divorce de Joséphine, on dit qu'elle avait pris un nom anglais, qu'elle s'appelait *lady Vorcey*. (La divorcée.)

Brunet disait « qu'il avait été à Long-Champ dans une voiture à six chevaux, et qu'il avait l'air d'*Achille à Scyros* (à six rosses). »

CARICATURES.

Une caricature représentait le vieux George III, qui, de la côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon, sur la rive opposée, une énorme betterave, en disant, « *va te faire sucre.* »

Dans une autre, on voyait le même roi avec une très grande manche de laquelle voulait sortir Napoléon; mais aussitôt qu'il montrait son nez, George lui donnait une chiquenaude pour le faire rentrer dans la manche.

La plus jolie caricature est, selon moi, la suivante : elle représente une jeune dame très élégamment parée; à ses garnitures, sa ceinture, sa coiffure, etc., sont attachées des banderolles de papier sur lesquelles on lit, *mémoire de la modiste*, 2,000 fr., *du coiffeur*, 600 fr., etc. Le mari porte la belle sur son dos, il paraît accablé; et on lit au bas de la gravure, « ah! qu'une femme légère est lourde! »

CHARLATANS.

Deux virtuoses dans cette catégorie s'étant arrêtés dans la même ville, s'entendirent pour mieux attraper le public. Le premier ayant déjà étalé et sa vente allant bon train, le second parut, se mit à pérorer, et l'on fit cercle autour de lui. « Vous voyez devant moi, dit-il, mon plus grand antagoniste. Je suis honnête homme, messieurs, et connu pour tel dans tous les coins de l'Europe; mais pour lui, vous pouvez être assuré que c'est le plus grand fourbe qui existe sur la surface de la terre. Cependant, messieurs, comme je ne suis

au monde que pour le soulagement du public, et particulièrement de cette honorable assemblée, je dirai toujours la vérité, même à mes dépens. Méfiez-vous de son *purgatif médicinal;* c'est un composé de drogues fortes, dont je ne hasarderais pas de donner une dose au cheval de bronze, s'il devenait poussif. Mais une chose dont je ne peux en conscience dire du mal, c'est de son baume. Ho! pour celui-là, c'est un remède admirable; j'aurais tort si je disais autrement. Vous pouvez me reconnaître, messieurs, à ce trait désintéressé. »

Tandis que celui-ci haranguait, l'autre lâchait les mêmes bordées aux gobemouches qui l'entouraient. Il dénigra le baume de son confrère, et vanta ses pilules purgatives, pour l'honneur de la vérité. Qu'arriva-t-il de là? l'un vendit tout son baume, l'autre un boisseau de pilules.

CHARITÉ.

Saint-Bernard, abbé de Clairvaux, était d'une grande abstinence. Un jour qu'il avait des hôtes chez lui, son hospitalité lui fit passer les bornes de sa tempérance ordinaire. Ses moines lui en firent des reproches. « Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la charité qui a mangé. »

CHASSE. — CHASSEUR.

Un paysan avait tué un sanglier dans sa vigne, sur la chasse de M. de Charolais; on le prend et on va l'envoyer aux galères: « *Ah! Monseigneur, je vous demande pardon*, s'écrie le paysan; *j'ai cru que c'était un homme.* » On trouva son excuse bonne, et on le renvoya.

Le chevalier Duportail, voyageant en Allemagne, s'arrêta dans une petite ville. Son hôte lui indiqua un petit bois, où il pourrait avant le

dîner trouver quelque gibier. Il n'en vit pas et s'en retourna; mais la vue d'une troupe de corbeaux lui donna l'idée de décharger son fusil. Il tire, et tous les oiseaux s'envolent, hormis un seul. Le chasseur s'en approche pour le prendre, quand l'oiseau part tout à coup en prononçant, en fort bon allemand, *va te faire.....* Fort surpris de cette aventure, le chasseur, en rentrant, s'empresse de la raconter à son hôte, qui en rit aux éclats, et apprend au chevalier que ce corbeau est à lui, et qu'il va se promener le jour dans le bois et ne rentre que le soir au logis.

CHEVALERIE.

Dans la marche qui précéda le jour de la bataille d'Arques, Henri IV entendant un officier parler gascon, et précisément son véritable patois, le premier langage du roi, le fit approcher et lui demanda d'où il était. « Sire, répondit l'officier, vous avez souvent mangé du pain de mon père. — Et où, dit le monarque? — A Nérac, sire, où mon père est encore boulanger. — Ventre-saint-gris, c'est bien répondre, mon compagnon, repartit le roi. Et vous, qui êtes si digne d'être officier, depuis quand l'êtes-vous? — Du jour d'avant-hier, répondit-il, que monseigneur de La Tour d'Auvergne m'a fait cette grâce, et on ne l'a pas faite à mon camarade Classac, qui l'avait méritée plus que moi, parce que sûrement monseigneur ne le connaît pas. — Oh! la belle parole, dit le roi; et moi, ajouta-t-il, je fais officier votre Classac sans le connaître, et je prendrai grand soin de vous, ventre-saint-gris, et de votre père le boulanger. »

CHEVAUX.

On lit dans Pline que c'est aux Sybarites que l'on doit l'invention de la danse des chevaux, si

souvent employés dans les carrousels; le plaisir était le seul objet de ce peuple voluptueux, il était l'âme de tous ses mouvemens, de tous ses exercices. Athénée rapporte que les Crotoniates, qui faisaient la guerre à ce peuple, s'étant aperçus du soin avec lequel on y dressait les chevaux, firent secrètement apprendre à leurs trompettes des airs de ballets que les Sybarites faisaient danser à ces animaux dociles. Au moment de la charge, lorsque leur cavalerie s'ébranla, les Crotoniates firent sonner tous ces airs différens; aussitôt, au lieu de suivre les mouvemens que voulaient leur donner les cavaliers, les chevaux se mirent à danser leurs entrées de ballet ordinaires, et les Crotoniates taillèrent en pièces les Sybarites.

CHIENS.

Le curé d'un village de Toscane avait un chien qu'il aimait beaucoup; ce chien étant mort, le curé l'enterra dans le cimetière.... L'évêque, qui n'ignorait pas que le curé était riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amende. Le curé connaissait bien le caractère de l'évêque. Il va le trouver avec une cinquantaine de ducats. D'abord l'évêque menace le curé de le faire mettre en prison comme un profane et un impie. « Oh! si vous saviez, monseigneur, combien ce chien avait d'esprit, vous conviendriez avec moi qu'il méritait bien d'être enterré avec des hommes; il en a marqué toute sa vie, mais surtout à sa mort. — Qu'a-t-il donc fait, dit l'évêque. — Il a fait son testament; et, sachant que vous n'étiez pas fort à votre aise, il vous a légué ces cinquante ducats que je vous apporte. » L'évêque accepta le présent, approuva la sépulture, et donna l'absolution au prêtre.

Personne n'ignore l'histoire du chien d'Aubry

de Mont-Didier, qui persécuta le chevalier Macaire, qui avait assassiné son maître dans la forêt de Bondi. Le roi, frappé de tous les indices qui se réunissaient contre Macaire, jugea qu'il échéait gage de bataille, c'est-à-dire que, suivant la coutume de ces temps-là, il ordonna un duel entre le chevalier et le chien en champ clos, dans l'île Notre-Dame. Le chevalier était armé d'un bâton, le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses relancemens. Le chien, après un long combat, saisit Macaire à la gorge, le renversa, et l'obligea de faire l'aveu de son crime en présence du roi et de toute la cour.

Un homme avait un chien nommé Muphty, qu'il aimait beaucoup. Un jour qu'il devait recevoir 1,200 livres à la campagne, il monte à cheval, et Muphty ne manque pas de l'accompagner. Cet animal est témoin de tout; il voit son maître qui compte et recompte de l'argent, qu'il enferme dans un sac avec grand soin, et remonte à cheval d'un air satisfait. Muphty prend part à la joie de son maître, il s'agite, saute autour de lui, et jappe pour le féliciter. Vers le milieu du chemin, le particulier est obligé de mettre pied à terre; il attache son cheval à un arbre, et passe derrière une haie; en s'éloignant, il se rappelle que son argent est resté sur le cheval, et que le premier venu pourrait s'en emparer; il va prudemment prendre le sac, le pose à côté de lui au pied d'un buisson, où il s'arrête quelque temps; ensuite il n'y pense plus, se lève et se dispose à partir. Muphty, qui observait tous ses mouvemens et qui le suivait pas à pas, s'aperçoit de cette distraction, il court au sac, essaie de le soulever ou de le traîner avec ses dents; ce poids étant trop lourd, il retourne à son maître et s'accroche à ses habits pour l'empêcher de monter à cheval, il

aboie, il mord; le maître n'y fait aucune attention, repousse son chien et part. Le chien s'étonne de ce que ses avis ne sont pas mieux écoutés; il se jette au-devant du cheval pour l'empêcher d'avancer, il aboie jusqu'à ce que la voix lui manque; enfin, son zèle l'emporte, il se jette sur le cheval et le mord en cinq ou six endroits. C'est alors que le particulier commence à craindre que son chien ne soit enragé. Dans certains esprits les soupçons se changent bientôt en certitude. On traverse un ruisseau; Muphty, quoique tout haletant, continue de crier et de mordre, et dans l'excès de son zèle il ne songe point à se désaltérer. « Ah! mon malheur est donc certain, s'écrie son maître, mon chien est donc enragé; s'il allait se jeter sur quelqu'un!.... Il faut le tuer.... Un chien qui m'était si fidèle.... Mais si j'attends, il pourrait bien me mordre moi-même; allons, c'est un devoir.... » Il prend un pistolet, vise et lâche le coup en détournant les yeux; le chien tombe, et en se débattant se tourne vers son maître, et semble lui reprocher son ingratitude. Le particulier s'éloigne en frémissant, il se retourne, et Muphty agite sa queue en le regardant, comme pour lui dire le dernier adieu. Enfin, son maître au désespoir est tenté de descendre pour chercher quelques remèdes au coup qu'il a porté; un reste de frayeur l'arrête; il continue tristement sa route, livré à des regrets, à des remords, et poursuivi de l'image de Muphty mourant; il ne sait comment expier ce trait de barbarie; il donnerait tout pour qu'il fût possible de le réparer, et il maudit mille fois son voyage. Tout à coup cette idée lui rappelle celle de son sac; il voit qu'il ne l'a plus, il se souvient de l'endroit où il l'a laissé; c'est pour lui un coup de lumière, voilà l'explication des cris et de la colère du malheureux Muphty. Il retourne à toute bride chercher son argent, en déplorant son injustice; une

trace de sang qu'il aperçoit le long du chemin le fait frissonner et met le comble à sa douleur; il arrive au pied du buisson : qui y trouve-t-il? Muphty expirant, qui s'était traîné jusque-là pour veiller du moins sur le bien de son malheureux maître, et pour le servir jusqu'au dernier instant.

Le général de l'armée d'Italie disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires, il traversa, lui troisième ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : « Par un beau clair de lune, et dans la solitude profonde de la nuit, disait-il, un chien sortant tout à coup de dessous les vêtemens d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous. C'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis; il en a peut-être dans le camp, dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous, excepté de son chien! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal!...

« Ce que c'est que l'homme! et quel n'est pas le mystère de ses impressions! J'avais, sans émotion, ordonné des batailles qui devaient décider du sort de l'armée; j'avais vu, d'un œil sec, exécuter des mouvemens qui amenaient la perte d'un grand nombre d'entre nous; et ici je me sentais ému, j'étais remué par les cris et la douleur d'un chien!... Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'en ce moment j'eusse été plus traitable pour un ennemi

suppliant; je concevais mieux Achille rendant le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

COLÈRE.

Un homme, excellent d'ailleurs et obligeant à l'excès, était si sujet à la colère, que lorsqu'il jouait aux échecs, s'il venait à perdre, il brisait les pièces entre ses dents. Le maître du café voyant qu'il cassait tous les jeux, en fit faire de gros comme le poing. A cette vue notre homme ressentit une grande joie, parce que, disait-il, il pourrait les mordre à belles dents.

Les personnes les plus douces ont leurs momens d'emportement; plus même elles ont long-temps supporté avec patience, avec longanimité les mauvais traitemens, plus elles se livrent à la colère. J'ai connu une dame qui depuis deux mois soignait, avec une douceur parfaite, sa sœur aînée, vieille, infirme, acariâtre, dont la fâcheuse humeur, aigrie encore par une convalescence douloureuse, la rendait vraiment insupportable; c'était nuit et jour des scènes effroyables, des caprices renaissans, des cris, des injures, des reproches, et la patiente garde-malade ne répondait que par des soins assidus. Enfin, un jour, harassée d'ennuis et se sentant au bout de sa patience, elle entre dans un cabinet isolé; et trouvant à sa portée une bûche, elle se jette dessus avec une espèce de rage, et la frappe à coups redoublés.

On calmait quelquefois les violences du cardinal Dubois en prenant son ton. Il avait, parmi ses secrétaires de confiance, un nommé Venier, homme d'un caractère leste. Le cardinal, en le faisant travailler avec lui, eut besoin d'un papier qu'il ne trouva pas sous sa main à point nommé; le voilà qui s'emporte, jure, crie qu'avec trente commis

il n'est pas servi; qu'il en veut prendre cent, et qu'il ne le sera pas mieux. Venier le regarde tranquillement sans lui répondre; son flegme et son silence augmentent la fureur du cardinal, qui, le prenant par le bras, le secoue et lui crie : « Mais réponds-moi donc, bourreau; cela n'est-il pas vrai? — Monseigneur, répond le secrétaire sans s'émouvoir, prenez un seul commis de plus chargé de jurer pour vous, et tout ira bien. » Le cardinal se calma et finit par rire.

Voltaire travaillait assez long-temps le matin dans son lit. Thiriot, son ami, vint lui rendre visite. « Quelle nouvelle? dit Voltaire. — Arnauld-Baculard est arrivé à Potsdam, et le roi de Prusse l'a reçu à bras ouverts. — Se peut-il? — Arnauld lui a présenté une épître. — Bien boursoufflée et bien maussade! — Point du tout, fort belle; et si belle, que le roi y a répondu par une autre épître. — Impossible, Thiriot, on s'est moqué de vous. — Peut-être; mais voici les deux épîtres. — Voyons, donnez donc vite, que je lise ces deux chefs-d'œuvre. Quelle fadeur! quelle platitude! quelle bassesse, disait-il en lisant l'épître d'Arnauld; » et passant à celle de Frédéric, il lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais quand il fut à ces vers :

Voltaire est à son couchant;
Vous êtes à votre aurore.

il fit un haut-le-corps et sauta de son lit, bondissant de fureur. « Voltaire est à son couchant et Baculard à son aurore! Et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! ah! qu'il se mêle de régner. » Et Voltaire en chemise, gambadant de colère, apostrophait le roi de Prusse : « J'irai, répétait-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes. » Alors son voyage fut décidé. (*Mémoires de Marmontel.*)

CONTES, FABLES ET HISTORIETTES EN VERS.

LE BON MARI.

Les Arabes! les Juifs! Grand Dieu, je n'en puis plus!
Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte?
Pour enterrer ma femme exiger vingt écus!
J'aimerais presque autant qu'elle ne fût pas morte.

RIEN QU'UNE.

Certain curé, las d'être seul au lit,
Tenait au moins à ne pas l'être à table;
Et pour convive avait servante aimable,
De bonne mine et de bon appétit.
Dans un pieux et friand tête-à-tête,
Thérèse et Tonsurin (c'est le nom du curé),
Quand du repas la prière était faite,
D'un bon vin vieux nouvellement tiré
Et d'un poulet avec art préparé,
Se régalaient, surtout les jours de fête;
Et par degrés, Thérèse, dont Bacchus
Électrisait les sens très inflammables,
S'abandonnait à des désirs coupables;
Et certains mots, par saint Paul défendus,
Du bon curé venaient choquer l'oreille.
Mais Tonsurin, achevant sa bouteille,
N'y répondait que par des *oremus;*
Puis saintement, les yeux sur le bréviaire,
Dont deux doigts seuls tournaient le parchemin,
Il regagnait sa couche solitaire.
Tandis que l'autre, un bougeoir à la main,
Et ses beaux yeux fixés sur son beau sein,
Tout en pleurant l'ennui du presbytère,
De sa cellule enfilait le chemin.
Or, de Thérèse et du bon Tonsurin
C'était, amis, la conduite ordinaire:
Nota pourtant que quand chez le patron
Certains curés, confrères charitables,
Pour y dîner arrivaient sans façon,

Las, pour Thérèse, adieu mets délectables!
Adieu bon vin, café, liqueurs, adieu!
De son repas l'office était le lieu,
Et de bon cœur les ministres de Dieu
Étaient donnés, par elle, à tous les diables.
Arrive enfin l'antique jour des rois,
Jour solennel aux fastes de l'église;
Et Tonsurin, qui respecte ses lois,
Court au marché. Péché de gourmandise
Est bien permis en cette occasion;
Et qui, pour Dieu, meurt d'indigestion,
Mérite bien que Dieu le canonise.
Or sus, Thérèse, un panier sous le bras,
Et son patron, sous une houppelande,
Malgré le vent, la neige et le verglas,
Jusqu'au marché cheminent à grands pas;
Et tour à tour l'un ou l'autre demande
Combien cette oie? On dispute, on marchande;
Bref, on achète. Ils reviennent transis.
Mais un bon feu les attend au logis.
Thérèse éprouve une secrète joie;
Thérèse espère avoir sa part de l'oie
Et du gâteau qu'on achète en rentrant.
N'étant que deux, le pasteur sûrement
Aura la fève; et l'on conçoit sans peine
Que s'il est roi, Thérèse sera reine.
Le feu s'allume, et l'oie au même instant,
Par le brasier doucement colorée,
Au gré du feu tournant et retournant,
Offre aux regards sa surface dorée.
La nuit survient : la pendule a sonné
Du fin souper le moment fortuné.
Déjà la table est dressée et servie,
Déjà Thérèse a mis son blanc corset,
Son jupon vert et son nouveau bonnet;
Déjà de beaux marrons et de truffes farcie
Son oie exhale un savoureux fumet;
Déjà placé vis-à-vis sa servante
Le bon pasteur a saisi son couteau,
Tracé les parts, découpé le gâteau!
On sonne, on ouvre. O douleur accablante!

Ma plume, hélas! s'arrête à cet endroit.
Thérèse, pâle, interdite, chagrine,
Cède sa place au vicaire Benoît,
Et va souper seule dans sa cuisine.
« Hé ! bonjour donc! — J'arrive sans façon.
— C'est fort bien fait : ton bon ange t'envoie ;
Assieds-toi là. Tu goûteras d'une oie
Délicieuse, et d'un vin!... Ah! pardon :
Je suis à toi : je descends à ma cave
Et j'en apporte un certain vin de Grave,
Qui... Tu verras... Tu le trouveras bon. »
Il sort. « Monsieur, dit Thérèse au vicaire
En accourant, vous êtes seul ? — Pourquoi?
— Pour vous donner un avis salutaire.
Sachez qu'ici pour vous je meurs d'effroi.
— Que veux-tu dire ? explique-toi, ma chère !
— Vous ignorez que monsieur Tonsurin,
Que vous croyez avoir l'esprit très sain,
A, par instant, des accès de folie
Si dangereux, que souvent on le lie.
— Il serait fou, lui? — Que trop, par malheur !
Trois fois par an sa tête se détraque,
Et c'est toujours entre Noël et Pâque;
Voici l'époque. — O ciel! je meurs de peur.
Si ses accès allaient le prendre à table.
— C'est très possible et même très probable,
Car vous savez qu'il ne boit jamais d'eau :
Il a des vins de toutes les espèces,
Et vous sentez que leurs vapeurs épaisses
Facilement ébranlent son cerveau.
— Mais à quoi donc pourrai-je reconnaître?...
— Dès que monsieur verra mon pauvre maître
L'un contre l'autre aiguiser deux couteaux,
Sans plus tarder alors je lui conseille
De s'évader, s'il ne juge à propos
Pour un souper de laisser une oreille.
— Non, par saint Jean! — Quand sa tête s'en va,
A ses désirs malheur à qui s'oppose :
Il faut qu'il coupe ; et dans ces momens-là,
Cette oie, ou vous, ce serait même chose.
— A table ! à table, allons, maître Benoît,

Dit en rentrant, armé de deux bouteilles,
Le bon curé : ce vin fera merveilles.
Choisis ta part du gâteau. Sous mon doigt
Je sens la fève ; oui tiens, voilà l'endroit.....
Eh! non, c'est toi qui l'as. Ah! de la sorte
Tu viens chez moi me détrôner! N'importe,
A ta santé. — Volontiers. — Le roi boit! »
Bref, sur un plat, la maligne Thérèse
A pas comptés apporte, en soupirant,
Le mets friand, succulent, odorant.....
A son aspect tous trois se pâment d'aise;
Mais, pour Benoît, quel spectacle effrayant,
Quand le curé, d'un œil étincelant,
Considérant et le vicaire et l'oie,
Semble hésiter sur le choix de sa proie;
Quand, saisissant deux larges coutelas
Que l'un sur l'autre il frotte à tour de bras,
Au vieux Benoît qui tremble sur son siége
Il dit très haut : « Ça, que te couperai-je? »
Figurez-vous à ce mot foudroyant
Maître Benoît, renversant les bouteilles,
Dans ses deux mains tenant ses deux oreilles,
Franchir la porte; et plus prompt que le vent
Dégringolant l'escalier cul sur tête,
A travers champs crier : Arrête! arrête!
Pousser, heurter les passans effrayés,
Qui pour un fou prennent notre vicaire;
N'oser enfin baisser les yeux à terre
De peur de voir son oreille à ses pieds.
Figurez-vous Thérèse ivre de joie,
De sa frayeur riant malignement;
Et le curé, muet d'étonnement,
Prêt à couper une cuisse de l'oie,
Sur l'escalier le poursuivre en criant :
« Rien qu'une, ami, rien qu'une seulement. »
Mais c'est en vain. (Thérèse est radieuse.)
Bref, il revient, et sans doute on conçoit
Qui prit la place et la part de Benoît.....
Par cette adresse enfin victorieuse,
Goûtant le prix de son mensonge adroit,
L'espiègle en rit comme une bienheureuse.

Le cher curé, bientôt instruit du tour,
En rit aussi: riez à votre tour.
(M. Désaugiers.)

LA SOUFFRANCE DÉSIRÉE.

En vain de la raison les sages médisances
Peignent l'amour comme un démon,
On rêve, on sourit à ce nom.
Comment pressentir des souffrances
Dans cette douce émotion ?
A la jeune Lison chaque jour une amie
Répétait: « N'aimez point, l'amour est un trompeur;
Il répandrait sur toute votre vie
Le trouble, le regret, et partout le malheur.
Le désir est peine cruelle
Tant qu'il ne peut embrasser le plaisir,
Et ce plaisir devient peine éternelle,
Car il se change en repentir.
N'espérez pas que l'inconstance
Mette fin à votre douleur;
Lise, après amoureuse erreur,
Le calme de l'indifférence
N'est plus qu'une triste langueur. »
Eh bien, ce discours salutaire
Produisit sur ce jeune cœur
Semblable effet à ceux dont un vieux gouverneur
Gourmandait la flamme guerrière
D'un jeune amant de la valeur.
« Considérez, disait-il, la carrière :
Quitter tout ce qu'on doit chérir;
Machinalement obéir;
Laisser son cher pays en proie à la misère
Pour la porter sur la frontière;
Souffrir la faim, la soif et la captivité,
Aller dans un hospice achever sa santé;
S'échapper de cette galère,
Une jambe de moins, ou bien un bras cassé :
Hé bien, qu'en pensez-vous? — Ah! dit le militaire,
Quand donc pourrai-je être blessé? »
(L'AUTEUR.)

LES DEUX TOILES.

Un malheureux chiffon,
Détaché d'un jupon
Où le traîna dix ans certaine chiffonnière,
Gisait dans une ornière,
Foulé sous les pieds des passans.
Il appelait par ses tristes accens
La hotte hospitalière;
Lorsque de vent un tourbillon
L'enlève, le ballotte, et soudain le dépose
Par une fenêtre mi-close
Dans un magnifique salon.
A cette grandeur imprévue,
Notre haillon embarrassé,
Promenait vainement sa vue
Pour voir quelque guenille, ou quelque pot cassé.
Ses pairs étaient bien loin. Ce n'était que dorures,
Tapis, porcelaines, peintures:
Et le pauvre étranger confus,
Dépaysé parmi cette noblesse,
S'attendait à se voir exclus
Avec arrogance et rudesse.
Mais une grave question,
La question des prééminences,
Des mobiliaires éminences
Captait toute l'attention.
Chaque meuble vantait ses grâces et son lustre,
Puis, ses confrères dénigrant,
S'adjugeait le suprême rang.
Au milieu de la troupe illustre
S'élevait un tableau,
Des connaisseurs friand morceau.
« Eh ! comment, dit-il, ma présence
N'a point, messieurs, prévenu ce débat?
Qu'est une vaine forme, un machinal éclat
Près de la magique puissance
Qui grava sur mon front la lumière, les fleurs,
Le hameau, les forêts, les doux secrets des cœurs,

En un mot la nature entière ?
L'expérience journalière
Vous apprend qu'en ces lieux l'on m'admire d'abord;
On vous regarde après. Ainsi donc, riche voile,
Bronze, albâtre, satin, cristal, et jusqu'à l'or,
Tout doit fléchir devant ma toile.
— Une toile! interrompt le chiffon radieux,
Ah! je suis de votre famille!
— Quelle est cette horrible guenille?
Dit le tableau d'un ton mille fois dédaigneux. »
Le baillon irrité se montra philosophe,
Et relevant son nez crotté,
« N'en déplaise, dit-il, à votre majesté,
Nous sommes de la même étoffe. »

(L'AUTEUR.)

LE COLIMAÇON.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

(ARNAULT.)

LE LUTRIN VIVANT.

Conte.

. . . .
Par cas fortuit, l'enfant de chœur, Lucas
Avait usé l'étui des Pays-Bas.
Vous m'entendez : sa culotte trop mûre
Se trahissait par mainte découpure,
Et le malheur augmentant tous les jours,
Démantelait la place et les faubourgs.
Barbe (1) le vit, en gémit; mais que faire?
Barbe était pauvre et l'étoffe était chère :
D'une autre part le Chapitre était gueux ;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connaissant parens ni légitime,
N'avait en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer que la grâce de Dieu.
Il languissait dans cette triste attente,
Gardant la chambre et rarement debout.
Mais à la fin l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût :
Nécessité tire parti de tout,
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe était un vieil antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin
Dont aux bons jours on couvrait le lutrin;
Barbe pensa qu'on pouvait sans outrage
Du livre affreux déchirer quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets, qu'elle coud sans façon,
Prend justement la messe du patron.
Or, cependant, arrive la Saint-Brice,

(1) Vieille gouvernante du Chapitre, qui avait soin des enfans de chœur.

Fête du lieu, fête du grand office.
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au pupitre; il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd et temps et peines;
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes.
Mais par bonheur, en ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimauds renforçait une troupe;
Il examine et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre :
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service.
Déjà d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot.
Très gravement, le massier en lunettes,
Vient entonner : un groupe de mazettes
Avec ardeur poursuit ce chant falot :
Concert grotesque et digne de Calot.
Tout alla bien jusques à l'évangile.
Grave, et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin;
Quand par malheur une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et tenant bon, il enrage en silence;
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin court en criant comme un diable,
Et loin de là va, fuyant comme un trait,
Pour se guérir retourner le feuillet.

(Gresset.)

LES TROIS PAPIERS.

Dans la hotte d'un chiffonnier,
Sous des lambeaux souillés de terre,
Gisaient trois morceaux de papier
Dont le destin ne se ressembla guère.
Tissu de soie et d'ambre parfumé,
Le premier tapissa l'asile
Des roses, des rubans d'une coquette habile;
Puis de maint billet enflammé.
Comme de nos grandeurs la fortune se joue!
Il tomba de là dans la boue,
Et fut jeté dans le fatal panier,
Sur un vélin tout couvert d'écritures,
Que sillonnaient presque en entier
De laborieuses ratures :
Celui-ci servit à plier
Des coupons, des lettres d'escompte,
Dont le possesseur, usurier,
Chaque soir répétait le compte
Sur le porte-feuille papier.
Or, la justice un jour s'avisant de connaître
L'impudeur de son intérêt,
L'Harpagon déchira le témoin indiscret
Et le lança par la fenêtre.
Leur compagnon était un humble papier gris,
Qui, dès son premier âge, ayant servi d'habits
Aux rouleaux de chandelle, aux morceaux de fromage,
Fut, pour prix de son long servage,
Jeté près d'une borne avec de vils débris.
Lorsque dans son triste taudis
Toutes ses loques sont vidées,
Le chiffonnier aperçoit le trio,
Et s'assied tout pensif sur un vieil escabeau.
(Le siége n'est rien aux idées,
Malgré ce que prétend l'orgueil :
On en a sur un banc comme sur un fauteuil)
Mais écoutons le pauvre hère :
« Ce que c'est que de nous, et de ces papiers-là !
Dit-il en secouant son crochet de misère;
Maintenant c'est la même affaire,

Et combien leur sort différa !
Ainsi la belle Mijanrée,
Le riche qui nous *méprisont*,
Dans l'inévitable chambrée
Avec moi se retrouveront. » (L'AUTEUR.)

LES DEUX DINDONS.

Deux dindons s'engraissaient dans une métairie,
Égaux en droits : l'un d'eux croyait pourtant valoir
Bien plus que son confrère. Hé pourquoi, je vous prie?
Parce qu'il était blanc et que l'autre était noir.
Aussi Dieu sait quels droits à la prééminence
Par un tel avantage il se croyait acquis;
Toisant son commensal de l'air dont un marquis
Regarde un homme de finance.
Vient cependant la Saint-Martin :
Le maître invite sa famille,
Le maître ordonne un grand festin :
Il célébrait sa fête et mariait sa fille.
Or, ce jour de bombance et d'indigestion,
Inscrit par La Reynière au rang des jours célèbres,
Est pour la basse-cour un jour des plus funèbres.
Le poulailler fut mis à contribution.
Dans le garde-manger dès la veille on admire
Deux compagnons de truffes parfumés.
Lequel des deux fut blanc? On ne saurait le dire,
Car tous les deux étaient plumés.
Ainsi sous l'éclat dont il brille
Tel homme paraît sans égal
Jusqu'au moment triste et fatal
Qui pour jamais nous déshabille.
(A. V. ARNAULT.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU.

« Que fais-tu donc dans ce bourbier
Où je te vois vautré sans cesse?
Au pourceau disait le coursier.
— Ce que j'y fais? parbleu ! j'engraisse :
Et tu ne ferais pas très mal,
Poursuivit l'immonde animal,

D'en faire autant. Parfois la guerre
Accroît le renom d'un héros,
De qui l'embonpoint n'accroît guère :
Tu n'as que la peau sur les os.
— Cela se peut : mais, de ma vie,
Ton sort ne tentera mon cœur.
J'aime mieux maigrir dans l'honneur,
Que d'engraisser dans l'infamie. »
(Arnault.)

LE SAULE ET LA RONCE.

Le saule dit un jour à la ronce rampante :
« Aux passans pourquoi t'accrocher ?
Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer ?
— Aucun, lui repartit la plante,
Je ne veux que les déchirer. »
(Bailli.)

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

L'homme est dans ses écarts un étrange problème.
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en pas avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable !... Et ces malheureux rois
Dont on dit tant de mal ont du bon quelquefois :
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ces héros, le Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté dans l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivait les beaux arts au sortir des batailles ;
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile
Où loin de l'étiquette, arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,

Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamétrie.
Sur le côteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Très bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci?... Ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier:
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.
Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
«Il nous faut ton moulin: que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il nous faut est fort bon! mon moulin est à moi,
Tout aussi-bien au moins que la Prusse est au roi.
—Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot.» Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile;
Sans Souci s'obstinait. «Entendez la raison,
Sire, je ne veux pas vous vendre ma maison;
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam à moi: je suis têtu, peut-être;

Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment, par l'humeur emporté,
« Parbleu! de ton moulin, c'est bien être entêté,
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre.
Je suis le maître. — Vous, de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque à ce mot revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice;
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans:
Voisin, garde ton bien: j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Le même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie:
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris de ce beau nom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince;
On respecte un moulin: on vole une province.
(Andrieux.)

LES MÉTAMORPHOSES DE JUPITER.

Sous la forme d'un bœuf le maître du tonnerre
Plut à la fille d'Agénor;
Danaé succomba sous un déluge d'or:
Mais ce dernier prodige est devenu vulgaire,
Comme celui dont Jupiter usa
Pour toucher mainte et mainte belle;
En se montrant amant, beau, jeune, délicat,
De notre temps cela se renouvelle.
Poursuivons. Il vainquit Léda
Avec le plumage d'un cygne,
Et d'Alcmène il triompha aussi
En prenant les traits du mari.....
Ah! du plus grand des dieux ce miracle était digne!
(L'auteur.)

LA LECTURE DU TROUBADOUR.

De la merveille de Lesbos
Un troubadour lisait la vie à son amante;
Tous deux ils admiraient cette grâce touchante,
Cet abandon, cette ivresse brûlante
Que dans ses vers elle épanche à grands flots.
Dès qu'ils voient pour Phaon Sapho d'amour blessée,
Les roses du plaisir brillent à leur pensée,
Le troubadour sourit, et la chaste pudeur
Au front de la bergère imprime la rougeur.
Mais la dixième Muse, hélas! est méprisée;
Son sang n'est plus qu'un poison dévorant,
Sa voix qu'un long soupir..... Sa vie est épuisée,
Et Phaon reste indifférent.
Non, dit le troubadour, non, il n'est point possible
Qu'à tant d'amour Phaon soit toujours insensible;
De la tendre Lesbienne il va calmer les maux.
Hélas! ils caressaient cette douce espérance;
Et dédaignant des arts la magique puissance,
Sapho court à Leucade implorer le repos.
Les deux amans, les yeux baignés de larmes,
L'un sur l'autre penchés lisaient rapidement
Le récit du gouffre effrayant
Où devaient de Sapho s'éteindre les alarmes.
Dieu! s'écria le troubadour,
Dans cet abîme elle perdra la vie.
Hélas! répondit son amie,
Peut-on guérir autrement de l'amour? (L'AUTEUR.)

LE PERROQUET RÉVOLUTIONNAIRE.

Dans un de ces cafés qui bordent le rempart,
En messidor dernier, conduit par le hasard,
Près d'un groupe jaseur je gardais le silence;
(Robespierre et la mort régnaient alors en France.)
Toutefois aux discours le calme présidait;
Les climats, les saisons en étaient le sujet.
Les uns des longs hivers accusaient la nature :
« Moi, des étés brûlans je redoute l'injure, »
Dis-je alors. A ces mots, d'un organe assuré,
J'entends articuler : « le F**** modéré! »

Soudain, autour de moi promenant des yeux sombres,
Déjà des malheureux je crois joindre les ombres;
De mon accusateur je ne me doutais pas;
C'était un perroquet qu'on avait *mis au pas.*

Pour ses hauts faits, certain voleur
Etait conduit à la potence.
Un cordelier, son directeur,
L'exhortait à résipiscence.
« Amendez-vous, mon fils, c'est l'instant de prier,
De recourir à Dieu, votre unique espérance:
Demandez-lui pardon de ce mauvais métier.
—Mauvais! dit le voleur, ah! quelle erreur, mon père!
Il était excellent, si l'on m'eût laissé faire. »

Un Gascon chez un cardinal
Exaltait la Garonne avec persévérance:
C'était un fleuve d'importance;
C'était un fleuve sans égal.
« A ce compte, monsieur, lui dit son éminence,
Le Tibre auprès de lui ne serait qu'un ruisseau.
—Le Tibre, monseigneur! Sandis, belle merveille!
S'il osait se montrer au pied de mon château,
Je le ferais mettre en bouteilles. »

L'HUMILITÉ CAPUCINALE.

Un capucin de Bourg en Bresse,
Dont on allait cloîtrer la nièce,
Prêchait à la grille du chœur;
L'enthousiasme séraphique
Exaltait sa voix et son cœur.
Bientôt on entend l'orateur
S'écrier d'un ton pathétique:
« Ciel! Jésus-Christ donne la main
A la nièce d'un capucin!
Il l'épouse! elle est sa compagne!
Ah! par cet hymen, quel honneur!
Je deviens de Dieu, mon sauveur,
L'oncle à la mode de Bretagne!

LE DOUBLE AVEU.

Conte.

Un grand seigneur, frappé de mort subite,
Droit aux enfers fut conduit au plus vite.
Du Styx à peine il eut touché le bord,
Que son cocher s'offre à ses yeux d'abord.
—Vous, monseigneur, dans ce lieu de souffrance!
Puis-je savoir quel crime, quelle offense?....
—Mon cher Vincent, j'ai tout sacrifié
Pour enrichir le fils que ma moitié,
Cette adorable et vertueuse femme,
M'avait donné, seul gage de sa flamme.
Mais toi, Vincent, quel est donc le sujet
De ton malheur, toi, sage domestique?
—Ah! monseigneur, ce maudit fils unique,
Hélas! je suis ici pour l'avoir fait.

(FRÉRON *fils*.)

LES SACREMENS.

Damon disait un jour à son épouse Hortense :
« Les sacremens sont objets d'importance;
Sais-tu leur nombre?—Oui, sept.—C'est trop commun,
Six.—Depuis quand?—Depuis que pénitence
Et mariage, hélas! n'en font plus qu'un. »

LE FINANCIER GASTRONOME.

Un financier sortant d'un long repas
Et d'indigestion pris, selon sa coutume,
S'en retournait, pénétré d'amertume
De n'avoir pu goûter de tous les plats.
Un malheureux se jette à la portière:
Ah! monseigneur, soulagez ma misère,
Depuis deux jours je meurs, faute de pain.
—Bonté du Ciel, dit Rondon en colère,
Que ces gueux-là sont heureux d'avoir faim!

(SIMONNIN.)

L'AGNÈS.

Conte.

Maman, disait Éléonore,
Jeune, charmante et neuve encore,
Plus je m'instruis, plus je vous plais!.....
Hermaphrodite est-il français?
Et, dans ce cas, que veut-il dire?
Maman, trop sage pour en rire,
Se recueille, rêve un instant :
Ce terme-là, ma chère enfant,
N'est pas commun..... Il signifie
Fillette, comme on en voit tant,
Qui n'est ni laide ni jolie.
Ceci pris pour argent comptant,
Le lendemain, Eléonore,
Se voyant comparer à Flore
Par un empesé président,
Aussi libertin qu'hypocrite :
Monsieur, vantez moins mon mérite,
Dit notre Agnès, en minaudant,
Je suis, au plus, hermaphrodite.

(De Laplace.)

LE VIEIL AMANT.

Vieillard souffrant, caduc et décrépit,
Perclus de cœur et de corps et d'esprit,
Sans dents, sans yeux, faisant peur à la ronde,
Allait encore, errant dans le beau monde.
Il entre un jour chez la jeune Alizon;
Toujours galant, il veut entrer en guerre.
Lors elle dit : Parlons un peu raison;
Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre?

(Borde.)

LE SONGE.

Je rêvais cette nuit que de mal consumé
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé;
Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :

« Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coqnin, ce me dit-il, d'nne arrogance extrême,
Va chercher des coquins ailleurs, coquin toi-même,
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je snis snr mon fumier comme toi snr le tien. »

LE BORGNE AVARE.

Un harpagon, en courant par la ville,
Par le serein eut un œil de perclus;
Un médecin, docteur vraiment habile,
Pour le guérir demanda cent écus.
« L'ami, dit le richard, quelle erreur est la vôtre!
Il ne faut pas deux yeux pour gagner son cercueil;
Moi, vous compter cent écus pour un œil!
A ce prix-là je vous donnerais l'autre. »
(Beaugeard.)

LA PICARDE ET SON CURÉ.

Dans nne foire, avec une Picarde,
Un bon curé disputait nn matin :
« Vous êtes un diable, nn lutin,
Répétait la femme criarde.
— Et vous nne franche c....
— A merveille! s'écria-t-elle,
Oh! je ne m'attendais pas moins ;
Mais je vous prends tous à témoins,
C'est ma confession, messieurs, qu'il vous révèle.
(Cayetaud.)

LA MULTITUDE.

A certain combat qu'on renomme
Dans le pays de Figaro,
J'arrive; on criait : Bravo l'homme!
D'nn pauvre tanreau qu'il assomme
La chute excitait ce bravo.
Antre combat : taureau nouveau.
D'un coup de corne dans l'oreille
Étend l'homme sur le carreau.

Avec une fureur pareille
On criait : Bravo le taureau !
(PONS DE VERDUN.)

LE COUP DE FUSIL.

Au milieu des forêts, sans trop user de poudre,
Mon fusil, rival de la foudre,
Fait un bruit qui ne finit pas.
Mais en plaine c'est autre chose,
Du salpêtre infernal j'ai beau forcer la dose,
Un court instant à peine on m'entend à vingt pas.
Des réputations serait-ce donc l'histoire ?
Bien choisir son théâtre et bruire à propos,
Sont deux grands points. Un bruit accru par les échos
Ressemble beaucoup à la gloire.
(ARNAULD.)

L'ORAGE.

La nature languissait
Aride, embrasée,
Et Flore dépérissait,
Faute de rosée.
D'Aurore les tendres pleurs
Ne pouvaient suffire,
Tout brûlait l'émail des fleurs,
Même le Zéphyre.
Enfin, le ciel se couvrit,
On reprit courage :
Mais une autre frayeur prit,
C'était un orage.
Le crêpe affreux de la nuit
Couvre la lumière ;
Le voyageur tremblant fuit
Dans une chaumière,
Mais la peur qui l'y conduit
Entre la première.
Cependant de longs torrens
D'une fraîche pluie,
Inondent les prés mourans,
Leur rendent la vie.

Déjà Flore a relevé
Sa tête flétrie,
Et le gazon abreuvé
Rit dans la prairie.

Un jour de même il advint
Que près d'Aspasie
Une querelle survint :
C'était jalousie.
Dame Discorde entre nous
Criait, faisait rage;
Mais l'Amour à nos genoux
Riait de l'orage.
Bientôt ce dieu prévalut,
Douce paix fut faite;
Et l'orage me valut
Récolte complète.

(Hoffman.)

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il en faut essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

(C. Mermet.)

En pleurant l'époux qu'elle perd,
Iris vous fait pitié. Quelle erreur est la vôtre :
C'est comme un bâton de bois vert
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

LA BELLE MACHOIRE.

Je viens de voir madame Saint-Julien,
Mon Dieu ! comme elle a les dents blanches !...
Parbleu, vraiment, je le crois bien,
C'est son râtelier des dimanches.

PRIÈRE D'UN MARI.

Un jour, dans la Sainte-Écriture,
Certain dévot lisait
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Possédé d'un démon muet!

Lors le dévot, dans l'ardeur de son âme,
S'écria de bon cœur :
« Ah! si pareil démon s'emparait de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur! »

LE MARSEILLAIS ET LE LION.

Conte philosophique par Voltaire.

Un jour un Marseillais, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva, nez à nez, un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule; et tout transi de peur,
Il se mit à genoux et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit, en bon français : « Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe.
Écoute, j'ai dîné; je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »
Le marchand, à ces mots, conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fond de science.
....
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
L'homme est né pour régner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pourrait sans péché manger son souverain.
Le lion qui rit peu, se mit pourtant à rire,
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.........
« Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :

Je pensais être roi : j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère :
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois ;
Il vous recommanda d'être clément et sage ;
De ne toucher jamais à l'homme son image :
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.....
— Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable,
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes ;
Je tiens cet heureux don de Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi ;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite.
Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers.....
—Sire, les Marseillais ont une âme immortelle ;
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
....

—Je ne veux point manger ton âme raisonneuse;
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse:
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas.....
—Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on pas de clémence?
Pour gagner quelqu'argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils.
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.
—Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture..... — Sire, je suis vaincu:
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu:
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien
Pour de l'argent comptant, qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc et payer un corsaire;
Je comptais à Tunis rester deux mois au plus;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers, ils vous seront portés
Par vos correspondans chaque jour présentés,
Et mon valet chez vous restera pour otage.....
— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité, suis-moi chez le cadi;
Donne des cautions; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses;
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.»
Le marché fut signé: tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant, tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

LE FAUX SERMENT.

Guillot devait, à son voisin Lucas,
Cent écus neufs, depuis sept cent soixante.
Remboursement est toujours fâcheux cas;
Guillot niait et principal et rente.
Lucas, piqué, l'ajourne au tribunal.
Jurez, Guillot, lui dit le sénéchal.
Le débiteur lève sa main infâme,
Prêt à jurer : de quoi Lucas confus :
Ah! malheureux, dit-il, tu perds ton âme !
Voire, dit l'autre, et toi tes cent écus.

Un suppôt de la Faculté,
Assassin en titre d'office,
D'un vieil oncle ayant hérité,
Quitta le lugubre exercice.
Un jour, dans certain comité,
Il s'écriait : Mes camarades,
Enfin, dans un heureux loisir,
Je vis sans crainte, sans désir;
Et si je vois quelques malades,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

Par testament dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nu,
Pour épargner une chemise.

Un augustin, fier comme un carme,
En chaire un jour faisant vacarme
Sur l'exemple que les parens
Doivent donner à leurs enfans :
Saint Augustin, notre bon père,
Était, dit-il, manichéen;
Mais sainte Monique, sa mère,
En fit un excellent chrétien.
Mieux valent de saintes pratiques,
Que nos discours évangéliques.
Pour convertir nos libertins.
Ah! qu'on me donne des Moniques,
Je vous ferai des Augustins.

Pierre et Jean pleuraient tous les deux.
« Mon pauvre Jean, quelle est ta peine?
S'enquiert Pierre. — Et toi, qui te gênes?
Répondit Jean d'un ton piteux.
Hélas! reprirent-ils, nos femmes,
D'elles ce sera bientôt fait.
— Ah! Pierre! — Ah! Jean! de quel regret
Ce coup va pénétrer nos âmes!
Eh! quelles femmes, en effet!
— La tienne est si bonne et si tendre!
Jean, je ne lui survivrai pas.....
— Pierre, la tienne a mille appas,
Si tu la perds j'irai me pendre. »

Un auteur de théâtre expert, mais indigent,
(Cela n'est pas grande merveille)
Allait un jour, faute d'argent,
Vendre les œuvres de Corneille.
Un ami qui le voit inquiet et rêveur:
« Quel chagrin, lui dit-il, me fais-tu donc paraître?
— On en aurait à moins, lui répond notre auteur:
Je ressemble à Judas: je vais vendre mon maître. »

Deux bons amis, après une assez longue absence,
Se rencontrent enfin par l'effet du hasard;
Pour trancher court, je mets à part
Tous les menus détails d'une reconnaissance.
« Comment te portes-tu? dit l'un. — L'autre repart:
Pas trop bien. J'ai tâté du bénit mariage
Depuis que je t'ai vu. — Tu fis en homme sage.
— Pas tout-à-fait. Ah! ventre-bleu, j'ai pris...
J'ai pris la plus méchante femme...
— Tant pis. — Mais non, pas trop tant pis;
Sa dote était, vois-tu, de mille beaux louis.
— Bon. Que tu me chatouilles l'âme!
Eh bien! cela console. — Oh! pas absolument,
Je t'en jure:
Car cette somme a servi sur-le-champ
A l'achat de moutons, tous morts subitement.
— C'est une fâcheuse aventure.
— Pas si fâcheuse encor; la vente de leurs peaux

M'a presque autant valu que le prix des troupeaux.
— Te voilà moins à plaindre et cela me rassure.
— Point du tout. Un feu dévorant
A brûlé la maison où j'ai mis cet argent.
—Quel grand malheur!—Pas si grand qu'il te semble:
La maison et la femme ont brûlé tout ensemble. »

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barry,
Lequel leur dit : « Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari; »
Puis se tournant vers l'époux amaigri :
« Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle. »
— Las, dit alors l'époux à sa femelle,
Puis qu'autrement ne pouvons nous guérir;
Que faire donc? — Je n'en sais rien, dit-elle;
Mais par saint Jean, je ne veux pas mourir.

Aux pieds d'un père séraphin
Une femme était à confesse;
Lorsque notre bon capucin
Crut démêler que sa faiblesse
Etait de se mirer sans fin
Et de s'aimer avec tendresse.
« Qu'est-ce qui vous porte, dit-il,
Chaque instant à cette folie?
— C'est que je me trouve jolie.
— Ah! le démon est bien subtil.
Mais voyons si l'on m'en impose.
Alors il ouvre son guichet,
Et dit, d'un air peu satisfait:
Vous vous damnez pour peu de chose. »

LE SOUFFLET INUTILE.

N'étant qu'en tête-à-tête, on dit qu'une duchesse
Reçut de son époux un soufflet bien donné.
Ce soufflet par l'amour ne fut point pardonné :
Le trouve-t-on jamais au sein de la richesse
Et des grandeurs? La dame en question,
Croyant qu'une pareille insulte
Devait seule opérer sa séparation,

Court chez son avocat, et longuement consulte.
Mais faute de témoins qui déposent du fait,
On lui donne le conseil sage
De renoncer à son projet.
Elle remonte en équipage,
Retourne à son hôtel; son époux l'attendait :
A dîner, il avait grand monde.
Dans le salon elle entre et fait
Une révérence profonde,
Puis s'approche de son époux :
« Oui, monsieur le duc, lui dit-elle,
Sur le soufflet que, dans notre querelle,
J'ai, ce matin, reçu de vous,
Je viens de consulter. Selon *Cujas*, *Barthole*,
Et vingt légistes différens,
Il ne m'est bon à rien. Ainsi je vous le rends. »
Le geste suivit la parole.

(De Méran Saint-Just.)

Sachez respecter mon honneur,
Ou bien tremblez pour votre vie,
Disait la farouche Sylvie
Un jour à certain suborneur,
Qui, craignant devant cette belle
D'avoir quelqu'amoureux transport,
S'enfuyait..... « Fi, s'écria-t-elle,
Fi du poltron qui craint la mort. »

ÉPITAPHE.

Ci gît que l'on vit toujours prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'il aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'il avait pris.

LA FORCE DU NATUREL.

Tandis qu'un récollet, d'une voix éloquente,
Exhortait avec force un voleur qui mourait,
Il s'éleva dans l'air une horrible tourmente,
Il ventait, il tonnait, et le larron pleurait.

Charmé du repentir, l'homme saint admirait.
« Bon! courage! mon fils, disait-il, patience!
Vous jouirez..... — Hélas, après un long silence,
Repart le moribond, qui toujours soupirait,
Et larmoyant encor avec plus d'abondance :
Le beau temps pour voler, mon père, à qui pourrait! »

LA PÉNITENCE BIEN CHOISIE.

D'avoir hanté la comédie,
Un pénitent, en bon chrétien,
S'accusait et promettait bien
De n'y retourner de sa vie.
« Voyons, lui dit le confesseur;
C'est le plaisir qui fait l'offense.
Que donnait-on ? — Le *Déserteur*.
— Vous le lirez pour pénitence.

LE PORTRAIT RESSEMBLANT.

Un grand seigneur, mais avare, voyant
Un bon curé qui, d'un air suppliant,
Sur son portrait paraissait, en silence,
Fixer la vue : « Ah! dit son excellence,
A mon portrait, je le vois, en ce jour,
Vous voulez donc faire aussi votre cour!
N'est-il pas vrai?... J'en devine la cause :
En avez-vous obtenu quelque chose?
— Non, monseigneur, répond, en s'inclinant,
Le vieux pasteur... il est trop ressemblant. »

LA BONNE FOI.

On demandait à Lysimon
Quelles gens voyait Émilie.
« Je n'en sais rien, dit-il, brouillé pour tout de bon,
Je m'informe peu de sa vie;
Mais la belle voyait mauvaise compagnie,
Quand je fréquentais sa maison. »

L'HOROSCOPE JUSTIFIÉ.

Ah! craignez l'eau sur toute chose,
Dit un devin des plus fameux

A certain homme très peureux;
De votre mort l'eau sera cause.
Mon homme alors renonce à l'eau,
Craint la rivière, et déjà n'ose
S'approcher du moindre ruisseau;
Boit son vin pur, double la dose,
Devient ivrogne, croit par là
Détourner le moment critique:
Qu'arriva-t-il de tout cela?
Hélas! il mourut hydropique.

LE BON MOULIN.

Un moulin, dont les flots battaient en vain les rames,
Au meunier désolé faisait dire ces mots:
Pour qu'il n'eût jamais de repos,
Dieux! que n'ai-je un moulin fait de langues de femmes.

A MADAME D**,

en lui envoyant une chaise percée.

Femme au-dessus de bien des hommes
Du siècle héroïque où nous sommes;
Femme digne, tout d'une voix,
Qu'on la célèbre d'âge en âge,
Comme ayant tout à la fois
Esprit, beauté, grâces, courage,
Goût et sentiment délicat;
Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'énorgueillit ni n'abat;
Femme, au besoin, homme d'état,
Et, s'il le fallait, amazone;
Je voudrais bien, en vérité,
Ne vous pas moins offrir qu'un trône,
De vous mille fois mérité:
Mais on en sait la rareté.
N'a pas qui veut une couronne.
Donc au lieu d'un siége éminent,
Qui branle ou craque à tout moment,
Je vous en offre un bas, mais stable,
Plus nécessaire assurément,

Plus utile et plus agréable;
Où vous aurez ceci de doux,
Qu'à la barbe, au nez des jaloux,
Vous y serez en paix profonde,
Et que si le tonnerre y gronde,
Ce ne sera que dessous vous.

(Piron.)

CONSEILS. — OBSERVATIONS POÉTIQUES.

LES SOTS.

L'esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on voit un mauvais ouvrage;
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter:
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de savoir ce qu'il faut faire.

(Mme Deshoulières.)

Pour nous, sans intérêt, obligeons les humains;
Que l'honneur de servir soit le prix du service.
La vertu sur ce point fait un tour d'avarice,
Elle se paie par ses mains.

(La Mothe.)

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Dans la charmante comédie de *Plaute*, par M. N. Lemercier, le principal personnage dit, en parlant des femmes:

On en voit peu mourir de perdre leur amant.
Le beau sexe très sagement
Ne regrette pas trop ce qui se renouvelle.

Vivent les passions! Il n'est que leur lieu
Qui rapproche à l'instant et serviteur et maître.
La nature naïve en sa simplicité,

Des rangs fait seule disparaître
La bizarre inégalité.

L'avenir !... Pour lui seul chante et vit le poète.
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit, l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
(Legouvé, *Épicharis et Néron.*)

Ainsi nourri dans la retraite
Et riche d'inspirations,
Les yeux sur l'avenir, le talent du poète
Croît dans la solitude et les privations;
Dans l'exil et dans l'indigence
Sa vigoureuse intelligence
Semble augmenter sa force et doubler son ardeur.
Tel, ceint des longs replis d'un ténébreux nuage,
Le soleil, au sein de l'orage,
Accroît sa force et sa splendeur.
(Chênedollé, *parlant du Camoens.*)

UNE JEUNE FILLE.

Je connais notre cœur; l'amour-propre est son guide;
A nos tendres penchans sans réserve il préside;
Il nous force à brûler d'abord d'un feu discret;
On nous laisse avouer bien bas notre secret.
Mais dès que les jaloux ont vu clair dans notre âme,
L'amour-propre lui-même exalte notre flamme.
De tyran qu'il était, c'est un dieu bienfaisant,
Qui plaide mieux que nous la cause d'un amant:
Il nous prouve qu'un goût est à peine excusable,
Mais qu'un amour extrême est toujours pardonnable.
Dieu sait comme à vingt ans on goûte la leçon.
(Cailhava, *l'Égoïsme.*)

CONSEIL.

Ne sois point possédé, mais sois le possesseur
De l'argent qui t'échut quand le Ciel te fit naître:
L'argent, disait Bâcon, est un bon serviteur,
Mais c'est toujours un mauvais maître.

L'enfant sur ses pareils veut emporter la pomme;
L'homme s'émeut d'un rien, d'un rien est triomphant.
C'est que déjà l'enfant est homme,
Et que l'homme est toujours enfant.

SUR LA MORT.

Pensée d'Épicure.

M'effrayer de la mort serait un grand abus;
Je suis, elle n'est point : elle est, je ne suis plus.

ÉPITAPHE DE MONTCRIF.

Des mœurs dignes de l'âge d'or,
Ami sûr, auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard et plus aimable.

UN PÈRE SUR LA MORT DE SA FILLE.

O Ciel! hâte ma mort que ta rigueur diffère,
Je hais le monde et n'y prétends plus rien :
Sur mon tombeau ma fille devrait faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

CONTREBANDIERS.

Un contrebandier a joué un tour plaisant à la ferme générale. Depuis plusieurs années il sortait de Paris en carrosse comme pour aller à une maison de campagne et revenait tous les soirs. Alors il mettait derrière sa voiture deux laquais habillés l'un comme l'autre. Un de ces deux laquais était d'osier et creux. On le remplissait tous les jours d'une grande quantité de marchandises prohibées. Lorsqu'on arrivait à la barrière, le laquais qui n'était pas d'osier, descendait pour ouvrir la portière aux commis, qui, accoutumés à voir le maître de la voiture, ne se donnaient pas la peine d'examiner ce qu'elle contenait, et se contentaient d'un léger coup d'œil. Le laquais postiche restait derrière; et l'autre, après l'examen fait ou censé fait,

remontait à son côté. Il y avait long-temps que cet homme faisait heureusement ce métier-là; mais il a été découvert et mis en prison.

CORBEAU.

Pline raconte que, sous le règne de Claudius, on fit à Rome des funérailles superbes à une espèce de corbeau public, admiré par son adresse et ses talens, et qu'on blâmait fort le citoyen qui l'avait tué; ces funérailles se firent avec beaucoup d'éclat. Un joueur de flûte précédait le lit de parade sur lequel le corbeau mort était porté sur les épaules de deux esclaves. Le convoi était fermé par un nombre infini de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes conditions.

COURAGE. — VALEUR. — INTRÉPIDITÉ.

Lorsque milord Russel, qui a eu la tête tranchée, fut monté sur l'échafaud, il tira sa montre et la donna au ministre Burnet qui l'assistait à la mort, en lui disant: « Tenez, voici ce qui marque le temps; servez-vous-en, je n'en ai plus besoin, je vais marquer pour l'éternité. »

Un grenadier, à l'attaque d'un ouvrage, au siége de Port-Mahon, disait: « *Quel diable voudrait aller là, s'il n'y avait pas de coups de fusils à gagner!* »

M. de Marigny, commandant le *César*, après l'avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité, était étendu sur son lit, mortellement blessé. On vient lui dire que le vaisseau qui est en feu va sauter. « Tant mieux, répondit-il, les Anglais ne l'auront pas. Fermez ma porte, mes amis, et tâchez de vous sauver. »

Au siége de Minorque, en 1756, un canonnier ayant eu le bras droit emporté dans le moment où

il allait faire feu, ramassa la mèche de la main gauche, se reporta sur son canon, et dit en faisant feu : « Ces gens-là croyaient donc que je n'avais qu'un bras. »

Dans la guerre des Alpes, le maréchal de Belle-Isle voulant s'emparer d'un fort, s'approcha de quelques grenadiers et leur dit : « Mes amis, il me faudrait cinquante volontaires pour emporter cet ouvrage, et voici 50 louis d'or que je leur donne à partager après l'attaque. — Mon général, répondit l'un d'eux, c'est trop chaud pour de l'argent; mais commandez. »

Dans la première guerre de Carthage, Cœdicius était tribun légionnaire. L'armée fut enveloppée par les ennemis; Cœdicius donna le conseil de détacher quatre cents hommes qui occuperaient une colline voisine. « Tandis qu'ils soutiendront l'effort des ennemis, dit-il, l'armée pourra échapper. — Mais, demanda le consul, qui voudra conduire ces quatre cents hommes à la boucherie? — C'est moi, repartit le tribun; je veux bien me sacrifier pour vous et pour la république. Allons, mes amis, dit-il sur-le-champ aux soldats, il est nécessaire d'aller là, et il n'est pas nécessaire d'en revenir. » Le stratagême réussit. Les ennemis donnèrent dans le piége, et les quatre cents hommes se défendirent assez long-temps pour donner à l'armée romaine celui de se retirer. Il n'en échappa que le tribun, qui fut reconnu entre les blessés. Caton et Sénèque ont comparé cette action à celle de Léonidas. Mais Caton se plaint que l'action de Léonidas et des trois cents hommes qui périrent avec lui aux Thermopyles ait été celébrée par des monumens et des statues, et transmise à la postérité par l'histoire, tandis que l'action de Cœdicius est peu connue.

. Du moins on sait son nom, au lieu que l'on ignore jusqu'à celui d'un français comparable à lui, tout au moins.

Dans l'horrible guerre de la Vendée, une des armées conventionnelles fut mise en pleine déroute. Kléber, qui commandait l'arrière-garde, appelle un officier. « Vous allez, lui dit-il, vous porter avec deux cents hommes à l'entrée de ce défilé. — Oui, mon général. — Au moyen de deux pièces de canon et de l'avantage du poste, vous arrêterez les ennemis victorieux. — Oui, mon général. — Vous périrez tous, reprend Kléber, mais vous sauverez l'armée. — Oui, mon général. » Et sans prononcer d'autres paroles, l'officier alla exécuter l'ordre. Tout arriva comme Kléber l'avait annoncé.

Il est généralement reconnu que, pendant la terrible révolution qui a tourmenté la France, le courage des soldats français, aux frontières, égala (c'est tout dire) la férocité des bourreaux et la résignation des victimes dans l'intérieur de ce malheureux pays. Voici quelques traits remarquables pris parmi une immense quantité d'autres, qui honoreront toujours nos armées.

Dougados, sergent-major au deuxième bataillon du Tarn, au fort de la mêlée, reçoit une balle qui le couche par terre; il est près d'expirer. Deux de ses camarades s'empressent auprès de lui, et déjà ils se disposaient à l'emporter pour le conduire à l'hôpital. Dougados, qui sait que l'action n'est pas finie, et qu'on a besoin de ses deux compagnons d'armes, puisqu'ils ne sont pas comme lui hors de combat, leur dit avec calme, en s'appuyant demi-penché sur une de ses mains : « Mes amis, retournez à votre poste, vous vous devez à la patrie avant de penser à moi. »

Martin Vinay, simple volontaire au troisième bataillon de la Drôme, reçut une blessure à la jambe; un brave n'aime point de ces blessures qui l'empêchent de combattre. Vinay est encore menacé de quelque chose de plus affligeant pour lui.... Encore quelques instans, et il ne peut éviter d'être prisonnier. Que fait-il? il se recueille un moment, et dit : « L'ennemi du moins ne m'aura pas vivant. » Aussitôt il tire son sabre, et se l'enfonce dans la poitrine, préférant ainsi le trépas à la captivité.

Un grenadier au cinquième bataillon de l'Ain, en faction sur le bord du Rhin, est frappé à la tête d'un boulet qui lui fait sauter la cervelle. Alexis Émouet (c'est le nom de cette généreuse victime) avait un frère, simple volontaire dans le même régiment. Claude Émouet se trouve de garde au même poste, et son tour de faction succède à celui de son frère; Claude, avec un stoïcisme rare, prend son fusil et dit à son caporal : « Je vais achever la faction de mon frère. » L'officier du poste et ses autres camarades s'opposent à cette résolution, et veulent le soustraire à l'affreuse image qu'il a sous les yeux. Claude insiste, et veut qu'on le poste factionnaire à la même place, puisque c'est celle de son poste. Il a le courage de remplir son devoir à l'endroit même tout couvert du sang fraternel, et de commander la nature. Quitte envers la patrie, on le vit s'acquitter ensuite des devoirs de son cœur, se précipiter sur le corps de son frère et jurer de venger sa mort.

Le 21 germinal (10 avril 1796), à quatre heures du matin, Beaulieu, généralissime des armées autrichiennes et piémontaises combinées, vint à la tête de 15,000 hommes, attaquer les positions sur lesquelles était appuyé le centre de l'armée

française. Beaulieu y eut quelque bonheur; enflé de ce petit succès, il crut pouvoir, à une heure après midi assaillir avec le même avantage la redoute de Montelesimo, dernier retranchement de nos braves d'Italie. Cette redoute était gardée par 1500 hommes, qui se trouvaient donc contre 15,000. Rampon, chef de brigade, ne s'effraie pas du nombre, et ne compte pas l'ennemi qui l'attaque; mais il fit, au milieu du feu, prêter ce serment à sa troupe : « Sur nos canons, jurons à la patrie de mourir tous dans la redoute, plutôt que de l'abandonner. » Le vœu de Rampon coûta à Beaulieu 2000 hommes et valut autant de prisonniers.

L'armée française se voyait obligée de revenir sur ses pas, et d'évacuer la Belgique; l'ordre est donné à Rosbruge de démolir un pont, afin de mettre les eaux de la rivière entre l'ennemi et l'armée française. Les soldats, qui ne doivent savoir qu'obéir, ainsi le veut la discipline militaire, se mettent à l'œuvre, et le pont tombe en débris. Mais une arche de ce pont est encore dans son entier; c'est alors que Juban, sergent-major au cinquième bataillon de Rhône et Loire, s'avance et se met en devoir d'accomplir son dessein. Sourd à ce que peuvent lui dire ses camarades sur le péril et la témérité de ses démarches, armé d'une hache, il frappe à coups redoublés. Une clef de fer retenait le cintrement de l'arcade; mais bientôt elle est brisée sous les efforts du sergent-major. L'arche s'écroule sous le poids de son corps avec un bruit affreux. Le Bataillon, présent à cette action hardie, le croit perdu; il tombe en effet avec les poutres, il est précipité dans le fleuve; il a de l'eau jusqu'au menton. Un cri d'alarme se fait entendre autour de lui. Sans perdre la tête, Juban rassure ses compagnons d'armes,

en répétant plusieurs fois : « La patrie me sauvera ! » On admire son sang-froid, son intrépidité, mais on désespère de son salut. Juban a prononcé un vœu, il ne sera pas vain. Le génie de la France semble veiller en effet sur sa personne; il redouble de courage; il lutte à la fois contre les flots et au milieu des décombres dont il est entouré; il écarte les obstacles; il vient enfin à bout de se débarrasser et de regagner la rive, tout meurtri, mais la vie sauve.

Un mois après la retraite des nôtres de Rosbruge, le même bataillon, le cinquième de Rhône et Loire, eut ordre de s'emparer de ce village de la Belgique. Juban ne se trouve pas des derniers à combattre. Son ardeur l'emporte; il se fait jour dans les rangs ennemis, et il y arrache un adversaire digne de lui. Il s'adresse au commandant même. Celui-ci se défend en désespéré, mais il ne peut soutenir long-temps l'impétuosité du sergent major. Son épée est rompue; il chancelle et tombe. Le voilà à la merci de Juban, qui lui dit avec fierté : « Commandant, je te somme de te rendre à moi. » L'officier autrichien, un genou en terre, appuyé sur une main, voyant qu'il ne peut éviter sa disgrâce, a recours aux moyens pratiqués en pareils cas. Il répond à Juban : « Mon ami, je me reconnais vaincu par toi, et j'aime à rendre témoignage à ta bravoure; accorde moi, je t'en conjure, ma liberté, et reçois le prix de ma rançon. Tiens, voilà ma montre. — Non, répliqua-t-il au commandant autrichien, je ne me bats pas pour une montre; rends-toi, ou je te tue.

Le même Juban, comme il parlait ainsi à l'officier de l'empereur, voyant à quelques pas de lui un fantassin prêt à être terrassé et mis en pièces par deux hussards ennemis, confie son prisonnier à ses frères d'armes, et court sauver la vie au volon-

taire. Un des hussards devient son prisonnier, tandis que l'autre reçoit un coup de fusil, et meurt à ses pieds.

Le chasseur Rosier, de la compagnie numéro 6, du premier bataillon du Gard, dans une affaire fort chaude, qui eut lieu à l'armée des Pyrénées-Orientales, reçoit une balle dans le flanc ; elle passe outre, après lui avoir fait une blessure profonde. Le sang coule, et les vêtemens de notre héros en sont imbibés ; Rosier cependant, pour être blessé, et quoiqu'il souffre beaucoup, ne se croit pas hors de combat, et ne veut point quitter les rangs. On le voit continuer à se battre avec le même courage, le même sang-froid ; mais une deuxième balle l'atteint à la jambe et la perce de part en part. En dépit de sa bonne volonté, il ne peut plus se soutenir, il tombe ; ses camarades bandent ses deux plaies à la hâte, et le portent hors de la mêlée. Rosier, qui ne pense qu'à la patrie, au milieu des tourmens qu'il endure, tourne encore la tête du côté de la bataille dont on l'éloigne. Sur le chemin, il rencontre un peloton de ses camarades volant à l'ennemi. Cette vue l'enflamme de nouveau ; il fait un effort sur lui-même, il se relève entre les deux frères d'armes qui le portaient, et leur dit d'une voix mourante : « Mes amis, mes braves compagnons, faites comme moi, ne sortez du combat qu'après en avoir mérité autant. »

Au village d'Ostrappel, le 10 août 1793, jour mémorable sous tous les rapports, tout un détachement de cavalerie autrichienne fond à l'improviste sur une pièce de canon du calibre de quatre, et qui était servie par huit braves. Le nombre et l'avantage des hussards à cheval ne font pas peur à nos fantassins. On peut quelquefois surprendre les Français, mais jamais on ne les trouve dépourvus de courage. Le combat s'engage ; il était trop

inégal pour avoir une heureuse issue du côté des nôtres; mais du moins il ne fut pas sans gloire pour eux. Après une longue et vigoureuse résistance, sept de nos huit héros tombent autour de leur canon; Barailler, canonnier au cinquième bataillon de Rhône et Loire, reste seul. Tout autre que lui eût cru pouvoir, sans honte, cesser une action qui le mettait à l'abri de toute imputation. Quand on voit tous ses camarades étendus à ses pieds, on ne craint pas le blâme en acceptant la vie, après l'avoir disputée si long-temps; mais Barailler pense autrement; on lui dit : « Rends-toi, et livre-nous ta pièce de canon. » Barailler regarde fièrement ses ennemis étonnés, et leur répond froidement : « Un Français ne se rend pas. » En proférant ces paroles, il s'élance sur le canon, le tient fortement embrassé d'une main, l'autre est armée d'un pistolet qu'il dirige sur les cavaliers assaillans. C'est dans cette noble attitude qu'il les attend, et brave la mort. Le peu qu'il a dit, ses gestes, sa contenance, tout en impose un moment. L'ennemi, forcé de l'admirer, lui dit encore : « Rends-toi. — Soldats autrichiens, réplique Barailler, ne m'avez-vous donc pas entendu? eh bien! je vous le répète, vous pouvez me massacrer, mais vous ne sauriez m'obliger à la honte d'une lâcheté. » En disant ces mots, il tire son dernier coup de pistolet, tue un hussard. Il reçoit à son tour le coup de la mort sur son canon, que ses bras, même après son trépas, tiennent encore serré contre son sein.

Un artisan lillois, père de trois enfans, prit du service dans un bataillon de première levée. L'aîné de ses enfans suit son exemple; il est imité à son tour par son frère; le dernier des trois, trop jeune pour être soldat de la patrie, veut du moins suivre son père et ses deux frères; il demande un

tambour, et s'enrôle. Lors du combat d'Ypres, le père reçoit une blessure mortelle à côté de son second fils. A moitié couché au pied d'un arbre, il dit à son enfant : « Je ne crois pas revenir de ce coup, tâche de m'amener tes frères, que je leur dise adieu. » Ses deux autres enfans arrivent, et restent muets de douleur à la vue de l'auteur de leurs jours, expirant. Ce respectable père de famille leur adresse ce peu de mots : « Mes chers enfans, cessez de vous affliger de ma perte ; je meurs content, si vous jurez de venger ma mort en continuant de combattre pour la patrie. » Les trois frères, debout devant lui, se serrent la main simultanément en disant : « Oui, nous le jurons, nous te vengerons ! nous le jurons entre tes mains ; bénis tes enfans. » Le père lève les yeux sur ses trois fils, reçoit leur serment, et rend le dernier soupir avec calme et même dans la joie. Sa dernière heure le paie assez de tout ce qu'il a fait pour son pays. Les trois enfans procédèrent eux-mêmes à l'inhumation de leur père.

Leur commandant, touché de leur piété filiale, leur distribue une récompense ; ils demandent un congé pour aller porter cette somme à leur mère ; ils la quittent aussitôt après, en lui disant : « Nos devoirs ne sont qu'à moitié remplis, nous avons la patrie et notre père à venger, adieu ! »

Les citoyens de Lille voulurent donner une fête aux trois frères avant leur départ ; mais ils se dérobèrent à ce triomphe pour retourner à leur poste.

Indervillers était une commune à peine connue de son département (celui de la Meurthe, ci-devant Lorraine). Elle mérite de figurer dans les fastes du peuple français, puisqu'elle peut s'honorer d'avoir donné le jour à Portenac, grenadier au cinquante-troisième régiment d'infanterie. L'an-

tiquité n'a rien de plus beau ni de plus touchant à mettre à côté de la mort de ce brave. Cette action sublime et véritablement héroïque eut lieu dans la journée du 17 novembre 1793, époque si honorable pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Un éclat d'obus emporta la jambe à Portenac; il tombe; les ennemis s'approchent; il se voit menacé de passer en leur pouvoir. Portenac appelle à lui Grismond, l'un de ses camarades. « Mon ami, lui dit-il, ôte-moi le peu d'existence qui me reste! J'aime mieux mourir de ta main que de celle des ennemis de mon pays. » Les âmes des deux amis s'entendent; Grismond, en silence et l'œil en pleurs, embrasse Portenac, se retire à quelques pas, dirige son coup de pistolet, détourne ses regards, et lui fait sauter le crâne. L'ennemi, qui accourait, témoin de cette scène difficile à décrire, saisi de respect, admire malgré lui l'héroïsme français; il a honte de poursuivre, et retourne sur ses pas.

Un soir, dit un de ses amis, témoin du fait qu'on va lire, on était venu avertir madame Roland que des hommes armés rôdaient autour de sa maison, que vraisemblablement ils allaient y pénétrer, qu'il fallait en sortir sous d'autres habits que les siens. Tous ses amis apprirent cet avis, que les horribles massacres de septembre ne justifiaient que trop. Madame Roland consent au travestissement, et donne la préférence à l'habit de paysanne. On ne trouva pas la coiffe assez grossière; on proposa d'en substituer une autre. Ce changement lui déplut, et produisit une explosion de dépit qui fit jeter au loin la coiffe et tout le reste de l'ajustement. « J'ai honte, s'écria-t-elle, du rôle qu'on me fait jouer; je ne veux ni me déguiser ni sortir. Si l'on veut m'assassiner, ce sera chez moi; je dois cet exemple de courage, et je le donnerai. » (*Notice sur madame Roland*, *Bavière*.)

A la lecture de son arrêt de mort, le souvenir de ses amis sembla seul occuper madame Roland à ce moment terrible. « Vous me jugez digne, dit-elle, de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés ; je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré. »

Après sa condamnation elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie ; elle indiqua, par un signe démonstratif, qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner avec une gaîté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises. Arrivée sur la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables : « *O liberté!... que de crimes on commet en ton nom!* » Au pied de l'échafaud, elle dit à son compagnon d'infortune : « *Allez le premier, que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang.* » Cette dernière excuse, offerte à la faiblesse, est un trait remarquable et touchant du caractère de cette femme étonnante. L'exécuteur ayant dit que, d'après ses ordres, elle devait périr la première : « Vous ne pourriez pas, j'en suis sûre, lui répondit-elle en souriant, rejeter la dernière demande d'une femme. » (*Riouffe, Helana Williams, M. de Lacretelle.*)

Le courage avec lequel Champfort mit fin à ses jours fait frémir. Aussi implacable ennemi du régime de la terreur qu'il avait été zélé partisan de la liberté, il poursuivit de ses sarcasmes ceux qui faisaient trembler la France. « La fraternité de ces gens-là, disait-il, *est celle d'Abel et de Caïn.* » Il traduisait ces mots : « Fraternité ou la mort. » *Sois mon frère ou je te tue.* On l'arrêta ; mis quelque temps après en liberté, il jura de ne point subir une seconde détention. On vint de nouveau pour s'empa-

rer de lui ; il passe dans son cabinet, s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se frappe le haut du nez, et s'enfonce l'œil droit. Etonné de vivre, et résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge, y revient à plusieurs fois, et se met en lambeaux toutes les chairs ; l'impuissance de sa main ne change rien aux résolutions de son âme ; il se porte plusieurs coups dans le cœur, et commençant à défailllir, il tâche par un dernier effort de se couper les deux jarrets, et de s'ouvrir toutes les veines. Il expira des suites de ces horribles blessures le 13 août 1794.

La simplicité est l'effet du vrai courage comme elle est celui de la générosité, et de presque toutes les vertus. Plus le courage semble s'ignorer, plus il est grand, plus il est sublime; le trait suivant va le prouver.

Dans le courant de juillet 1792, dit madame Roland, les dispositions de la cour annonçant des vues hostiles, chacun raisonnait sur les moyens de les prévenir ou de les déjouer. Chabot disait à ce sujet, avec l'ardeur qui vient de l'exaltation et non de la force, qu'il serait à souhaiter que la cour fît attenter aux jours de quelques députés patriotes; que ce serait la cause infaillible d'une insurrection du peuple, le seul moyen de le mettre en mouvement, et de produire une crise salutaire. Il s'échauffe sur ce texte, et le commente assez long-temps. Grangeneuve, qui l'avait écouté sans mot dire, saisit le premier instant de lui parler en secret. « J'ai été, lui dit-il, frappé de vos raisons, elles sont excellentes; mais la cour est trop habile pour nous fournir jamais un pareil expédient ; il faut y suppléer, trouvez des hommes qui puissent faire le coup; je serai la victime. — Quoi! vous voulez?..,. — Sans doute; qu'y a-t-il à cela de si difficile? Ma vie n'est pas fort utile, mon individu

n'a rien d'important, je serai trop heûreux d'en faire le sacrifice à mon pays. — Ah! mon ami, vous ne serez pas seul, s'écrie Chabot d'un air inspiré; je veux partager cette gloire avec vous. — Comme vous voudrez; *un* est assez, *deux* sont encore mieux; mais il n'y a pas de gloire à cela, il faut que tout le monde l'ignore. Avisons aux moyens.»

Chabot se charge de les ménager. Peu de jours après, il annonce à Grangeneuve que tout est prêt. «Eh bien! dit Grangeneuve, fixons l'instant: à dix heures et demie, dans cette rue peu fréquentée, il faudra aposter les gens; mais qu'ils sachent s'y prendre, il s'agit de nous tirer, et non pas de nous estropier.» On arrête les heures, on convient des faits; Grangeneuve va faire son testament, ordonne quelques affaires domestiques sans affectation, et ne manque pas au rendez-vous. L'heure arrivée, Chabot n'était point venu; Grangeneuve en conclut qu'il a abandonné l'idée du partage; mais, croyant à l'exécution pour lui, il part, prend le chemin convenu, le parcourt à petits pas, et ne rencontrant personne, repasse une seconde fois, crainte d'erreur sur l'instant, et il est obligé de rentrer chez lui sain et sauf, mécontent de l'inutilité de sa préparation.

Mercier garda d'abord l'anonyme quand il publia son *Tableau de Paris;* instruit que quelques écrivains étaient tourmentés au sujet de ce livre, il alla trouver M. Lenoir, lieutenant de police, et lui dit fièrement: «Ne cherchez pas l'auteur, c'est moi; vous ne connaissez sans doute pas l'ouvrage, je vous l'apporte.»

Le 18 novembre 1793 (vieux style), François Mallet, chasseur de la première compagnie du premier bataillon de la division n° 1, étant avec les tirailleurs que commandait l'adjudant-général,

chef de brigade, Duphos, reçoit à la main gauche une balle qui lui coupe le doigt; on l'engage à se retirer. « Non, répond Mallet. Général, mets-moi ma baïonnette, il faut que l'ennemi me paie mon doigt. » Duphos met sa baïonnette au bout du fusil; Mallet, que rien ne peut arrêter, court aussitôt à la redoute, y monte un des premiers, et tue la sentinelle du premier poste qui tombe en notre pouvoir. Mallet n'écoutant que son dévoûment pour sa patrie, malgré les instances de ses camarades et des officiers, ne quitte point le combat que le feu n'ait cessé; alors il se retire, mais lentement, et tournant de temps en temps ses regards vers l'ennemi, qu'il brave et menace encore.

Thuring, adjudant-général, chef de brigade, menait au combat une colonne; piqué de la résistance que lui oppose une autre colonne ennemie, il détache de la sienne le premier régiment de la Sarthe, et se met à la tête; son dessein est de prendre son ennemi en revers. Cette manœuvre s'exécute avec zèle, ponctualité, et la colonne qui résistait est obligée de battre en retraite; mais Thuring est mal payé de son plan de campagne: son bras droit est frappé d'une balle. Il distingue, à travers la déroute des fuyards, le guerrier qui lui a fait ce présent en partant. « Le drôle, s'écrie-t-il, n'est pas maladroit; mais il faut que je lui rende la monnaie de sa pièce. » Au même instant il arme sa main gauche d'un pistolet, et tire; son adversaire tombe et meurt. « A d'autres! dit Thuring, tout blessé qu'il est. » Mais un coup de feu le terrasse lui-même, et son cheval est tué sous lui. « Camarades! un cheval, vite! il faut vaincre ou mourir. » Cette fois cependant, ses blessures trahissent son intrépidité: son sang coule de plusieurs plaies profondes, et sa force l'abandonne tout-à-fait. L'affaire se passait dans la forêt de

Mormale. Ses camarades, en l'admirant, sont forcés de le retirer du combat; ils le transportent dans une barque, pour le conduire à Landrecies, où l'on pansa ses plaies; aucune n'était mortelle, et ce héros fut conservé pour de nouvelles actions dignes de lui.

Schneider, hussard au troisième régiment, aperçoit, au combat de Kayserslautern, un capitaine richement vêtu; il le poursuit, d'un coup de sabre lui ôte la vie, et le dépouille aussitôt de tout l'or qu'il trouva sur sa personne. Le hussard français avait ses vues, qui ne tardèrent pas à être manifestées. En allant prendre quelque repos, il aperçoit tout une famille de cultivateurs que l'ennemi avait complétement volée; il s'approche du chef, et lui dit, en versant dans son chapeau toutes les pièces d'or dont il venait de s'emparer : « Tiens, prends cet or; tu es un père de famille, tu en as plus besoin que moi; ce n'est qu'une restitution. »

Pichot, natif de Toucy, sous-lieutenant au premier bataillon de l'Yonne, âgé de vingt et un ans, est blessé mortellement dans un combat; son frère, qui servait dans la même compagnie, vole à son secours. « Laisse-moi, lui dit Pichot, retourne à ta pièce et venge ma mort. » Il expire.

A Laval, village de Lens, des femmes faisaient des torches de paille, qu'elles empreignaient de graisse et de goudron; un voyageur s'arrête et leur demande à quel usage elles destinent ces torches. « C'est, répondent-elles, pour brûler nos maisons avant que les Autrichiens viennent s'en emparer. — Mais où vous retirerez-vous? — Là, répliquent-elles, en montrant une carrière. »

Le jour de la prise de Spire, Guye étant d'ordonnance auprès du général, est chargé de s'assurer si la seconde porte de la ville était ouverte,

avec ordre, dans ce cas, d'y pénétrer pour y reconnaître la situation de l'ennemi. Guye part, franchit la porte, traverse plusieurs rues sans rencontrer personne; arrivé sur la place où les ennemis s'étaient rangés en bataille, il crie à leur chef de mettre bas les armes. Au même instant il reçoit trois balles dans ses habits; son cheval percé de coups s'abat sous lui. Deux croates le croyant hors de combat, fondent sur lui pour le dépouiller; Guye parvient à se dégager, tue l'un et l'autre avec ses pistolets, et gagne une rue détournée où il combattait encore, lorsque nos troupes s'emparèrent de la ville. Personne ne contesta à Guye l'honneur d'y être entré le premier.

Pierre Chassot, chasseur au dix-septième régiment, faisait patrouille dans les environs de Saint-Quentin. Il aperçoit cinq houlans qui emmenaient cinq prisonniers liés et garottés; Chassot oublie qu'il est seul, et n'écoutant que son courage, il fond avec la rapidité de l'éclair sur les houlans, les charge avec tant de vigueur et d'adresse, qu'il parvient à les mettre en désordre, et à leur arracher leur proie. Cependant, encore en présence de l'ennemi, il aperçoit qu'il a laissé tomber la baguette d'un de ses pistolets; il met pied à terre, la ramasse, monte à cheval, et en impose tellement à ses ennemis, par sa hardiesse et son sang-froid, que ceux-ci, au lieu de profiter de l'avantage qu'il leur avait donné sur lui, ne pensent qu'à fuir. Chassot ramène en triomphe les cinq prisonniers dont il a brisé les fers.

A l'affaire de Quiévrain, Pie, grenadier, tombe dangereusement blessé auprès de l'un de ses officiers: « Mon officier, achevez-moi, s'écria-t-il, vous voyez que je meurs à côté de mon fusil, avec le regret de ne pouvoir plus le porter. » Pie n'est pas mort de ses blessures.

Thénard était en patrouille avec sept de ses camarades, attaqués par cinquante Autrichiens; ils tiennent ferme; sept sont couchés par terre; Thénard reste seul. « Rends-toi, ou tu es mort, dit un houland. — Vivre libre ou mourir, » répond Thénard, en lui brûlant la cervelle; mais aussitôt il tombe lui-même percé de coups.

Au siége de Spire, pendant que la canonnade durait encore, Lutau, aide-de-camp français, après avoir donné le premier coup de hache dans la porte, entre dans la ville pour reconnaître les dispositions de l'ennemi. Aussitôt il est entouré, et on lui crie : « Prisonnier, prisonnier! — Comment, répond Lutau, un aide-de-camp prisonnier! non, jamais. » Il pique des deux, lève son sabre, et fend le crâne à un officier mayençais qui lui avait donné un coup d'épée dans le côté, s'élance en même temps sur les ennemis, en renverse plusieurs, échappe à la fureur des autres, revient vers les siens à travers une grêle de balles qui blessent son cheval et percent ses habits.

A l'affaire à jamais mémorable d'Hondscoote, le sixième régiment de cavalerie rangé en bataille derrière les lignes d'infanterie, attendait le moment d'agir. On demande des cavaliers de bonne volonté pour porter des cartouches à nos bataillons qui s'avançaient en faisant un feu terrible sur les redoutes. Nos cavaliers, au travers d'un nuage de balles, s'empressent de porter des secours à leurs frères d'armes; rien ne ralentit leur ardeur. Un d'entre eux, nommé Mandement, se porte au galop vers nos bataillons, et leur dit : « Camarades, voulez-vous des cartouches? — Non, camarade, nous ne tirons plus; nous chargeons à l'arme blanche. » En se retirant, ce cavalier aperçoit dans un pré huit ou dix soldats d'infanterie qui gardaient un drapeau. Croyant que c'était de nos

troupes, il marche vers eux avec sécurité, et leur dit : « Camarades, voulez-vous des cartouches ? — Apportez, lui crièrent-ils » ; le cavalier franchit la haie ; il reconnaît son erreur, mais trop tard ; il est entouré : « Rends-toi, lui dirent-ils ; » en même temps ils se saisissent des rênes de son cheval, et s'emparent du passage. Le cavalier fait semblant de se rendre, et jette à terre son sac de cartouches. Les ennemis lâchent aussitôt les rênes pour les ramasser. Mandement tire son sabre, frappe de droite et de gauche, arrache le drapeau. A peu de distance, il se voit entouré par le régiment ennemi ; il le traverse au milieu du feu et des baïonnettes, sans se dessaisir de son drapeau. Il distingue le colonel qui était en avant, et tombe sur lui à coups de sabre, en criant à haute voix : « Voilà la cavalerie qui vient vous charger.... » A peine eut-il lâché ce mot, que le régiment ennemi, saisi d'une terreur panique, et croyant déjà la cavalerie au milieu de ses rangs, jette bas ses armes, ses havresacs, et prend la fuite. Mandement se saisit du colonel et abandonne le drapeau.

Traullé, natif d'Abbeville, est nommé, à la fleur de son âge, capitaine dans l'un des deux bataillons de la Somme. Un boulet a emporté l'une de ses mains, il a reçu un coup de sabre qui le prive de l'usage de l'autre; il tombe au pouvoir des ennemis : forcé d'emprunter une main étrangère pour écrire à sa mère, et la rassurer sur son sort, il dicte cette lettre :

« Ma mère, j'ai une main qui ne peut plus me servir; je ne te parle point de l'autre, elle est restée sur le champ de bataille ; du reste, je me porte assez bien ; fais-en de même, et aime-moi toujours. »

Les Prussiens attaquant l'armée de la Moselle presque sur tous les points, furent repoussés par-

tout, excepté à Kœdrich, où ils s'étaient présentés au nombre de vingt mille hommes pour s'emparer d'un poste. Les Français qui n'étaient que quatre mille dans cette partie, se replièrent sur Bitche. A cette retraite, un volontaire blessé par un hussard prussien, lui tire un coup de fusil en tombant, et le tue. Un instant après, un camarade de ce brave soldat passe auprès de lui, et veut le secourir : « Ah ! dit-il, rends-moi un dernier service, charge mon fusil. » A peine eut-il proféré ces mots, qu'il expira.

Deux régimens français étaient prêts à en venir aux mains l'un contre l'autre; ils étaient en présence. Après avoir employé les moyens les plus touchans pour désarmer ces furieux, le maire d'Aix voyant que ses paroles sont inutiles, se précipite au milieu d'eux : « Citoyens, tirez sur moi, foulez-moi aux pieds, et sauvez-moi l'horreur de voir mes amis et mes frères s'entr'égorger sous mes yeux. » Le dévoûment héroïque du magistrat du peuple désarma des citoyens égarés; ils oublièrent leurs querelles dans des embrassemens mutuels.

Jean Gal, soldat dans le quatrième bataillon du département du Gard, en faction près d'une redoute, dans la fameuse affaire de Puygortot, aux Pyrénées orientales, reçoit un coup de canon qui lui emporte le bras. Au lieu de se retirer du combat, Gal contemple le feu que font les pièces dont il était gardien; et, à mesure qu'il leur voit abattre des soldats espagnols : « Bon, s'écrie-t-il, bon, je ne sens plus mon mal. » Il ne cesse, pendant toute l'action, d'encourager ses frères d'armes, qui le pressaient en vain d'aller recevoir les secours nécessaires à son état. Le général, témoin de sa bravoure, le fait conduire à l'hôpital, où l'on panse sa blessure; mais une nouvelle action s'étant en-

gagée le lendemain, Gal s'échappe de l'hôpital, vole à son bataillon, et se jette dans la mêlée, où il se distingue par de nouveaux prodiges de valeur. Les efforts qu'il fait dans l'action ayant dérangé l'appareil mis sur ses blessures, le sang coule, et l'intrépide Gal est enlevé de nouveau du champ de bataille par ses camarades, qui le forcent de rester à l'hôpital.

COURTISANE.

Un jeune homme étant convenu avec une courtisane d'une somme pour satisfaire sa passion avec elle, il rêva la nuit qu'il en avait obtenu ce qu'il désirait, et fut si bien guéri de sa fantaisie, que, dès le lendemain, il n'y pensa plus. Sur l'avis qu'eut cette femme de l'illusion qui l'avait privée de sa récompense, elle demanda en justice la somme convenue; sur quoi Bochoris prononça que le jeune homme viderait sa bourse au soleil, et que la courtisane se contenterait de l'ombre de l'argent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CHOIX D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES.

TOME II.